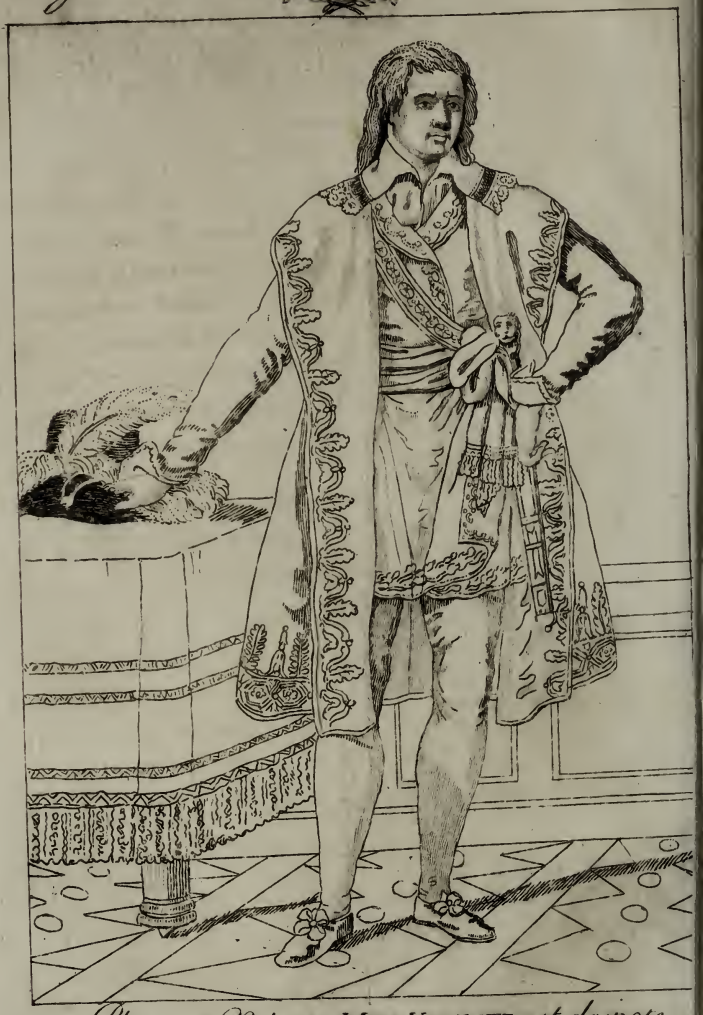
FRC 9129
Case
FRC
1706

LES
BRIGANDS
DÉMASQUÉS.

(*Prix 5 Shillings.*)

THE NEWBERRY
LIBRARY

PAUL BARRAS premier du nom roi de france, de navarre, et de Lombardie, Duc de Brabant, Comte de Nice, Duc de Savoye, Prince de Liege, électeur de Cologne, &c, &c, &c, &c, &c.



Plus que Néron, MON VICOMTE est despote,
Se pavanant sous sa rouge capote,
Ce ROI bourreau pérore sur un ton,
Dont rit tout bas le badaud dans sa crasse
C'est arlequin pantalon ou paillasse,
Contrefesant les airs D'AGAMEMNON.

LES BRIGANDS DÉMASQUÉS,

ou Mémoire pour servir à l'Histoire du temps présent.

Bataille du 13 Vendémiaire (5 Octobre) entre les Sections de Paris et la Convention. — Portraits des principaux Conjurés, tels que *Legendre*, *Louvet*, *Tallien*, *Chénier*, etc. etc. — Anecdotes curieuses et détails sur le personnel des cinq membres du Directoire Exécutif. — Precis succinct et *très-véritable* sur la guerre de la Vendée. — Causes et progrès de l'insurrection des Chouans. — Quantité de traits et de notes, d'après lesquels on *connoîtra bien* les Généraux, Députés et autres Agens de la tyrannie de Robespierre.

Dédié à tous les ennemis du meurtre et de l'anarchie, et aux veuves et orphelins des Français assassinés par la Convention Nationale.

PAR AUGUSTE DANICAN,

Ex-Général de Brigade, Commandant les Sections de Paris le 13 Vendémiaire, et condamné à la peine de mort par *la Commission Militaire* du Théâtre Français.

A LONDRES,

DE L'IMPRIMERIE DE BAYLIS, GREVILLE-STREET, HOLBORN:
Et se trouve chez J. DEBOFFE, Gerrard-street; DEBRETT, Piccadilly; DULAU et Co. Wardour-street; BOOSEY, près de la Bourse-Royale; et tous les Marchands de Nouveautés.

1796.

UN MOT AUX CINQ-SIRES.

. . . . . .

O vous, mes bons amis, messieurs du Directoire!
Vous, que le Rhône admire, et qu'adore la Loire;
Réveillere, Barras, Rewbell, Carnot, Tourneur,
D'où vous vient, dites-moi, votre air sombre et boudeur?
Quand on est Souverain, on doit quelquefois rire.
Par une lettre, hélas! qui causa mon martyre,
Vous m'avez fait de Suisse, *expulser rudement*;
Pourquoi? Pour vous avoir envoyé *poliment*,
De mon naïf Pamphlet l'édition premiere.
Maîtres, pour vous prouver ma gratitude entiere,
Mon respectueux dévouement
Et ma soumission profonde,
J'ai tout exprès pour vous, fait faire la seconde.

Je suis, avec des sentimens convenables,
De Vos Altesses Révolutionnairissimes,
Le très-*prudent*, et très-*éloigné* Serviteur,
AUGUSTE DANICAN.

A Londres, le 20 Mai 1796.

PRÉFACE.

HUMBLEMENT retiré dans le caveau d'une église, qui a été mon asyle pendant deux mois, accablé sous le poids des chagrins les plus cuisans, malheureux témoin du triomphe des Vandales et de l'accablement des gens de bien, je me suis occupé à écrire quelques notes, tant sur le 13 Vendémiaire, que sur les différens personnages dont les noms et les crimes remplissent les quatre parties du monde.

Comme je dis la vérité, et que toutes vérités ne sont pas bonnes à dire, (sur-tout aux fondateurs de la liberté françoise) je me suis sauvé de ma chere patrie, autant pour échapper au rasoir national, que pour faire imprimer mon chétif manuscrit.

Le Directoire Exécutif et les meilleurs patriotes de 89, auxquels j'en ai adressé des exemplaires, n'ont point du tout été contens des détails que je donne, tant sur leurs qualités personnelles, leurs vertus, leur civisme, et que sur l'affaire des sections, et c'est ce qui me détermine à revoir, corriger et augmenter cette nouvelle édition.

Louvet a barbouillé six colonnes dans sa *Sentinelle*, et et a démontré révolutionnairement que lui et ses collegues sont innocens comme la colombe ; mais il n'a pas détruit un seul de mes nombreux, JE VOUS ACCUSE.

Je conviens que ce petit homme a beaucoup d'esprit ; il possede admirablement l'art de réfuter et tronquer les pensées les plus simples ; mais au fond de son étroite conscience, il sait bien que les bagnes de Brest et de Toulon, mis tout exprès en réquisition, n'eussent point fourni des scélérats comparables à tous ses bons amis.

Il me reproche de nombreuses contradictions dans mon Mémoire ; il s'écrie, en parlant de moi : ô abyme de perversité ! ô profondeur de scélératesse et de perfidie ! oh ! oh ! oh ! et finit par affirmer gravement que je n'ai pas dit un seul mot contre Robespierre l'ainé, parce qu'apparemment je fus son ami. Louvet, votre style serpentin n'en imposera point. Je pourrois ici faire mon apologie, vous m'y forcez en quelque sorte ; cependant je me contente de vous répondre que j'ai parlé de Robespierre dans les 1ere, 12e, 13e, 15e, 32e et 101e pages, et que par conséquent vous avez menti.

Dans une autre feuille, vous m'accusez

d'avoir fauvé l'émigré Villambre. Ceci est une autre affaire : oui, Louvet, je conviens avec vous que je l'ai fait sortir de prison deux fois en huit jours; et vous seriez bien plus en colere, si vous connoissiez tous ceux auxquels j'ai conservé la respiration.

Ce qu'il y avoit de facétieux dans mon fait; c'est que toutes les fois que j'avois le bonheur d'arracher un François à l'échafaud, je ne manquois pas de faire signer sa sortie de prison par les plus illustres révolutionnaires, et j'apprends à Santerre, Milliere et Parein, qu'ils ont eu la bonté de signer la mise en liberté de *Villambre* et de quelques autres que je ne nommerai pas.

Vous-même, Louvet, tout scélérat que vous êtes, dans le temps que vous erriez en Bretagne, et que votre méchante tête étoit à prix, vous aviez droit à mes services. C'est comme cela que je suis bâti; quelques gens le savent par expérience.

Ma conscience est en repos; et voici ce que je réponds à Louvet qui me traite de perfide royaliste, et à l'émigré qui m'appelle républicain.

J'étois à l'armée lorsqu'il plut à une poignée

de factieux et d'assassins de faire une république pour eux. Pouvois-je les en empêcher? Non. Lié à ma patrie sous mille rapports, ayant un frere en prison sous l'œil de Joseph Lebon, tremblant sans cesse pour ses jours, devois-je émigrer? Non. Que me restoit-il à faire à mon poste? Tout le bien qui dépendoit de moi. Je laisse à ceux qui m'ont vu de près, le soin de me rendre justice.

Fidele au caractere que j'ai conservé depuis quatre ans au milieu des angoisses, des persécutions et de la douleur, je ne flatterai les enragés d'aucuns partis. Malheur à celui qui croit que tout ce qui est resté en France, a participé au régime de sang et de brigandages! il est encore beaucoup d'honnêtes gens dans notre malheureuse patrie : espérons qu'enfin l'expérience leur donnera ce degré d'énergie que, jusqu'à ce moment, les scélérats seuls ont montré.

Il est plus aisé de détruire que de bâtir. Mais revenons à mon sujet.

Comme le Directoire Exécutif n'a point assez de crédit sur le ministere anglois pour me faire évacuer cette isle heureuse, où la liberté n'est point une chimere, je profite d'un instant de

loisir pour offrir mes Mémoires au public.

Le Patriote de 89, *P. F. Réal*, *Marat Lebois*, *Méhée*, commissaire-ordonnateur des armées réunies les 2 et 3 Septembre; l'apothicaire *Charles Duval*, et beaucoup d'autres écrivains probes et distingués, ont rendu compte de l'affaire du 13 Vendémiaire.

Le GÉNÉRAL VAINQUEUR et les comités réunis ont fait des rapports *superbes* et sur-tout pleins de vérités; mais ces honnêtes gens ont négligé une foule de petits détails, qui ne sont connus que du *Général vaincu*.

Je ne prétends insulter ni tous les députés à la Convention, ni tous les militaires forcés d'obéir à des infames; car je suis bon homme et sur-tout tolérant.

Je ne répondrai à aucun des meurtriers qui, lorsque je les accuse d'avoir fait couper et payer des oreilles d'hommes 20 livres la paire, me démentent publiquement, en faisant imprimer qu'ils ne donnoient que dix francs. (l'Adjudant-Général *Bouland*, à Ernée, Fougeres et Mayenne)

Je commandois à Rouen il y a sept mois; et j'ai fait insérer dans plusieurs journaux:

« que n'ayant pas le tems de répondre aux « nombreux noyeurs, fusilleurs, brûleurs et « assassins que j'accusois à la face de la nation, « je les sommois de me traduire devant les « tribunaux ». -- Pas un n'a osé le faire. Maintenant que je suis en fuite, ils ne manqueront pas de crier à la calomnie.... Peu m'importe.

Tout ce que j'avance est prouvé démonstrativement; c'est le seul mérite de mon ouvrage.

Celui qui depuis quatre ans a pensé, parlé, agi et écrit toujours dans le même sens, est, ce me semble, plus croyable que ces écrivains qui tour-à-tour, et selon le vent, ont fait l'éloge de l'humanité ou de la guillotine.

En attendant que je publie à mon tour une histoire de la guerre de la Vendée, on trouvera ci-après plusieurs faits et anecdotes, pour l'intelligence desquels il faut que le lecteur connoisse la véritable situation de l'Ouest de notre déplorable république.

Je lui apprends donc, ainsi qu'à tous les François qui l'auront bientôt oublié, que non-seulement le département de la Vendée est totalement réduit en cendres, mais encore que

la moitié de celui de la Loire-Inférieure sur la rive gauche, la moitié de celui de Maine et Loire du même côté, et enfin le bon tiers de celui des Deux-Sevres, ont éprouvé le même sort que la Vendée.

Voilà bien, géométriquement parlant, la 42e partie de la république dévorée par les flammes.... Passons maintenant la Loire, et et nous nous trouvons tout d'un coup au milieu des Chouans : annonçons à *MM. les indifférens*, *au Conseil des Anciens*, *à celui des Cinq-Cents*, *& au Directoire Exécutif*, qu'il y a en France onze départemens contigus, où il existe, malgré les armées républicaines, des armées catholiques et royales, assez bien organisées; un général en chef, un état-major général, et des commandans particuliers au nom du Roi Louis XVIII. Affirmons, sans crainte d'être démentis, que les Chouans et les Républicains s'égorgent depuis trois ans; que l'immense majorité des paysans se bat *pour le Roi et la Religion*, et que ces malheureux sont tellement entêtés, qu'ils préféreroient être fusillés douze fois de suite, que de crier *vive la République !*

Je connois mieux que personne les talens du Général *Hoche :* mais eût-il 400,000 hommes sous ses ordres, et tous les trésors de la terre

à sa disposition, il ne républicanisera jamais la Bretagne : il sait tout cela aussi bien que moi.

Voilà des faits. J'ai vu, très-bien vu, pendant deux ans et demi vu, et je défie les membres de l'ancien et du nouveau gouvernement de révoquer en doute les terribles vérités que j'avance.

Les onze départemens dont je parle sont LE FINISTERE, LE MORBIHAN, LES CÔTES DU NORD, LA LOIRE-INFERIEURE (rive droite), MAINE ET LOIRE (rive droite), LA MAYENNE, LA MANCHE, le CALVADOS, L'ORNE, LA SARTHE, EURE ET LOIRE.

Il vient de se manifeser tout-à-l'heure des mouvemens terribles dans les départemens du Cher, de l'Eure, de la Seine-Inférieure, d'Indre et Loire : il s'est livré un combat sanglant dans celui de l'Indre; ce qui prouve de plus en plus l'attachement qu'ont les François pour la République !

On prétend que le mal gagne dans l'Orléanois, le Nivernois, etc.; mais je ne hasarderai pas une asssertion aussi grave. Je sais que la France est peuplée de malveillans, de Chouans et de Royalistes; je sais que le Peuple

François, qui a tout-à-fait perdu la tête, semble parfois regretter le regne de LOUIS XVI, parce que, loin de faire guillotiner à-peu-près 60,000 François, il n'eût jamais imaginé des noyades, des fusillades, des sabrades (1), des foudroyades, des mitraillades, et qu'enfin cette maniere de se débarrasser de son monde ne lui étoit pas connue. J'entends une foule de factieux dire hautement, que les crimes des fondateurs de la République leur ont enlevé des milliers de prosélytes. Il est vrai de dire que beaucoup de braves gens sont désabusés et tout honteux d'avoir été si long-tems admirateurs, dupes et victimes de cette horde infame de conjurés.

De mauvais plaisans, gangrenés de royalisme, viennent vous corner à l'oreille, en parlant de l'ancien régime :

Oh! le bon temps que ce siecle de fer!

Un autre ouvre Salluste, et soutient qu'il

(1) Après une des mitraillades de Collot, quelques Lyonnois ayant donné des signes de vie, on les fit sabrer par un détachement de *Lorraine-Dragons*; et c'étoit, dit-on, par humanité que les dragons achevoient ces pauvres victimes du gouvernant Collot. Quelle humanité!

écrivoit contre la Convention, lorsqu'il disoit :

« Mais qui sont donc ces tyrans de la Répu-
« blique? Des scélérats déterminés, souillés de
« sang, d'une avarice monstrueuse, les plus
« criminels et en même-tems les plus orgueil-
« leux des hommes; qui font trafic de la bonne
« foi, de l'honneur, de la piété, enfin de la
« justice et de l'injustice. Les uns ont massacré
« les tribuns du peuple; les autres ont fait
« contre vous des poursuites injustes; la plu-
« part ont versé votre sang, et ce sont ces for-
« faits qui font leur sûreté. Ainsi, plus chacun
« d'eux est coupable, plus il est tranquille. La
« crainte que leurs crimes devoient leur ins-
« pirer, c'est à vous qu'ils l'ont fait sentir par
« votre lâcheté, et ils se sont réunis par la
« conformité de leurs appréhensions; mais cette
« liaison, qui fonde l'amitié entre les gens de
« bien, n'est entre des scélérats qu'une conju-
« ration, » etc.

Pendant que le Directoire s'occupe à com-primer tous ces turbulens d'une maniere *tranchante*, je vais démontrer que si nous sommes à la veille d'éprouver une disette générale et toutes les horreurs de la famine, les auteurs de nos maux sont ceux qui ont décrété et sanctionné la dévastation et l'incendie de la superbe

partie de la France qui nous offroit des ressources en tous genres.

Ausi omnes, immane nefas! ausoque potiti.
Non, mihi si linguæ centum sint, oraque centum,
Ferræa vox, omnes scelerum comprendere formas
possem.

Comme je n'ai pas le talent de l'écrivain, je tâcherai de dédommager le lecteur par une franchise imperturbable et une impartialité qui semblent bannis de la France.

J'abandonne à l'historiographe de Barras, (Maître *P. F. Réal*, ancien procureur au Châtelet) le soin de rassembler les grandes masses de notre histoire, et d'en buriner les traits glorieux; le successeur des Voltaire et des Marmontel doit écrire pour la postérité, et il trouvera dans ces mémoires, quelques traits qui caractérisent la fin du dix-huitieme siecle, ainsi que les braves et vieux patriotes de 89, qui à force de travaux et de vertus, ont amené la France à un si haut degré de splendeur et de félicité.

« Oh quel conspirateur nous avons parmi « nous! « vont s'écrier tous les gens que je démasque. J'ai l'honneur de prévenir ces Messieurs, que je suis encore vierge en fait de trahison; qu'à la vérité j'ai servi la république

fabriquée par Collot, Billau, Robespierre, Danton, Marat et consorts : république à la naissance de laquelle ont présidé les massacres des prisons, le brigandage, les élections Septembriques, et la plus étonnante immoralité ; mais que la monarchie transformée en république, n'avoit pas cessé d'être ma patrie, que j'aimois et que j'aimerai toujours.

Au milieu des monstres qui dévastoient la France, il étoit possible à un homme en place de faire quelques bonnes actions, c'est ce que j'ai tâché de prouver, et quelque fût mon opinion, et mon *mépris bien connu*, pour le comité dit *de salut public*, tous les trésors du monde ne m'auroient pas fait sacrifier un des soldats que je commandois ; c'est le fait d'un traître et d'un lâche ; mais si je m'étois trouvé à même de leur faire tourner leurs armes contre la tyrannique Convention, j'aurois agi sans scrupule, parce qu'une action de cette nature étoit aussi utile que glorieuse.

On n'est pas un méchant pour ne pas croire à la solidé de la république du 22 Septembre 1792, et beaucoup de François restés dans l'intérieur, gémissent comme moi sur la mort d'un Roi vertueux, et victime de son amour

pour un peuple qui l'a stupidement laissé conduire à l'échafaud. A cette cruelle époque, le silence des Parisiens épouvanta les régicides; ils essayerent de faire sanctionner leur crime par l'armée; mais elle manifesta universellement une douleur sombre et beaucoup plus éloquente que les proclamations des trois commissaires. J'en appelle à tous ceux qui étoient sous les armes. Les soldats se battirent alors pour repousser l'ennemi du territoire françois, mais non pour une république, qu'ils ne vouloient pas, et que Legendre, Danton et Robespierre avoient fondée dès le 17 Juillet 1791.

Citoyens de toutes les classes, de toutes les conditions et de toutes les opinions, consultez enfin la raison et l'expérience, et vous verrez que par-tout où le pouvoir est partagé, le peuple est malheureux. Appréciez froidement le chaos de violence, de fraudes, de cruautés, de contradictions, de mensonges, de vols, d'usurpations qu'on a l'impudence d'appeller la plus sublime des révolutions, et vous serez déchirés par des souvenirs aussi amers que douloureux.

Qu'étoit la France en 1789?
Qu'est la France en 1796?
Que deviendra la France?

Pour avoir beaucoup de soldats, il faut se procurer beaucoup d'argent.

Pour avoir beaucoup d'argent, il faut vexer et torturer toutes les classes de citoyens, crier avec emphase, *Salut de la Patrie*, tandis qu'on cherche à se sauver soi-même.

Avec beaucoup d'argent on a beaucoup de soldats, et avec une quantité raisonnable de baïonnettes, on fait dire et penser au peuple précisément tout ce qu'on veut qu'il dise et qu'il pense ostensiblement.

Voilà, mes chers compatriotes, à quoi se réduit à-peu-près l'admirable politique du gouvernement qui nous étrangle.

LES BRIGANDS DÉMASQUÉS.

Vos, Quirites imperio nati, æquo animo servitutem toleratis? at qui sunt hi qui rempublicam occupavere? homines sceleratissimi, cruentis manibus.... plerique cædem in vos fecisse pro munimento habent, ita quam quisque pessimè fecit, ita maximè tutus est. SALLUSTE.

CHAPITRE PREMIER.

LES RÉVOLUTIONNAIRES EN FERONT BIEN D'AUTRES.

EN révolution, *le pouvoir demeure toujours aux plus scélérats*, disoit le scélérat *Danton*, lorsqu'escamoté par Robespierre, il vomissoit des imprécations dans son cachot.

Ce Danton, le patron des *Septembriseurs*, ce colosse facétieusement sanguinaire et qui fit tant de mal à la France, savoit par expérience qu'une poignée de brigands, *bien audacieux*, pouvoient maîtriser une assemblée, quelque

nombreuse qu'elle fût ; car il y eut et il y aura toujours, plus de sots et de lâches, que de gens instruits et courageux.

Les François viennent d'acquérir une milliéme preuve de cette vérité. Convoqués en assemblées primaires, ils voulurent s'aviser d'être libres ; mais la Convention Nationale, pour répondre aux justes réclamations de ce peuple longtems et impunément outragé, pensa, avec raison, que tout ce qu'elle pouvoit dire de mieux et de plus éloquent, ne valoit ni des soldats, ni des généraux, ni de la mitraille.

Elle ne s'est pas bornée à tuer des hommes fondés en droits, elle a ajouté à ce nouveau crime, une ridicule et insolente calomnie ; fiere des événemens et de sa trahison, elle a accusé les habitans de Paris. Je vais l'accuser à mon tour, non pas vaguement, mais avec l'accent de la vérité et la simplicité de la franchise.

Je ne serai ni outré, ni partial ; je dirai seulement ce que j'ai vu ; et si j'entre dans quelques détails, c'est que la Convention en ayant imposé en gros et effrontément, il faut bien la révéler *en détail*.

Je passerai sur les intrigailleries bourbeuses des comités, sur les sommes immenses distribuées à leurs partisans ; je ne dirai rien des orgies dans lesquelles ils électrisoient leurs satellites ;

satellites; je ne souillerai pas ma plume par la description des viandes et brocs de vin qu'ils faisoient fournir à leurs bons amis, tandis que non loin de là le pauvre peuple expiroit de famine. Quittons ce tableau dégoûtant, cent volumes ne diroient pas tout, et je puis à peine continuer.

Tyrans du peuple! vous avez canonné des Parisiens, mais vous n'avez pas foudroyé l'opinion publique, qui vous poursuit de toutes parts.

J'apprécierai à leur juste valeur les nouveaux lauriers dont vous et vos sbires venez de vous ceindre la tête.

Vantez-nous donc vos triomphes avec forfanterie! Je vous répondrai, au nom de tous les François, qu'ayant bien su trouver des soi-disant républicains qui, sous les ordres des Généraux Rossignol, Grignon (1), Huchet,

(1) Demandez au député l'Official ce qu'a fait Grignon dans la Vendée; relisez les Mémoires que vous avez déja oubliés, & vous verrez que ce monstre a fait fusiller jusqu'à son beau-pere. Ce Général étoit marchand de bœufs; en vertu de l'amnistie il est libre, & commande maintenant à Châlons-sur-Marne.

On a prouvé au nommé Huchet qu'il avoit égorgé femmes & enfans, et fait fusiller des municipalités en écharpe, &c. Il est amnistié et libre. Ce misérable recruteur vient

Duquesnoy, Cordellier, Turreau, etc. etc. et de vos chers collegues Bourbotte, Hentz, Francastel, Richard, Choudieu, Turreau (cousin du Général), Carrier, Fayau, Bellegarde, Levasseur de la Sarthe, etc., et sur-tout en vertu de vos décrets atroces, ont été capables de brûler cinq cents lieues dans la République, capables d'éventrer des femmes, de porter leurs enfans au bout des baïonnettes ; capables de faire massacrer des vieillards, parce qu'ils

---

d'assassiner à coups de sabre un jeune homme, et cela au milieu de Paris. Voilà un échantillon des héros du bataillon sacré des patriotes de 89.

Extrait du N° 10 de l'*Orateur* de Fréron : " La justice " va serrer dans ses liens les Généraux perfides, qui " ont abreuvé du sang innocent cette terre malheureuse, " etc. etc. Sections de Paris, rallumez votre antique " énergie à celle de la Convention Nationale ; repoussez " avec indignation à votre assemblée prochaine les pro- " positions perfides *de quelques intrigans envoyés par les* " *meneurs des Jacobins ;* secouez leur joug, démasquez- " les, et faites entendre à la Convention nationale l'ex- " pression libre de votre vœu, en faveur de tous les prin- " cipes qui garantissent vos droits et votre liberté. "

Parisiens ! comment trouvez-vous le sieur Fréron, qui le 12 Vendémiaire recrutoit aux fauxbourg St. Antoine, pour vous faire assassiner le 13 ? Cela veut dire qu'il y a loin de son style à son mauvais cœur, et que nous sommes des sots.

croyoient en Dieu ; capables enfin de ravager, piller, noyer, égorger et fusiller une immense population : je vous répondrai, barbares, que les auteurs et les ordonnateurs de tant de crimes devoient trouver encore une armée pour les défendre.

Remettez donc vos canons en batterie, faites dresser des échafauds, forgez des conspirations; vous ne sauriez me repliquer d'une autre maniere.

Vous n'avez pas été honteux de renouveller ces pauvretés de vos amis Marat et Robespierre ; vous ignorez, sans doute, que jusqu'aux savetiers et aux poissardes, tout le monde se moque de vous et de vos crieurs de conspirations. Mais, hélas ! ce qui n'est nullement chimérique, c'est la misere réelle dans laquelle vous nous avez plongés, *et pour long-tems.*

O ma patrie ! France, jadis la gloire et le modele des nations, je ne saurois envisager ton sort sans verser un torrent de larmes ; tu es couverte de misere, de sang et de cadavres ! es-tu donc destinée à devenir la honte et le fléau de l'univers ? resteras-tu long-tems livrée à des misérables, qui sont l'opprobre du genre humain, l'aversion du monde entier, et l'horreur de quiconque a de la conscience et de l'honneur ?

Plus je suis rapproché de l'échafaud, plus je sens redoubler mon amour pour mon pays. Non, je n'aurai pas la lâcheté de me taire, lorsque je sais qu'une grande partie de la France est en proie à la guerre civile; que, depuis trois ans, douze départemens de l'Ouest sont dans un état de dévastation qui fait frémir, et qu'on voit de tous côtés les malheureux cultivateurs réduits à se cacher, et abandonner leurs maisons au pillage.

Le gouvernement n'a fait qu'aggraver toutes ces calamités, et s'est bien gardé d'y apporter un remede salutaire.

Si ces belles contrées, perdues à jamais, renferment tant d'infortunés, ennemis jurés de la République, c'est précisément à la tyrannie, et à ses généraux sans-culottes et sans moralité, que la nation a droit de s'en prendre. Un général qui ne tuoit pas à toute outrance, étoit un homme extraordinaire; et je puis assurer que l'*étourderie sanguinaire* d'un nommé Vachot, qui m'a remplacé à Laval, a parfaitement servi la cause du Roi, car en moins de deux mois il a fait naître 30,000 Chouans. Députés du département de la Mayenne, je vous somme de déclarer si j'avance ici une fausseté. (2)

(1) Je commandois à Laval en Novembre (Brumaire) 1793; à cette époque il n'y avoit pas 20 Chouans; ce qui

L'existence des Vendéens et des Chouans est l'ouvrage de la Convention, de cette troupe de loups voraces et affamés, parmi lesquels une

---

n'empêchoit pas les députés de me prescrire des mesures de rigueur, que j'exécutois à ma maniere; c'est-à-dire que loin de vexer les cultivateurs, j'employois les moyens les plus doux pour maintenir l'ordre & la tranquillité dont ils avoient besoin. Je fis une proclamation aux habitans des campagnes, que j'allois visiter fréquemment; en moins de huit jours les paysans m'apporterent plus de 1200 fusils et leur adhésion aux loix. Satisfait de mon succès, j'envoyai chercher, par mon aide-de-camp, quarante officiers municipaux, auxquels je voulois remettre une instruction. Ils vinrent librement. Quelques jours après, la commission militaire les envoya, sans m'en prévenir, aux Ponts-de-Cé, où l'on conduisoit cinquante charretées de religieuses, de prêtres, de suspects, de fédéralistes, de riches, qui furent guillotinés, noyés et fusillés. Ces malheureux municipaux furent compris dans cette infernale expédition par le nommé Milliere, membre de la Commune Parisienne de Septembre, & de la commission. Cette barbarie développa tous les germes de l'insurrection, et les enfans jurerent de venger leurs peres. Ce même Milliere, qui demeure à Paris, fection du *Bonnet-Rouge*, vouloit absolument faire fusiller à Angers les 132 Nantois envoyés à Francastel par Carrier. Il vint plusieurs fois chez moi, m'engagea à les faire fouiller et à les fouiller moi-même, " parce que (disoit-il) ils étoient trop riches, et pou- " voient corrompre la garnison. " Il me demanda vingt fois des troupes pour les faire fusiller, en m'observant que,

faction n'a pas plutôt été détruite, qu'on l'a vu se rétablir et revivre après sa mort.

C'est en se moquant de tout, et en bravant le

---

dans un moment de siége, cela étoit tout simple, etc. etc. Je trouvai mille prétextes pour m'y refuser, et Dieu sait les ruses qu'il me fallut employer pour détourner le coup fatal; c'est ce qui fut cause que Francastel n'osa pas les faire mourir, *comme s'en plaignit Carrier dans une lettre.* Cette affreuse journée est toujours présente à ma mémoire. Ces infortunés Nantois doivent le jour au hasard qui me conduisit à Angers. --- Pendant le siége, Milliere et ses complices firent mourir aux Ponts-de-Cé 3 ou 4000 François; de ce nombre étoit mon hôte. --- Les témoins de ces horreurs sont Hortode, commis au comité de la guerre; Cristophe, capitaine au huitieme régiment de hussards; Lacroix, maintenant à l'état-major de Paris. Ce fut lui qui amena à Laval les municipaux que Milliere fit noyer.

Extrait d'une lettre de Félix et Milliere, datée de Nantes le 6 Nivôse, 2me année : " Le nombre des brigands est " incalculable; en les fusillant c'est trop long, on dépense " de la poudre et des balles; on a pris le parti de les mettre " en certain nombre dans de grands bateaux au milieu " de la riviere; à demi lieue de la ville, on coule le " bateau à fond (*cette opération se fait continuellement*); " on ne fait grace à aucuns. Angers, S. Florent, et les " autres endroits sont pleins de prisonniers, mais il n'y " resteront pas long tems; ils auront aussi *le baptême* " *patriotique.* " Signé *Milliere* et *Félix.* --- On lisoit cela en pleine Commune de Paris, et on applaudissoit. Un fait certain, c'est qu'un soldat noyeur de la compagnie Marat,

mépris et la haine de la nation entiere, que les misérables conventionnels sont parvenus à se faire continuer dans le gouvernement de leur République agonisante. Depuis sa naissance, ils travaillent à la miner jusqu'aux fondemens; et c'est sans doute pour nous ensevelir sous ses ruines, qu'ils couronnent en ce moment tous les vices, et proscrivent toutes les vertus.

François! pleurez amerement, *car vous êtes le plus malheureux peuple du monde.*

Les énergumenes qui vous traitent en rebelles, feignent d'ignorer que vous ne demandiez au ciel que la liberté de choisir des députés sages.

Ils vous accusent d'avoir pris les armes pour

---

proposa à une jeune fille de la sauver à certaines conditions; la malheureuse répondit en se serrant près de sa mere, qu'elle accompagna dans le bateau. --- Ce qui me désole, c'est qu'une foule de sots et d'égoïstes n'ajoute pas foi à ces horreurs; il est vrai qu'il faut avoir vu pour croire. Francastel a fait noyer à Angers tout autant que Carrier à Nantes, et ce petit monstre respire encore; c'est un patriote de 89. ---- Le nommé Vial, procureur-syndic du département d'Angers, a dit devant moi à Francastel, *qu'il venoit de trouver deux mariniers de confiance pour noyer les prêtres de Montejean*; ce brigand s'est avisé depuis de faire l'humain, et il a dénoncé l'univers entier.

faire la contre-révolution, et dissoudre la représentation nationale, tandis qu'ils vous forçoient à la défensive, en réarmant, au nom de leurs comités, une nombreuse cohorte de terroristes. C'est ce que je vais démontrer.

CHAPITRE II.

LES SECTIONS DE PARIS MITRAILLÉES PAR LA CONVENTION NATIONALE.

« A force d'être justes, nous finirons par être « égorgés les uns après les autres, » *disoit finement Bourdon de l'Oise.* Ce mot est d'une justesse admirable. En effet, des députés qui depuis un an se traînoient réciproquement dans la boue, des misérables, tout couverts du sang des François, sentirent bien que l'époque des assemblées primaires, en leur enlevant un pouvoir monstrueux, les conduisoit droit à l'échafaud; il fallut donc employer *les grands moyens*, répandre de l'argent, intimider, et s'entourer d'un état-major de scélérats, capables de justifier leurs crimes passés par leurs dispositions à en commettre de nouveaux.

Nos représentans, criblés de remords, ou

plutôt de frayeur; fatigués de la contenance ferme des Sections de Paris ; humiliés des vérités dures qu'elles venoient leur dire à sa barre, jetterent tout-à-coup leur masque de modérantisme, et signifierent au bon peuple, que cinq cents d'entre eux conserveroient le droit de rester à un poste qu'ils remplissoient si vertueusement.

Je conviendrai avec les honorables membres, qu'ils avoient raison d'éterniser des travaux qui éternisoient une puissance, *unique manteau de leurs crimes ;* mais cela ne convenoit point à la nation, qui en acceptant la troisieme constitution, comme elle avoit accepté les deux autres, protesta de toutes parts contre les absurbes et insolens décrets de réelection.

Les députés *coupables* entendoient sans cesse la masse du peuple lui demander compte des milliers de brigandages exercés impunément ; on vouloit savoir ce qu'étoit devenue la fortune publique ; on se plaignoit, avec raison, de la famine qui dévoroit la France. La Convention, poursuivie par la haine et l'indignation universelles, vit bien qu'elle ne pouvoit se sauver qu'en organisant la guerre civile : elle se détermina donc à prendre ce dernier parti.

Nos *Solons* ressemblent parfaitement à cette bande de faux monnoyeurs, qui s'étant intro-

duits dans un château, à l'effet d'en tuer les maîtres et de s'y établir, furent bientôt investis de tous côtés; ils déliberent à la hâte sur les moyens de se soustraire à la corde; le meneur de la bande conseille de mettre le feu par-tout, et mes brigands s'échappent sains et saufs au milieu des flammes. Heureusement ils furent rattrapés quelque tems après, et pendus tous sans miséricorde.

Nos gouvernans se sauveront-ils une seconde fois, et avec la même adresse que la premiere? C'est ce dont il est permis de douter.

Quelque tems avant le massacre du 13 Vendémiaire (5 octobre), les Montagnards et autres conjurés employoient activement tous les moyens de diviser les Sections; par-tout ils avoient de nombreux agens; des militaires faisoient le vil métier d'espions ou records (3),

(3) Pendant qu'on réarmoit les terroristes, un adjoint nommé Contant, que j'avois vu à Rouen, s'appitoyoit comme moi sur le sort de la patrie. Après la défaite des Sections, ce même homme prit la poste pour courir après moi, emprisonna ma famille, et jusqu'à mes pauvres domestiques; fit mettre les scellés, & fouilla par-tout pour me trouver.

Ce polisson étoit à Rouen l'espion du sot Casenave, représentant du peuple; et a été attaché dans la Vendée au bourreau Huchet.

et étoient payés comme tels ; on les avoit spécialement chargés de crier, que tout homme qui avoit du sens, de l'honneur et de l'énergie, étoit *un royaliste, un conspirateur et un contre-révolutionnaire.*

Des bourgeois, des artisans, prouvoient avec naïveté, que des députés qui vouloient nous représenter en dépit de nous, étoient de vrais tyrans : à bas les Royalistes, crioit un Stentor aposté.

Se plaignoit-on de la misere ? Royalistes. Méprisoit-on quelques sénateurs *publico clamore convictos* ? Royalistes. Disoit-on que la Montagne conspiroit plus chaudement que jamais ? Royalistes. Avançoit-on en principe que pour sauver la patrie, il falloit nommer au corps législatif, l'élixir de la France, en talens, en vrai patriotisme, et sur-tout en courage ? Royalistes, archi-Royalistes.

Accusoit-on le Gouvernement d'avoir mis en

Citoyen Contant, pour un Chevalier François, vous faites un très-plat métier ; mais cela pourra bien vous conduire au généralat ; je vous le souhaite.

L'armée eſt remplie d'officiers que j'ai connus très-royalistes, et qui se sont faits *républicains révolutionnaires*, pour attraper de l'avancement et de l'argent. Qu'un savetier devienne Roi de France, vous verrez tous mes républicains fusiller les républicains, *s'il y en a.*

liberté des scélérats qui méritoient mille morts ? Oh ! pour le coup, on étoit non-seulement Royaliste, mais un bel et bon chef de Chouans.

C'étoit bien pis, si l'on s'avisoit de prouver, que 500 députés qui formoient la majorité de 759, devoient empêcher Robespierre et compagnie de transformer la République en cimetiere; il faisoit bon, ma foi, d'affirmer que ceux qui s'étoient laissé dominer, étoient visiblement les valets ou les complices du tyran : cette démonstration transportoient les sbires d'une sainte colère, ils grinçoient les dents et sabroient le pauvre publiciste, en heurlant, *vive la Convention !* Parmi cette foule de coquins, on distinguoit un troupeau de généraux et d'autres militaires, qui depuis deux mois étoient les janissaires du comité (4).

---

(4) On aura peine à croire que sur nos milliers de généraux il n'en existe peut-être pas 50 capables de commander un bataillon ou un régiment de cavalerie ; une très-grande partie ne sait pas même lire, et rien n'est plaisant comme le contraste qu'offre leurs conversations et leurs épaulettes. J'en ai connu deux qui de tambour-major et de guichetier, sont devenus tout d'un coup généraux divisionnaires ; *Tribout-Libre*, cousin de Bouchotte, et *Sabathier*, cousin de Chaumette, et le tapissier Boucret, et le perruquier Commaire, et des clercs d'huissier et de procureurs, qui ne fai-

Ces coupe-jarrets conventionnels faisoient afficher de plats placards, tels que *Paris déshonoré aux yeux de l'Europe.* Déshonoré, grands Dieux! et pour quelle raison? Est-ce parce que des patriotes, éclairés et vertueux, devoient aller siéger à la place de tous les *Laplanche et Armonville* de la Convention, et remplacer une

---

soient qu'un saut de la boutique au généralat. Si nos victoires font honneur aux soldats, elles ne peuvent qu'avilir le gouvernement, car elles sont assises sur deux millions de cadavres. Le nommé *Huet* qui commande au Havre, ne connoit pas même l'alphabet, mais il est terroriste invariable; telle est l'espece de généraux desquels Fréron a demandé le remplacement. On ne peut se peindre l'état dans lequel sont nos armées; point d'ordre, point de discipline, pas même de contrôles dans plusieurs régimens, plus de chevaux. Le soldat n'a souvent ni pain ni souliers; il vend, à la barbe de ses officiers, les effets qu'on lui fournit en abondance et sans ordre. Qui est la dupe de cela? le pauvre peuple, auquel on prend tout pour entretenir quatorze armées. J'invite les gens sages à ajourner leurs opinions sur les victoires de certains généraux; il n'est pas difficile de vaincre, dans un pays où on a eu l'audace de répondre à un général avare de son monde : " *Eh! qu'importe la mort* » *de 6000 hommes, lorsqu'il est question de maintenir un* » *principe*". (Il s'agissoit de l'exécution du décret qui prescrivoit le massacre des Anglois et Hanovriens, et pour prendre la ville d'assaut, il falloit sacrifier 6000 hommes, ou bien accorder une capitulation.)

grande partie des 500, que je considérerai désormais, non pas comme des *Licurgues*, mais bien comme des soldats d'artillerie.

Au milieu de ces turpitudes et de toutes les folies affligeantes qui n'appartiennent qu'à nous, le calme le plus heureux regnoit dans les Sections de Paris; fortes des principes, elles dédaignoient les invectives des *Barras*, *Talot*, *Louchet*, *Tallien*, *Legendre*, *Fréron*, et consorts. Les lieux communs de Conjurés, Royalistes, Chouans, conspirateurs, rebelles, Vendéens, agens de Pitt, amis de Cobourg, envoyés de Charette, étoient considérablement épuisés, et plusieurs querelles suscitées par des goujats habillés en généraux, n'avoient pas eu le succès que nos comités s'en étoient promis.

Le gouvernement étoit aux abois et réduit à la nécessité de falcifier les procès-verbaux d'acceptation, il se gardoit bien de publier le vœu des Communes qui, au lieu de la Constitution de 95, vouloient *un Roi et du pain.*

C'en étoit fait des tyrans, et le peuple François étoit sur le point de recouvrer la liberté, lorsque par une inspiration Robespierienne, le gouvernement fit un appel à ce qu'il lui plût de désigner sous le nom de *bataillon sacré des patriotes de 89.*

Comme la formation de cette légion de *Mar-*

drins patriotes, est la principale cause de l'insurrection des Parisiens, il n'est pas inutile de la dépeindre.

J'arrivois à Paris au moment même où on l'organisoit : un militaire vétéran, et chef de cette caverne, me voyant en uniforme d'officier général, me supposa général de la Convention, et me parla d'abondance de cœur : il me rendit compte de ce qu'on avoit fait la nuit, et m'instruisit des projets vigoureux que Barras alloit mettre à exécution. Je parcourus les avenues de la Convention, et je déclare que je reconnus une grande partie des scélérats qui ont désolé et dépeuplé la France, et que mon métier et mes voyages m'ont fait souvent rencontrer.

Il y avoit sur-tout grand nombre de ces agens de Bouchotte, de ces délégués de léopards en mission, des brise-scellés, et une brigade complette de membres de comités révolutionnaires.

Là cette bande de généraux chassés des armées comme ânes, ou terroristes, formoit avec arrogance des pelotons de sicaires.

Au milieu des égorgeurs et brûleurs de la Vendée, on remarquoit le *général Dufraise*, jadis pitoyable histrion ; il avoit été à Lille le complice du marquis de la Valette ; ses yeux étinceloient, il avoit le pistolet à la ceinture ;

et se reportoit aux tems heureux où il fit graver sur son cachet, *une guillotine.*

On distinguoit le lâche et terrible *Vachot*, que cent mille voix accusent, et dont le nom produit dans le département de la Mayenne le même effet que celui de Collot à Lyon. On y voyoit enfin, les Parrein (5), les Huchet, les Colette, les St. Amand, et une foule immense d'autres assassins, *patriotes de 89*, comme leurs patrons d'Arras.

La façade des Tuileries étoit l'égoût où venoit tomber la fange sanglante de toute la République : on étoit frappé d'horreur à l'aspect de ces égorgeurs à gage, employés et payés, les 2 et 3 Septembre ; ils crioient *qu'ils alloient*

---

(5) Quel rude acteur que ce *Parrein* ! Il fut en poste à Versailles, pour égorger les prisonniers d'Orléans ; au 2 Septembre, il présidoit un tribunal aux prisons de Paris ; il présida depuis la commission militaire de Saumur, et fut appellé à celle de Lyon par son ami Collot d'Herbois, qui, enchanté de ses services, le fit de juge *général divisionnaire*. Lors du soi-disant retour de la justice, il fut destitué et mis au Plessis. Il ressuscita le saint jour des vengeances, et vient d'être amnistié en bonne et nombreuse compagnie. Ce patriote de 89 a donné la mort à plus de 6000 François, et étoit associé de *Milliere* dans la Vendée. (Il n'y a pas, dans cet article, une syllabe qui ne soit de la plus scrupuleuse exactitude.)

faire

faire danser les Sections, coupoient les cheveux des jeunes gens dont la figure ne leur revenoit pas, arrachoient des cravates et des collets d'habits, et *les Montagnards applaudissoient.*

Les cartouches, l'eau-de-vie et le vin pleuvoient en abondance : la nuit entiere avoit été employée à saouler et électriser ces bêtes féroces. Ces faits sont de notoriété publique, tout le monde a vu cela, et j'ai entendu quelques députés vertueux en gémir (6).

Voilà, citoyens François, quels étoient les patriotes par excellence qui composoient la garde d'honneur de la Convention.

Une faction criminelle et déhontée osera dire,

---

(6) Bernier, député de Seine et Marne, le plus franc et le plus honnête homme du monde, républicain de bonne foi ; mais qui n'est pas à la hauteur, c'est-à-dire, qu'il n'a ni voté *la mort du Roi*, ni volé, ni fait assassiner personne ; aussi est il un peu suspect. Je suis fâché qu'avec des talens et une grande franchise, il ne parle pas plus souvent ; il ne faut pas se borner à gémir sur nos maux ; il faut en confondre les auteurs ! Entendez-vous Bernier ? un homme loyal comme vous l'êtes, et qui comme tant d'autres, n'a point pêché dans les coffres-forts et les sacristies, doit faire rentrer sous les bancs tous ces tygres marquetés de forfaits ; il ne faut pour cela qu'ouvrir ses yeux et renfoncer son chapeau.... Ah ! si.... mais, hélas ! je suis mort. Adieu mon ami Bernier.

qu'elle n'a pas voulu provoquer la guerre civile en les réarmant ? C'est le comble de l'imposture et de l'effronterie ; car il est clair qu'en rendant son décret de réélection, la Convention ramenoit à elle tous les apôtres du Jacobinisme et de l'anarchie, auxquels les événemens l'avoient forcé de déclarer une guerre qu'elle n'entreprit jamais sérieusement.

Je demande à tout homme impartial, quelle opinion on peut avoir d'un comité qui tantôt soudoye, puis désarme, puis fait assiéger, puis flatte, puis console, puis réarme, puis implore le secours de ces dogues révolutionnaires, qui graces à Dieu finiront par s'entre-dévorer.

Les Sections assemblées, apprirent avec effroi, qu'elles étoient encore livrées aux bourreaux du peuple, et que les troupes de ligne alloient venir influencer leurs délibérations avec des baïonnettes. Ce fut dans cette affreuse conjoncture que les partisans salariés de la Convention, insinuerent qu'il falloit obéir aux proclamations et se retirer ; mais ils furent comprimés par la masse des bons citoyens.

Les Parisiens avoient à réparer la foiblesse qu'ils montrerent les 2 et 3 Septembre 92, et le 31 Mai 93 ; époques à jamais déshonorantes pour la nation Françoise : les noms de plusieurs députés dominans leur retraçoient une longue

série de forfaits, et on se figuroit aisément ceux qu'ils méditoient encore.

La situation de Paris faisoit frémir : le gouvernement qui, depuis quinze jours agissoit avec une mollesse simulée; les meneurs qui sembloient affaissés sous le poids du mépris public, leverent le masque le 4 Octobre (12 Vendémiaire), et déployerent les moyens vigoureux qui devoient légitimer leur violation.

Appuyés par de bons brigands qui accouroient de tous les points de la France (7), les comités comptoient sur une victoire facile; les Tuileries étoient approvisionnées comme une place forte, et les habitans de Paris se trouvoient sans pain et sans poudre; quelques cartouches qu'ils avoient par hasard, ne pouvoient servir qu'à faire un peu de bruit. C'est dans cet état, qu'excités par un sentiment d'honneur, et fatigués du plus hideux despo-

(7) Depuis environ trois mois, il arrivoit à Paris une bande de généraux destitués et de Jacobins prononcés : ils recevoient un traitement et commençoient les hostilités, en demandant la *Marseillaise*, et en faisant *des scènes* au Palais-Royal. Un général *Peyron* vint jusqu'à Geneve recruter les douze plus fameux terroristes de cette République, où la contagion sanguinaire a fait des ravage.

tisme, ils se déterminerent à prendre les armes.

Je courus à ma Section (celle des Thermes, fidele à la Convention plus par crainte que par goût), j'y rendis compte de ce que je venois de voir, et des préparatifs que faisoient les usurpateurs. Dans le moment où je parlois, tout le monde partageoit mon indignation : en vain quelques suppôts dégoûtans de sang prêcherent la soumission aux décrets, ils furent hués et rétorqués avec éloquence ; mais cela ne suffisoit pas, et, dans une circonstance aussi grave, il falloit autre chose que des phrases et une *stérile indignation.*

Je récapitulois tous les crimes de la Convention, lorsque, vers les dix heures du soir, il entra dans la salle une députation de la Section du Théâtre-François ; elle venoit m'inviter à marcher à la tête de son bataillon qui, depuis plus d'une heure, étoit sous les armes. Je ne balançai pas à répondre à la confiance dont on m'honoroit : on savoit qu'ardent et vieux ami des principes, j'avois protesté contre les décrets mortels, *& donné ma démission à la tête de ma brigade.* Nous partîmes sur-le-champ, et nous fûmes joints au Pont-Neuf par trois Sections, dont les chefs convinrent d'agir de concert avec nous.

Au moment où j'arrivois à l'extrémité de la

rue Dauphine, la tête du pont étoit occupée par un piquet de dragons du troisieme régiment; leur chef les encourageoit *à défendre la Convention*, tandis qu'en les tournant, j'essayois de leur prouver qu'ils feroient mieux de se joindre à nous. Ayant épuisé les moyens de persuasion et de douceur, j'employai les menaces, et le commandant les emmena au galop; ils se replierent sur une colonne qui étoit stationnée à l'autre bout du pont, et dont la destination étoit de venir assiéger le Théâtre-François, tandis que de l'autre côté de l'eau on venoit de cerner la Section le Pelletier.

Je fis mes dispositions à la hâte, et je me portai aussi-tôt à la hauteur de la Place-Dauphine : sur les minuit, le chef de la colonne conventionnelle voulut avancer, et fit filer deux pieces de quatre jusques vis-à-vis la Samaritaine (8). Les canonniers étoient d'une arro-

(8) Le commandant de la Samaritaine, auquel je fus demander pourquoi il avoit laissé avancer l'artillerie, me dit, pour toute réponse, *qu'il savoit ce qu'il avoit à faire.* Je fis plusieurs quiproquo, ne sachant pas que la Section des Gardes-Françoises étoit une des fideles, et que par conséquent *cela étoit convenu d'avance.* Il finit par vouloir me faire arrêter; ce qui auroit eu lieu sans de braves gens qui accoururent à mes cris, et me débarrasserent.

gance extrême, et menaçoient à chaque instant *de faire feu ;* mais les précautions que j'avois prises rassuroient ma troupe, qui d'ailleurs étoit bien déterminée. Je criai au commandant ennemi, que s'il s'obstinoit à passer le pont, il falloit qu'il passât sur le corps à six mille François, décidés à dèfendre leurs droits ; ce qui, joint aux barricades que j'avois fait établir sur plusieurs points, et qu'il pouvoit appercevoir, le détermina à rester en place, et à se retirer peu de tems après.

Sur ces entrefaites, une autre colonne s'avançoit sur nous, et venoit nous couper du côté des Quatre-Nations ; l'avant-garde de dragons étoit déja à la Monnoie, et se disposoit à nous charger, lorsque je fis faire un mouvement très-rapide pour leur fermer le passage ; je garnis les trottoirs de tirailleurs, et je fis fortement le commandement préparatoire *pour les feux ;* le cliquetis des armes fit son effet,

---

Quelque jour je pourrai les nommer ; en attendant, ils sont certains de ma reconnoissance.

Le lendemain le nouveau commandant de la Samaritaine exigea de moi un ordre par écrit, pour garder deux généraux faits prisonniers comme *charretiers conduisant des fusils aux Quinze-Vingts*, & ce brave officier n'a pas manqué de remettre cette piece de conviction à mes juges. — Cela est bien *patriotique*, mais cela est bien lâche.

les dragons se sauverent, et j'appris un instant après, que la colonne qu'ils précédoient, rétrogradoit sur le Pont-Royal.

Je me retranchai aussi de ce côté avec une quantité de poutres, de pierres et de tonneaux, en me félicitant de n'avoir point été forcé à engager les premieres hostilités.

Ce léger succès que les comités n'avoient point prévu, leur fit changer de plan, car l'expédition du cernement venoit de manquer en deux endroits.

J'ai réussi dans la nuit du 12 au 13, parce qu'il n'y avoit ni désordre ni méfiance dans nos rangs; et cette fois les Parisiens dûrent leur salut à leur union, et j'ose dire à la confiance qu'ils eurent en moi.

Il n'est pas inutile de remarquer que je n'ai été obéi que dans cette circonstance. Et peut-être que si toutes les Sections de Paris eussent agi le lendemain avec le même ensemble, Barras n'eût point été vainqueur, et par conséquent ne seroit point sur le trône.

Le reste de la nuit se passa très-paisiblement; nous savions que la Section le Pelletier, sommée par *le gros Talot* (9) de mettre bas les armes,

(9) C'est un plaisant original que ce monsieur *Talot*; après avoir jetté sa robe de palais dans un coin, il a rêvé

avoit courageusement refusé, et que le président avoit répondu *à l'insolent visir* avec autant de force que de raison.

La position étoit épineuse de part et d'autre; les comités hésiterent long-tems sur ce qu'ils avoient à faire. Quelques-uns de leurs généraux étoient honteux des rôles qu'on leur distribuoit; et en même-tems qu'ils n'avoient pas la force d'exécuter des ordres sanguinaires, ils n'avoient pas non plus assez d'énergie pour *tourner* leurs soldats contre la Convention.

C'en étoit fait d'elle, sans doute, si un général, au moment où sa troupe étoit vis-à-vis

---

qu'il étoit excellent général et divin orateur. Eh bien! le gros homme n'est rien de tout cela. Il a quitté la robe pour l'épée, l'épée pour la tribune; et toutes les fois qu'il lui a pris fantaisie de faire un beau discours, il est resté coi au milieu de ses périodes; le trop d'esprit produit cet effet-là.

Un jour voulut le procureur *Talot* *,
A la tribune essayer son parlage,
Mais point ne put articuler un mot;
Ris et brocards sur lui de faire rage.
Lors un Gascon dit, prompt à se lever:
Ça, président, cette conduite est folle;
Pourquoi donner à *Talot* la parole,
Quand la nature a voulu l'en priver?

* Procureur au présidial d'Angers, puis adjudant-général dans la Vendée, puis député à la Convention.

des citoyens armés, eût prescrit des embrassemens mutuels ; alors tout le monde se réunissoit, et on alloit de concert assiéger le repaire des assassins du peuple François..... Mais il falloit, pour faire une telle action, s'oublier soi-même, et songer à la gloire de sauver vingt millions d'hommes.

Cependant la rétrogradation des colonnes, qui venoit d'avoir lieu dans le fauxbourg Saint-Germain, fit que le député Laporte (un des assiégeans de Lyon) autorisa le général Menou à lever le blocus de la Section le Pelletier, et à se replier sur la Convention.

Le 13 Vendémiaire (5 Octobre), vers les neuf heures du matin, je me rendis avec le bataillon du Théâtre François, à l'assemblée primaire de la Section le Pelletier, où je trouvai la majorité des Sections de Paris. On m'instruisit de la destitution des généraux Menou et Raffet, et de celle de quelques autres qui, connoissant l'infâme conjuration, avoient refusé de se couvrir de honte et de sang. (10)

Barras, dont la nomination étoit préparée d'avance, et qui travailloit avec chaleur à

(10) C'est le grand général *Brune*, ce révolutionnaire consommé, qui a travaillé sans relâche et derriere le rideau à perdre le général *Menou*. Cet officier a dû se repentir plus d'une fois d'avoir servi une mauvaise cause. *Ronsin* le mena-

organiser une défense vigoureuse, remplaça le général Menou : il ne manqua pas de se servir des compagnons de sa trempe, c'est-à-dire, des *terroristes* décidés à brûler toute la

---

çoit à tous momens de la guillotine, lorsqu'heureusement un coup de feu qu'il reçut à Vihiers, le fit oublier. J'apprends qu'un jugement vient d'acquitter ce militaire estimable, malgré les imputations atroces des *Poultier*, *Laporte* & *Barras*. Et on ne fera rien à ses plats dénonciateurs? et il y a de la justice ? et nous ne sommes pas des pantins ? Oh que non, nous sommes un peuple libre, chez lequel on peut calomnier impunément. D'après ce qu'on a dit du général Menou en pleine séance, il a droit d'exiger une réparation authenthique, sans quoi on seroit fondé à croire que sa conduite du 12 Vendémiaire est une comédie jouée de concert avec les gouvernans.

Un peu avant le fameux *Prairial* 95, *Barras* proposa à la Convention de nommer son ami *Brune*, commandant de la 17me division militaire, c'est-à-dire, de Paris. C'étoit un coup de parti pour la cause des cannibales : le général Menou eut la préférence ; *inde iræ*. Peu de gens connoissent bien l'affaire de Prairial ; on ne sait pas qu'une partie des *vainqueurs* s'étoient d'abord entendus avec les *vaincus*, et qu'ils furent entraînés par l'opinion, et se virent forcés de s'assommer eux-mêmes : ils jurerent d'expier leur triomphe, et méditerent dès-lors *la journée des Sections*. Voilà l'exacte vérité, et la cause de la réaction subite des nombreux voleurs et montagnards. Les Parisiens, après avoir défendu la Convention et dispersé la cohorte des assassins de Féraud, furent assez sots pour remettre les canons, avec lesquels on les mitrailla depuis. Oh ! qu'il valoit bien mieux alors

France, pour sauver *les respectables représentans du peuple François :* il donna des commandemens aux *Cartaut*, *Huchet*, *Vesu*, *Vachot*, *Brune*, *le Borgne*, *Dufraise*, et autres valets de sa tyrannie.

Toutes les troupes de la Convention s'étoient retirées aux environs des Tuileries, et nous savions qu'une artillerie formidable étoit disposée sur tous les points voisins du château.

Les colonnes séduites et enivrées, *les buveurs de sang*, altérés de vengeance et de pillage, attendoient les ordres de leur chef *renommé par tant d'exploits révolutionnaires*, et nous n'avions plus de ressources que dans le désespoir.

Dans la nuit, j'avois été nommé, *par le comité central*, *Commandant des Sections Réunies ;* et je ne devois cette marque d'estime et de confiance qu'à une conduite franche, et à la haine que je n'ai cessé de témoigner aux massacreurs.

On sait assez que ce ne furent ni l'intérêt ni l'ambition qui me firent accepter un poste, dont je ne me dissimulois pas le danger, mais que personne n'osoit remplir.

Si je n'eusse consulté que mon intérêt personnel, je me serois abstenu de me mêler

---

tomber sur les terroristes et sur la Convention, puis arrêter les restes de la faction de Septembre, et tous les bons amis du patriote *Danton*. Mais il est écrit que le Parisien ne sortira pas d'esclavage.

d'une entreprise qui ne pouvoit qu'être funeste aux Parisiens. Ma situation étoit accablante ; je connoissois les projets ultérieurs du gouvernement ; je savois que 20,000 hommes arrivoient le soir sur Paris.

Je mis sous les yeux *des membres assemblés des Sections* le tableau des forces de la Convention, qui, retranchée jusqu'aux dents, ne demandoit pas mieux qu'on vînt l'attaquer dans son enceinte. Je prouvai que c'étoit beaucoup d'avoir contraint les colonnes à se retirer, et qu'il falloit continuer à opposer la force d'inertie, et en cas d'une nouvelle attaque, se défendre chacun chez soi ; ce qui forçoit les conventionnels à disséminer leurs troupes, et nous offroit des espérances de succès.

Inutilement je démontrai que les meneurs, toujours *sublimes en fait de conspiration*, alloient profiter de la fausse position dans laquelle se trouvoient les Sections armées ; que le gouvernement, tout scélérat et tout pourri qu'il étoit, n'en avoit pas moins les ressources et les moyens d'autorité, et que *lui-même* provoquoit notre mouvement pour en tirer un bon parti. Je demandai où étoient nos canons, nos munitions, et sur-tout nos vivres ? On me répondit à cela, que les troupes ne tireroient point sur leurs concitoyens ; qu'il n'y avoit pas un instant

à perdre ; que la victoire étoit à nous. Ces lieux communs étoient chez les uns l'effet d'une grande exaltation, et chez d'autres celui d'une insigne mauvaise foi.

Je vis que mes objections inspiroient de la méfiance, et que je n'avois plus qu'à monter à cheval, et saisir éventuellement tous les moyens de conjurer l'orage.

J'assignai des postes à plusieurs bataillons ; je les haranguai, en les faisant jurer de ne point attaquer. Il régnoit dans les rangs une unanimité d'opinion, que ne pouvoient détruire les gens vendus et apostés pour nous trahir.

Dans cette malheureuse journée il ne fut question *ni de retour vers la Monarchie*, ni du dégoût qu'inspiroit depuis long-tems la République ; il n'y avoit de notre part ni plans, ni dispositions (les événemens l'ont prouvé) ; on vouloit simplement le désarmement *des terroristes* et la liberté de choisir ses députés.

C'est à tort que les factieux assurerent qu'on entendoit par-tout les cris de *vive le Roi ;* il leur falloit ce prétexte pour nous canonner, et imposer silence à ceux qui réclamoient les véritables droits du peuple.

Il est vrai que ces usurpateurs savent bien que toute la France soupire après la Royauté ; ils ne cessent d'accuser les citoyens de toutes

les classes d'être d'infames Royalistes, des Chouans, des fanatiques; mais il n'y s'agissoit point alors de Royalisme, et il est bon d'observer que dans plusieurs bataillons, des cris de *vive la Republique* furent répétés vis-à-vis des bouches à feu, qui devoient donner la mort à ces républicains.

Je me portai par-tout; j'examina avec soin les préparatifs de la Convention, et chaque pas que je faisois me prouvoit invinciblement que le mouvement des Sections étoit aussi absurde que mal combiné.

Cependant, loin de faire paroître de l'inquiétude, j'affectois une grande sécurité, je contenois les esprits, je rassurois, j'encourageois, et j'avois sur-tout grand soin de défendre qu'on attaquât sans ordre.

Parisiens, j'invoque ici votre témoignage. Vous m'avez vu et entendu; et quelque jour, sans doute, vous rendrez justice à celui qui se sacrifia pour votre cause. Que n'ai-je pu vous faire sentir ce qui se passoit alors au fond de mon cœur, et combien il étoit bourrelé d'inquiétude! Je vous voyois livrés au fer des assassins, et toutes mes combinaisons tendoient à vous délivrer de leurs mains, en vous sauvant l'honneur. Que de choses je pourrois dire à ce sujet, et combien de braves gens me

nuisirent par *un zele inconsidéré* et de faux calculs!

Vers les trois heures du soir, rien n'étoit encore désespéré; je me félicitois de pouvoir arrêter le torrent de maux qui menaçoit en ce moment notre malheureuse patrie. J'invitai quelques députés que je vis, à faire part de nos intentions au comité (notamment Taillefert et un Corse) : je me présentai à tous les postes gardés par les soldats de la Convention; je parlai raison et principes aux généraux qui les commandoient; mais, hélas! quels hommes, et quels singuliers *républicains !* Lorsque des soldats, frappés de nos discours, témoignoient *de l'émotion*, leurs chefs crioient à tue-tête et *mercénairement*, *vive la Convention !* Autant valoit-il les entendre crier *vive les restaurateurs, les assignats, les filles, les tripots, et nos chapeaux bordés!*

Je passerai sous silence les dangers que j'ai courus personnellement, et combien de fois j'ai manqué d'être pris, en allant haranguer les satellites de Barras.

La rue St. Honoré, les quais, les ponts, tout étoit couvert de bataillons de citoyens; mais il n'y avoit ni ordre, ni accord; et par un singulier concours de circonstances, il avoit été impossible d'en établir : le seul poste de Saint-Roch étoit avantageux, parce qu'il pouvoit contenir l'artillerie braquée dans la rue du Dauphin.

Je sentois qu'une explication pouvoit tout sauver, et que les Sections rentrées sur leur territoire, d'après un accommodement, reprenoient leurs droits, et continuoient à procéder librement aux élections.

Le combat entre les Sections et le Gouvernement n'étoit point égal, et j'eusse été grandement coupable de le tenter. J'écrivis donc *au Comité de Salut public*, et j'exprimai chaudement *les sentimens des Parisiens*, « qui n'avoient « pris les armes que dans la crainte d'être « massacrés par les terroristes, dont la Conven- « tion venoit de s'entourer. Je proposai de faire « tout rentrer dans l'ordre; je demandai une « réponse qui pût rassurer les habitans de « Paris; en un mot, je priai, je conjurai les « comités, au nom de l'humanité et de la « patrie, d'épargner le sang françois; ajoutant « que de mon côté, je faisois tout ce qui étoit « en mon pouvoir pour éviter l'horreur d'une « guerre civile, et que si elle avoit lieu, eux « seuls en seroient responsables envers la France « et la postérité. »

Au reçu de ma dépêche, les comités étoient dans le plus grand embarras; les moyens que j'employois les inquiétoient beaucoup plus que si j'eusse parlé de mettre tout *à feu et à sang*. On délibéra long-tems sur ma lettre; quelques membres

membres proposerent de m'accorder l'entrevue que je demandois, mais la faction Barras s'y opposa, en prodiguant les grands mots et les bavarderies d'usage. *Il leur falloit absolument du sang.*

Malgré cela, quelques meneurs témoignoient des inquiétudes; et quoiqu'ils sentissent bien qu'il n'y avoit qu'une bataille qui pût remonter le ressort révolutionnaire, ils ne pouvoient se dissimuler qu'en cas d'insuccès, leur perte étoit certaine. D'un autre côté, la démarche que je venois de faire, les empêchoit momentanément de nous attaquer.

Les Marato-machiavélistes se voyant circonvenus par l'opinion armée; sachant bien que plusieurs villes voisines de Paris se disposoient à venir à notre secours, et que toute la France étoit animée du même esprit, prirent le parti d'enchaîner notre indignation, et de paralyser les moyens que nous pouvions développer en cas d'attaque.

Accipe nunc Danaum insidias, et crimine ab uno
Disce omnes.

On fut une heure à me répondre; enfin, on me fit dire par *le brave jeune homme* que j'avois envoyé, « que les représentans du peuple desi-« roient *sincérement* le rétablissement de l'ordre; « que vingt-quatre membres de la Convention

« alloient être députés pour porter des paroles « de paix dans les Sections, *et rassurer les citoyens ;* « qu'on connoissoit mes sentimens, et qu'on « s'en rapportoit à mes bonnes intentions ; que « quant à la réponse officielle que je deman- « dois, je devois sentir que dans la position « où étoient les choses, *on ne pouvoit me la faire ;* « qu'au surplus tout alloit être oublié et appaisé, « si les Sections armées se retiroient. »

Le fameux rapport de Merlin (11), l'existence

---

(11) Merlin de Douay, au lieu de me traiter de perfide dans ton perfidissime rapport, il vaudroit beaucoup mieux faire imprimer ma lettre du 13 ; tu t'en garderas bien, car elle prouve clairement que vous avez voulu *tuer pour régner.* Va, va, *policier Merlin*, on n'est point perfide, lorsqu'on a toujours devant les yeux les milliers de prisons où gémissoit l'innocence, les flammes de la Vendée, les tribunaux à la *Fouquier-Tinville*, les charretées des victimes, et les échafauds, aux pieds desquels venoient danser les cannibales salariés par la Convention. C'est à toi, Merlin, comme gouvernant alors, que j'ai adressé ma démission et mon opinion sur vos décrets de sang ; je vous ai dit clairement que je ne voulois plus servir des factieux de votre espece, et ce n'est point là l'action d'un perfide. Si plusieurs généraux m'eussent imité, vous seriez maintenant à tous les diables, et les François seroient en paradis. Je pouvois conserver mon emploi et vous trahir, mais cette façon d'agir ne me convient pas.

Par-tout où j'ai commandé, les magistrats, contens de la

du porteur de ma lettre, et le nom des gouvernans qui délibérerent sur son contenu, prouvent invinciblement que je dis l'exacte vérité.

Ivre de joie, et croyant avoir remporté un avantage inappréciable, je courus rendre à plusieurs bataillons les paroles des comités; je criai de toutes mes forces et de tout mon cœur : *point de guerre civile !* J'imposai silence à ceux qui ne parloient que d'attaquer, et qui comme de raison furent les premiers à fuir; je déclarai que, d'après la réponse que venoit de me faire le gouvernement, nous ne devions prendre aucunes dispositions offensives ou défensives, et que dans une affaire à laquelle tenoit le sort

---

tranquillité que je maintenois, se sont empressés d'écrire au gouvernement pour me faire rester au milieu d'eux. Tu as reçu copie d'une quantité de lettres, certificats et autres pieces, qui prouvent que les administrateurs des départemens du Morbihan, des Côtes du Nord, de la Mayenne et de la Seine-Inférieure, loin de me regarder comme un perfide, se félicitoient de ma conduite. Tais-toi donc, chancelier du Directoire, et souviens-toi, en frémissant, que tu es un des rédacteurs et provocateurs de l'incroyable loi *du 22 Prairial*, et que pour ce seul fait, tu mérites d'être tiré à quatre chevaux. Cela viendra, n'en doute pas; mes prophéties sont fondées sur la nature, la justice et la raison.

de la France, il étoit très-important de n'avoir pas même *l'ombre d'un tort.*

C'est ici le cas de fermer la bouche à ces pitoyables détracteurs, qui n'ayant payé de leur personne dans aucune occasion, blâment à tort et à travers tout ce qu'on fait pour les servir.

Le 5 octobre, disent-ils, les pourparlers ont tout perdu : il falloit fondre sur la Convention; il falloit égorger les factieux; il falloit..... Il falloit.... grands hommes! il falloit venir vous-mêmes diriger cette expédition. En attendant, voici ma réponse :

Extrait de l'Essai sur le 13 Vendémiaire, publié par Réal, page 47 :

« Barras, secondé par cette légion d'officiers « généraux destitués par Aubry.... avoit tiré » de la Gendarmerie et des bataillons de 89, « des canonniers pour le service des pieces.

« Il fit venir des cartouches de Meudon et de « Marly, et ordonna sur-le-champ que l'artil- « lerie de position se rendit aux Tuileries.

Il appella au conseil tous les généraux em- « ployés; les postes furent distribués; chacun « se rendit à celui qui lui avoit été confié : « l'ordre et l'ensemble s'établirent par-tout « avec ce concert que le zele le plus vif peut « établir, et que le sang froid du général peut « seul maintenir.

« Des pieces furent placées *à toutes les issues* ; « on prévit le cas où quelqu'un des débouchés « pourroit être forcé ; on établit *des feux masqués*, « et on laissa dans la place du Carrousel deux « pieces de 8 et *deux obusiers*, tant pour suivre « les colonnes que pour foudroyer les maisons « d'où l'on voudroit tirer sur la place, etc. Les « batteries placées au pied des murs du jardin « de l'Infante, au Guichet-Neuf, sur le Pont « National, tenoient les ennemis dans un res- « pectueux éloignement.

« Du côté de la rue St. Honoré, deux pieces « placées près l'Hôtel de Longueville ; deux « autres pieces établies sur la Place du Petit- « Carrousel, et battant la rue de l'Echelle ; « une piece de 4 et une de 8 défendant la rue « du Dauphin ; deux pieces de 4 établies aux « Feuillans, un corps de réserve formidable, « avec des pieces de position, garantissant la « Place de la Révolution, et assurant une re- « traite sur les hauteurs de St. Cloud ; un parc « d'artillerie bien fourni ; des troupes aguer- « ries, déterminées ; des patriotes (de 89) « bien convaincus qu'il n'y avoit pour eux que « la victoire ou la mort : une légion d'officiers « généraux, pleins de courage et de talens, « brûlans de prouver à la Convention toute « *l'injustice de leur destitution* ; (les monstres

« eussent tué l'univers pour redevenir géné-
« raux) un général en chef jouissant d'une con-
« fiance sans bornes ; tout se réunissant pour
« donner au gouvernement la conscience de
« sa force, etc., etc. ; un obusier fut pointé
« dans le haut de la rue de Chartres, pour
« battre, en cas de besoin, la place et le Palais
« Royal, etc. «

Doux Réal !

Habemus confitentem reum.

Bien convaincu que la Convention ne pouvoit être prise d'assaut, et qu'une attaque étoit aussi impraticable que ridicule, j'adoptai, ce ce me semble, le parti le plus sage et le plus militaire (12). J'invitai donc quelques chefs à

---

(12) Pendant ce temps, un partisan de l'attaque me dénonçoit à la Section le Pelletier, *comme trop pacifique* ; ce qui fit répandre par-tout le bruit, que j'étois un homme vendu à la Convention, et ma mort fut jurée par ceux même que je voulois sauver. — Il faut avoir été dans ma position pour la sentir ; des gens apostés pour ne pas me laisser respirer, m'assommoient de plans, de rapports, tout le monde crioit et personne ne vouloit obéir ; cela, sans doute, étoit préparé d'avance, et les comités avoient soudoyé beaucoup d'officiers de la garde Nationale, *et des braillards de Section*, qui entretenoient le désordre et la défiance, et trompoient leurs concitoyens qu'ils avoient excités à prendre

reconduire les troupes dans leurs arrondissemens, et je m'occupois à faire prendre toutes les directions respectives pour une retraite générale, lorsqu'on vient me dire qu'on me demandoit au Pont-Neuf, où on venoit d'avoir un léger avantage *sans coup férir ;* c'est-à-dire, qu'on avoit obligé le général conventionnel de se retirer vers le jardin de l'Infante, où sa position devenoit plus avantageuse et mieux circonscrite. Je courus à la hâte pour prendre connoissance de cet événement, et je revins sur-le-champ.

En rentrant rue St. Honoré, je vis partir quelques coups de feu du côté de la rue de l'Echelle et de St. Roch, je me portai rapidement au Cul-de-Sac Dauphin, à travers les

---

les armes. Au milieu de ce conflit d'horreurs, mes intentions étoient bonnes et pures, et j'étois en butte *aux scélérats des deux partis ;* la Convention me proscrivoit comme *rebelle et conspirateur*, et la Section le Pelletier arrêtoit *qu'on me brûleroit la cervelle comme traître et pusillanime*.... Quelle leçon ! il me semble, en vérité, qu'il n'y ait que les frippons et les intrigans qui ayent droit à la confiance éternelle des Parisiens.

J'étois fort embarrassé, et le plus fameux général du monde l'eût été autant que moi. Fasse le ciel qu'il s'en présente un qui dans une semblable occurrence, puisse d'un seul coup abattre les nombreuses têtes de l'hydre.

postes de la Convention. Comme j'avois défendu toute espece d'aggression, je m'informai par-tout pour savoir d'où étoient partis ces coups de fusils; on me cria universellement, *que des gens cachés venoient de faire feu sur le poste de St. Roch.* Au moment où je parlois on recommença, ce fut alors que le bataillon de la Butte des Moulins riposta vivement; je fis des efforts inutiles pour arrêter le mal : il n'étoit plus temps, car au même instant le canon renversa plusieurs victimes. La foule qui couvroit les degrés de St. Roch fut culbutée, le désordre se mit dans les bataillons, qui prêts à se retirer ne s'attendoient pas à une attaque, on résista près d'une heure à la mitraille, mais enfin il fallut se replier.

Pendant tout le temps que dura cette action, j'étois placé au milieu de la rue St. Honoré, examinant tout avec le plus grand sang froid. J'exhortois les Parisiens à se loger dans les maisons, lorsque je m'apperçus que l'artillerie du poste des Feuillans et de la rue de l'Echelle, nous prenoient en flanc des deux côtés; les Sections qui longeoient la rue s'étoient sauvées par toutes les issues, et il ne me restoit plus d'autre retraite que l'église de St. Roch.

Le bataillon de la Butte des Moulins se battit jusqu'à l'extrêmité, et dans cette occasion plu-

sieurs citoyens firent des prodiges de courage ; quelques-uns furent tués en se précipitant sur les canons.

Une heure avant l'attaque, j'avois une nombreuse escorte de cavaliers, et au moment du danger, deux seulement restèrent près de moi. Nous montâmes les derniers les marches de St. Roch, au milieu d'une grêle de coups ; pendant ce temps, un malheureux fut tué roide sur la porte du milieu, *et le plus jeune de mes compagnons*, reçut une blessure à l'épaule.

Nous devons la vie à quelques tirailleurs, qui empêchoient la piece de quatre de changer de direction.

On se retira sur mille points à la fois, en criant de toute part : *à la trahison* ; l'artillerie balayoit les rues, en un instant tout fut perdu et désespéré.

Quelques Jacobins *et autres salariés*, semoient par-tout l'épouvante, afin de détruire l'ensemble ; d'autres publioient, qu'ils m'avoient vu passer du côté de la Convention, et mille autres absurdités propres à aliéner les esprits et à m'enlever la confiance.

J'arrivai à la Section le Pelletier, au moment même où un jeune orateur tonnoit contre moi à la tribune ; et sur la motion de *cet insensé*, qui avoit prouvé que j'étois vendu au gouverne-

ment ; quelqu'un s'étoit chargé de se débarasser de moi.

Au milieu *des beaux discours*, les troupes conventionnelles faisoient des progrès terribles, et rompoient tous les obstacles à coups de canons. — Ce n'étoit pas le cas de descendre le cheval pour me justifier ; je proposai donc de laisser sur les lieux une force suffisante, et de voler au secours du brave et malheureux Lafond, qui défendoit le fauxbourg St. Germain. Je me mis à la tête de la colonne ; je voyois sur toutes les figures l'empreinte de la colere et de la défiance, *et un propos qui me fut rendu*, me glaça d'horreur et de désespoir sans me décourager.

D'un autre côté, deux Sections fideles à la Convention, chanceloient à leur poste, qui étoit le Pont-Neuf ; *elles attendoient l'issue du combat :* il ne falloit qu'une étincelle pour porter les Parisiens à faire feu les uns contre les autres, et tout étoit combiné pour cela.

Après avoir traversé les rues Montmartre et des Prouvaires, nous arrivons sans difficulté à la hauteur de la rue des Saints-Peres ; l'entrée du Pont-Neuf étoit occupée par un nommé Scherlok, qui commandoit une Section fidele et étoit une créature de Barras.

Je fis mettre en bataille, et je prévins qu'il

ne nous restoit plus d'autre ressource que de marcher droit aux batteries du Pont-Royal, tandis que Lafond inquiéteroit l'ennemi par les rues voisines : à l'instant même le chef du bataillon d'Henri IV m'aborde, et me dit, *à haute et intelligible voix :* que les citoyens de sa Section étoient décidés à ne point attaquer : je lui répondis brusquement, qu'il n'y avoit que deux partis à prendre, *savoir se battre ou se retirer ;* au moment où accablé de désespoir, de rage et de d'inquiétude, je tâchois de ramener les esprits, monsieur le général Verdiere nous envoie une volée de canon (13) ; plusieurs

---

(13) Il existe une classe d'hommes plus méprisable, à mon sens, que les terroristes ; ce sont ces gens multiformes et qui ont eu trente-six opinions. Cette infame versatilité est une qualité particuliere à notre chere nation ; tel homme qui, le 13 Vendémiaire canonnoit ses concitoyens, avoit affiché en 91 l'aristocratie, et prônoit alors à tout le monde l'affabilité du Roi, qu'il avoit l'honneur, *disoit-il*, d'accompagner. --- Vient le 10 Août, voilà un révolutionnaire de recrue ; il prend la carmagnole, le bonnet rouge et le bâton, et commande les Sans-Culottes. Henriot fait emprisonner mon patriote, il aristocratise avec *les honnêtes gens*, et finit par sortir sous la protection de *défunt Vincent*. Le 9 Thermidor arrive, mon homme est humain avec les autres, et si fort humain qu'il devient général. Le terroriste renaît ; la lâche Convention veut tuer la liberté, il

malheureux tombent ; on veut riposter, et notre feu renverse un de mes aides-de-camp, son cheval tué lui roule sur le corps. Les coups redoublent et font un épouvantable ravage : le feu des batteries traversoit la riviere, et le canon placé au haut du Pont Royal enfiloit le quai des Théatins. Que pouvoient des citoyens sans munitions ; que pouvoient des peres de famille contre une armée d'élite ; qu'avions-nous enfin à opposer à des dispositions aussi atroces ? Tous les cœurs étoient glacés, l'horrible confusion et la nuit faisoient fuir tout le monde.

Le courage devenoit inutile, et pour la seconde fois le crime l'emportoit sur les principes et le droit des gens. La consternation générale ne me permettoit plus de tenter de nouveaux efforts ; je ne pouvois servir à rien. En pareil cas, l'honnête homme doit éviter le supplice sans le redouter ; une faction s'anéantit et l'amour de la patrie lui reste.

---

est un des héros de la Convention, il me canonne à toute outrance, et Barras fait son éloge. Je sens mieux que personne qu'il faut dîner, mais en pareil cas, on jeûne — *qui potest capere capiat.* Quand j'allois voir mon aristocrate au Luxembourg, et qu'on vint *m'arrêter dans sa chambre*, j'étois loin de penser que deux ans après il se battroit contre moi, pour raviver le système de Robespierre et de *Henriot.*

Je partis donc avec Lafond, quelques cavaliers nous suivirent.

A la hauteur de la rue Dauphine, j'engageai Lafond à me suivre, en lui annonçant que s'il passoit les ponts, il ne pouvoit manquer de tomber dans les mains des brigands. Il ne voulut pas me croire, et s'aventura sur un cheval épuisé de fatigues; une heure après il étoit arrêté; l'infortuné porta sa tête sur l'échafaud avec autant de sang froid et de courage, qu'il en avoit mis à défendre les Parisiens.

Je me retirai chez un brave homme qui, dans l'affreuse nuit du 5 octobre, eut le courage de me donner l'hospitalité; mon cœur étoit navré d'une douleur poignante, et mon corps exténué par quarante huit heures d'un exercice très-violent. Je partis le lendemain de Paris en plein midi, mais je fus forcé d'y rentrer le soir même, car les routes étoient inondées d'émissaires de la Convention.

Je livre à leurs remords ceux qui firent courir le bruit *que j'étois un traître*, et qui arrêtoient gravement à la Section *qu'il falloit me brûler la cervelle :* résolution prise ou par des monstres gagés, ou par des gens crédules et exaltés, qui d'ailleurs ont connu tant d'hommes sans foi ni loi, et d'une dépravation si désespérée, qu'il leur étoit bien permis de douter de la franchise

de celui qu'ils ne virent que quelques momens.

Je ne pris le commandement général qu'à dix heures du matin, et je fus complettement battu à six heures du soir.

Il est faux que les Sections aient commencé l'attaque, et tout le monde est d'accord sur *ce fait important.*

Je réfute, et les rapports des comités sur la victoire, et les écrits des cannibales soudoyés, en leur signifiant que la plupart des héros de 89, dont ils ont fait l'éloge avec l'emphase du crime, viennent d'être arrêtés comme complices de Babœuf. Voilà qui est *très-positif.*

Je crois avoir démontré qu'il m'étoit impossible de vaincre; la défaite des Sections est l'ouvrage des gens qui ont parlé pendant un mois, au lieu d'agir vigoureusement et avec célérité. Le 13 Vendémiaire a été pour les Parisiens *la journée des dupes*, et je l'avois prévu.

Merlin de Douay nous a dit officiellement que 25 à 30,000 mille révoltés assiégeoient la Convention nationale, en ajoutant avec finesse, *que leur distribution savante décéloit des chefs exercés et instruits.* Si j'étois orgueilleux, je diminuerois le nombre qu'il accorde; mais comme je ne rougis pas d'avoir été battu, je lui donne un démenti à la face de toute la France. En effet, excepté les quatre Sections dont le gouverne-

ment a mendié la fidélité, et les terroristes auxquels elle a donné des armes, tous les habitans de Paris étoient sur pied, et indignés contre le despotisme dégoûtant des laquais de Robespierre.

Si le sang et le carnage eussent été mes élémens, comme ils sont ceux des conventionnels, il dépendoit de moi de faire perdre la vie à 50,000 Parisiens; il ne falloit pour cela que de l'étourderie et une sotte ambition. Brigands vainqueurs! étoit-il nécessaire d'avoir les talens *d'un Catinat ou de Vachot, d'un Villars ou de Carteau, d'un Grand Condé ou de Vésu* (15), pour loger

---

(14) Vésu, Vachot, Carteau; triumvirat de héros révolutionnaires et conventionnels. Le peintre Carteau est le plus ignorant, le plus forfant et le plus *sans-culotte* des généraux. Son aide-de-camp, nommé *Amand*, étoit un des faiseurs de listes du Luxembourg. Vésu a été arrêté, conduisant des fusils à la fidele Section des Quinze-Vingts.

Vachot, terroriste décidé, ne sait exactement *ni lire ni écrire*; ce qui n'empêcha pas *l'humain Carnot*, membre du Comité de Salut Public en 94 *& chargé de la nomination aux emplois*, de nommer ce Vachot général en chef contre les Chouans. Il vint à Laval avec le féroce Laignelot, et fut investi de pouvoirs tellement illimités, que si les Chouans se fussent sauvés en Turquie, il avoit le droit de les y poursuivre.

600 hommes dans chaque maison, et exterminer vos soldats par les fenêtres? Ne pouvois-pas tout faire barricader, et porter les habitans de Paris aux plus cruels excès du désespoir? Oui, sans doute; mais qu'en résultoit-il? que vous aviez des bombes, des obus, des boulets rouges; que Paris étoit incendié, et que la victoire n'en étoit pas moins à vous.

J'ai porté par-tout le calme et le desir de la

La dépopulation étoit alors à l'ordre du jour, et Carnot avoit parfaitement choisi son homme; il est clair pour les gens sensés, qu'il y avoit dans le choix de Carnot, ou une ineptie criminelle, ou une perfidie atroce. Pour être bon général sans-culotte, il ne falloit que savoir massacrer; aussi le brave et fameux Rossignol, successeur du général Biron, après avoir promis à la barre de purger la Vendée en quinze jours, a-t-il complettement réussi, en moins de trois mois, à faire exterminer 100,000 hommes de part et d'autre.

Ce complice de Babœuf, étayé de Ronsin, Levasseur de la Sarthe, Choudieu et autres, a fait trainer au supplice le bon et loyal Biron, qui a dit, en montant à l'échafaud: " J'ai été infidele à mon Dieu, à mon Ordre et à mon Roi; " je meurs plein de foi et de repentir." Comme général en chef dans la Vendée, le duc de Biron n'étoit point coupable; il vouloit employer *des mesures de douceur*; il l'a prouvé au tribunal, et on se souvient, sans doute, que les furies de la guillotine s'étoient attendries en sa faveur; mais il étoit riche, et se nommoit Biron. — Il est mort victime de son ancienne amitié pour le lâche *Egalité*.

paix;

paix, parce que mon but unique étoit de faire rentrer toutes les Sections, et de vous livrer à la contemplation de vos sinistres préparatifs. Cette prudence vous perdoit, et vous l'avez tellement prévu, que vous jouâtes une mauvaise comédie de sentimens, en même-temps que des gens apostés par vous devoient entamer le carnage. J'ai la conscience d'avoir fait mon devoir comme François, et comme partisan de la véritable liberté. Reprochez-moi, tant qu'il vous plaira, de ne pas avoir eu l'énergie du crime; plaisantez les vaincus, lorsque vous et vos complices avez feint de vouloir la paix, pour nous empêcher de nous défendre; tout cela ne détruira pas l'inflexible vérité.

Les sots ou les scélérats, vos partisans; les imbéciles qui voient la révolution dans vos journaux, se sont imaginés, sans doute, que la victoire étoit le fruit des plus savantes combinaisons; qu'elle avoit été disputée long-temps. Qu'ils se détrompent, car en moins d'une heure le canon avoit dissipé les nombreuses cohortes parisiennes; ce qui n'empêcha pas le grand Barras de faire pointer son artillerie contre des murailles, et de cribler, pendant la nuit, le domicile des citoyens glacés d'effroi.

Ainsi fut terminé en un instant ce grand procès qui occupoit depuis un mois la France et l'Europe.

Une incompréhensible Providence semble avoir sanctionné l'élévation des tyrans, pour les précipiter de plus haut dans l'abîme qu'ils ont creusé.

En attendant, on ne peut s'empêcher d'admirer la savante combinaison de leurs crimes : ils battent, brûlent et regnent; ils sont heureux.

CHAPITRE III.

RÉFLEXIONS SUR LES AVANTAGES RÉSULTANS DE LA DÉFAITE DES SECTIONS LE 13 VENDÉMIAIRE. — SITUATION EXACTE ET PHISIONOMIE DE PARIS DANS CETTE MÉMORABLE JOURNÉE. --PORTRAITS DE PLUSIEURS CONJURÉS. — ÉPIGRAMMES.

PAR une de ces fatalités qui caractérisent la révolution françoise, les Parisiens peuvent puiser des consolations jusques dans leurs infortunes. Vaincus, ils ont été tyrannisés, et vainqueurs, ils étoient exterminés. Le croisement des divers intérêts et des ambitions particulieres, la multiplicité et la différence des partis, l'ergotisme éternel des avocats; tout cela eût

produit un effroyable chaos et une dissolution ; qui menoient droit à la guerre civile. Et voici ponctuellement ce qui seroit arrivé, si la Convention eût été forcée de sortir des murs de Paris :

1°. Elle alloit à St. Cloud, ainsi que cela étoit décidé d'avance ; elle emportoit avec elle toutes les ressources, et sur-tout les subsistances.

2°. Les habitans de Paris n'avoient pas une once de pain, et le peuple affamé se seroit jetté sur les vainqueurs, auxquels il n'eût pas manqué d'attribuer tous ses maux.

3°. 23,000 hommes arrivoient de Saint-Omer le soir même du 13, avec un parc d'artillerie ; et la Convention, désespérée, enragée, brûlant de vengeance, envoyoit sur-le-champ des colonnes incendier Paris : *n'en doutez pas, Parisiens !*

4°. Le général en chef Aubert-Dubayet, électrisé à Alençon par Tallien, fondoit sur vous avec son armée, *et en deux jours vous mettoit à la raison*, ainsi qu'il l'a écrit : aussi a-t-il été fait ministre de la guerre, *et paulò post* ambassadeur près la Sublime Porte.

5°. Cette Convention se retiroit avec toute son artillerie et d'immenses provisions, que le généralissime avoit fait charger dans de grands

bateaux. Souvenez-vous que dans son rapport il dit : « qu'il s'étoit assuré une retraite, d'où il « pouvoit foudroyer *les rebelles* », c'est-à-dire, les gens qu'on veut représenter *per fas et nefas*.

6°. Les tigres conventionnels, qui ne tâtonnent pas en fait de mesures révolutionnaires, eussent livré Paris à toutes les horreurs du pillage, du meurtre et de l'incendie ; les nombreux *Damien*, *les Cartouche*, *les Mandrin*, *les Ravaillac*, *les Hion*, *les Réal*, *les Brune*, *les Dufraise et Vachot*, *enfin les brigands de six ans*, *et non pas de* 89, qu'ils salarient depuis long-temps, eussent dirigé les colonnes. Regardez *Lyon*, *Bédoin*, *Chollet*, *Châtillon*, *Bressuire*, *Machecoul*, *Montaigu*, etc. etc. ; et souvenez-vous que *brûler une grande ville* est pour ces monstres une jouissance inexprimable. En supposant donc que ce soit de ma faute, si vous avez été vaincus ; qu'il soit vrai que j'étois ivre, traître et incapable de vous commander (*ce qui n'est pas aisé*), toujours est-il que vous devez rendre graces à la Providence, de ce que *force est demeurée à tyrannie*. Cet événement embarrasse vos maîtres beaucoup plus que vous ne pensez : le peuple *mitraillé* réfléchit sur la journée du 10 Août ; il pleure involontairement la mort du bon et vertueux Monarque, que les mitrailleurs ont fait égorger.

Pour secouer le joug qu'on vous a imposé,

vous n'avez plus besoin désormais de recourir à l'insurrection; et il est de toute nécessité que vos oppresseurs, livrés à leur propre conduite, courent d'eux-mêmes à leur perte. Ils sacrifieront encore beaucoup de soldats; ils feront une guerre de Vandales, parce qu'ils ont besoin de piller pour vivre; mais après avoir dévoré la moitié de la population, ils termineront leur ouvrage en se massacrant entre eux.

L'anarchiste, le républicain et le royaliste verront toujours d'un œil d'indignation le cortege pompeux et le manteau brodé des usurpateurs.

La canaille ne veut point *d'un gouvernement canaille;* dans tous les sens et sous tous les rapports, le Directoire est en exécration à la France entiere. L'infernale journée du 13 Vendémiaire a sanctionné l'élévation des quinquemvirs, et cela devoit être ainsi. En effet, on voyoit les Sections de Paris disant tout haut, et depuis un mois, ce qu'elles vouloient faire, délibérant, criant, menaçant, tapissant les murailles de leurs justes réclamations.

La Convention, au contraire, prenant ses mesures avec une prudence perfide, faisant semer adroitement le bruit, *que les soldats ne tireroient pas sur leurs freres*, et les bons bourgeois croyoient cela *pieusement*.

D'un côté, les bataillons de citoyens prenant simultanément les armes, s'entassant les uns sur les autres, dans un désordre épouvantable, marchant sans but fixe, et n'ayant pour plans de bataille que de la haine pour les terroristes, et du mépris pour les lâches représentans du peuple.

La Convention, circonscrite dans un terrein fortifié par l'art et la nature, hérissé de canon, et ayant tous les genres de munitions en abondance, des ingénieurs, des régimens de généraux, des soldats choisis et bien avinés; cette Convention enfin se trouvant dans la nécessité de livrer bataille, *ou de céder à la voix de la justice et de la raison.*

Les Parisiens, bons et confians, laissoient circuler à leur aise généraux, représentans, patrouilles; se trouvoient dans dix endroits pêle-mêle avec les soldats de ligne, et croyoient de bonne-foi que tout se passeroit le mieux du monde, et que les comités seroient confondus par l'opinion générale.

Les assemblées primaires étoient pleines d'espions, qui alloient d'un parti à l'autre.

Beaucoup de gens se promenoient dans Paris la face riante, le parapluie sous le bras, et sembloient ne pas voir ce qui se passoit. Le comité central des Sections phrasoit à perte de

vue, mais ne faisoit aucuns préparatifs ; plusieurs figures exprimoient l'inquiétude et le découragement ; on étoit en colere, on débitoit des lieux communs ; on avoit de grands projets d'attaque, sans moyens d'exécution..... Tels étoient *les fameux conspirateurs de Vendémiaire.*

Pendant que cela se passoit aux Sections, les comités de gouvernemens, *la Montagne*, *la Plaine*, *le Marais*, *le Ventre*, *la Lie*, *la Bourbe*, tout se réunissoit contre nous, excepté cependant quelques députés sages et vertueux, qui vouloient empêcher la guerre civile ; mais les factieux Barras, Lehardy, Goupilleau et autres, les menaçoient hautement.

On calomnioit les Sections, que j'ai contenues six heures dans une stricte immobilité.

On entendoit *Legendre* beugler qu'il vouloit mourir sur sa chaise curule, tandis que son ami Barras lui avoit retenu d'avance un appartement à S. Cloud.

Jadis tomboient sous son bras inhumain
L'agneau bêlant, la brebis innocente ;
Rien n'a calmé son humeur massacrante,
Son cœur atroce est plus dur que l'airain.
Maudit boucher ! ton maillet assassin,
Dans la tuerie, ouverte à tous les crimes,
Fait à longs flots jaillir le sang humain.
Et tu n'as fait que changer de victimes.

Le tartuffe et méprisable Louvet s'égosilloit contre les Royalistes. Ce même Louvet qui, réfugié à Echallens, étoit devenu dévot et Royaliste ; ce Louvet, dit *Fraichot*, qui se vantoit *en Suisse* d'avoir sauvé la vie à *des Suisses* le 10 Août.... Ce Louvet, *qui alloit à la messe*, communioit exactement, et qui fit bénir son mariage avec Lodoïska, dans la chambre d'un prêtre insermenté. (15)

---

(15) Voyez une lettre écrite de Lausanne, et envoyée à tous les journalistes. Louvet n'est pas déconcerté pour cela ; il répond en prouvant que Gracchus Babœuf est royaliste, et que je m'entends avec lui pour faire la contre-révolution. Ce diable de fou a profité du canon de Barras pour m'expédier un brevet de *Conardise*. *Væ victis !* si le brave auteur de la Sentinelle eût combattu près de moi, armé de sa terrible espingole, il sauroit, *è visu*, que j'ai eu un cheval tué roide sous moi (le 15 Juillet 91), et qu'au milieu du feu, j'ai sauvé ma troupe par un commandement fait à propos ; que j'ai reçu un coup de feu à Vihier (le 17 Juillet 93) ; que j'ai eu la jambe fracassée (le 5 Novembre suivant), sans parler d'autres gratifications, fruit de dix-sept ans de service, et de sept campagnes. Je sens qu'il est ridicule de faire son éloge soi-même ; mais, ma foi, les calomniateurs en sont la cause. Au reste, je ne tiens nullement à mes exploits militaires, et j'estime le courage physique ce qu'il vaut. Je ne suis pas aussi heureux que tous ces grands généraux, qui ont assisté à cinquante combats, sans attrapper une égratignure.

Eh bien, le petit drôle, rentré au sénat, avoit changé de sentimens et de conscience : il étoit, en 89, Louvet *de Couvray*, et libertin comme Faublas ; républicain en Septembre 92 ; royaliste, repentant et communiant en 93 et 94 ; anarchiste en 95, et calomniateur à gages en 1796. Ce romancier législateur finira mal.

Salut, gentil Louvet, *aux mains toujours en croix ;*
Venez, doucet séminariste,
Très-vénérable évangéliste
De tous les bord... d'autrefois.
C'est donc toujours à la sourdine
Que votre espingole assassine
Dépêche les honnêtes gens ?
Soyez sûr qu'en faveur de vos beaux sentimens,
De votre très-pieux scrupule,
Et de votre air prédestiné,
Vous ne serez guillotiné,
Gentil Louvet, qu'au crépuscule.

Ce Chénier, ce poëte trappu et boursoufflé, s'élançoit à la tribune avec l'audace d'un homme *qui n'a rien à craindre ;* ce misérable provoquoit, à chaque instant, des mesures aussi injustes qu'extravagantes.

Où étois-tu donc, infame Chénier, lorsqu'on menoit ton frere à l'échafaud, par ordre de Robespierre ? Qu'as-tu fait pour l'arracher à une mort qu'il ne méritoit pas ? *où étoit alors ton*

énergie de langue ? C'étoit bien le cas, *maudit Caïn*, de t'élancer à la tribune..... Meurs de honte, insensé; le mépris public t'enveloppe.

Chénier, ce Musulman, qu'adopta Palissot,
Comme l'abbé Syeyes, parle de tolérance,
Et dans son œil de porc réside la vengeance.
Malheur à l'homme franc qui le déclare un sot : *
Un noir cachot l'attend pour premiere disgrace.
Nommez-le Cicéron, vous avez votre grace.
Toujours guindé, toujours à cheval sur l'hœbus,
Ce lourd monsieur Chénier, cet orateur en us,
S'exaspérant, glapit d'une voix sacrilege,
Quelques plats lieux communs, et de plus plats rebus,
Qu'il puisa jadis au college.
Ah ! qu'il est donc fâché de n'avoir pas d'esprit !
Comme il s'en va fouillant dans la Grece et dans Rome !
Comme emphatiquement il jase, il étourdit !
Comme ce roitelet sans pitié vous assomme
Par son bavardage érudit !
C'est un savant, sans contredit;
Mais que lui manque-t-il en somme ?
Rien, excepté d'être honnête homme,
Et de comprendre ce qu'il dit.

Que signifie ce Tallien, qui, le 7 Germinal 95, dénonçoit le brigand Dufraise, *comme scan-*

---

* M. de la Harpe se souviendra long tems d'avoir prouvé éloquemment, que Marie-Joseph Chénier n'a pas le sens commun.

daleusement acquitté, et disoit à l'Assemblée ; « que tous les hommes gorgés de sang se réu- « niroient à ce général révolutionnaire du « Nord ? »

Que penser, lorsqu'on voit, le 13 Vendémiaire suivant, ce même Dufraise devenu l'intime et le capitaine des gardes de Tallien.

Je reviendrai bientôt sur votre compte, monsieur Tallien ; en attendant, voici votre portrait d'après nature ; c'est celui d'un révolutionnaire hermaphrodite.

Ce long corps éflanqué, que son venin consume,
Vilipendé par fois, et par fois révéré,
Tantôt Robespierriste et tantôt modéré,
Porte une torche impie, empreinte de bitume,
Qu'au gré des factions il éteint ou rallume.
Hypocrite en forfaits, quand il cache ses dents,
Sa rage seulement sommeille.
Existez-vous ? c'est aux dépens
Du malheureux qu'il fit assassiner la veille,
Et c'est du sang des morts qu'il nourrit les vivans.

Et vous, Sections fideles ! pourquoi, après avoir invectivé la Convention à sa barre, et protesté contre ses décrets, vous êtes-vous tout-à-coup rangées de son parti ? Que de bassesse, que d'inconséquence ! et combien d'épigrammes on pourroit faire sur votre *fidélité !* mais cela seroit un peu trop long.

Après avoir tâché d'égayer nos lecteurs par des portraits ressemblans, mettons-lui sous les yeux les crimes des originaux.

CHAPITRE IV.

ACCUSATIONS GRAVES, CLAIRES ET PRÉCISES CONTRE LA MAJORITÉ DES REPRÉSENTANS DU PEUPLE FRANÇOIS.

Citoyens Représentans,

PENDANT que vous respirez avec délices l'exhalaison du sang que vous avez versé tant de fois, permettez-moi de vous adresser ici quelques vérités, et de monter à mon tour sur mon tribunal.

Vous m'avez fait condamner à mort, et moi beaucoup plus doux, je vous condamne..... à vivre.

Je vous accuse solemnellement, et à la face de Dieu et des nations, d'avoir mille fois, sciemment et de dessein prémédité, provoqué le massacre des citoyens les uns contre les autres, et d'avoir été depuis trois ans les bourreaux d'une patrie, que vous avez ruinée de fond en comble. *Le Rhône et la Loire en disent plus que moi.*

Je vous accuse d'être notoirement indignes du poste que vous occupez, et où vous n'êtes

appellés que par la force des baïonnettes.

Je vous accuse d'avoir vomi, dans toutes les parties de la France, des monstres tellement féroces, que l'enfer déchaîné contre la nation, n'en eût point envoyé sur terre de semblables. (16)

Je vous accuse d'avoir été, pendant dix-huit mois, les plats courtisans et les complices

(16) Pendant que Carrier submergeoit 20,000 malheureux, que Prieur faisoit guillotiner les fédéralistes de Brest (notamment le pere du général Moreau, le jour où ce dernier prenoit le fort l'Ecluse); pendant que Barras et Fréron démolissoient Toulon, et faisoient fusiller 800 hommes de notre marine, un fou, nommé Laplanche, *ex-bénédictin*, représentoit à Caen *Tibere en délire*. Arrivant dans cette ville, il apperçut sur tous les visages la consternation que causoit la guillotine, et sur-tout la présence d'un député. « Qu'est-ce que c'est, dit le moine, que cette tristesse « aristocratique que je remarque ? *J'ordonne une promenade civique*, et ce soir je donnerai un bal républicain. « Je reconnoitrai les aristocrates dans ceux qui n'y assisteront pas. » La promenade commença à dix heures du matin; Laplanche à la tête, suivi de toute la population de Caen, faisoit de temps en temps des *pauses*, et le genou en terre, il adressoit une invocation à *Marat*, auquel il offrit, pour débuter, la tête de plusieurs victimes qu'il fit juger et condamner. Au beau milieu de la ville, Laplanche crioit, les bras étendus : *ô grand Marat !* Le peuple qui le suivoit, répétoit à tue-tête : *ô grand Marat !* Le soir, au bal civique, il prenoit la gorge aux femmes, en

de Robespierre, et de ne l'avoir renversé que pour votre propre salut.

---

disant que leurs tet... étoient aristocrates, et qu'ils fléchissoient sous la main du républicain; il faisoit danser de force des malheureuses dont les époux et les peres étoient en prison.

Cette anecdote suffit pour donner une idée de l'asservissement et de l'abrutissement du peuple François au milieu de ses triomphes.

Un autre jour, Laplanche fit amener chez lui une religieuse, qu'on accusoit d'avoir des stygmates sur le corps; il la fit mettre toute nue, la contempla avec la paillardise *d'un frocard*, lui fit plusieurs attouchemens, et finit par l'envoyer en prison.

On est venu à la barre de la Convention nationale, reprocher au moine impur qu'il avoit pris les poches des autres pour les siennes, et volé une forte quantité d'argenterie; on n'a point sévi contre lui, parce qu'il eût fallu sévir contre presque tous les missionnaires.

Je voudrois que Bourdon de l'Oise,
Legendre, Amar, Vadier, Barras,
Barrere, et dix mille forçats,
Qui de concert nous cherchent noise;
Que ce vilain tas de brouillons,
Faiseurs de décrets à la toise,
Que ces mangeurs de nations,
Nous laissant prendre une revanche,
Fussent hissés en plein dimanche
Par des bourreaux, leurs compagnons;
Mais après ces jolis mignons,
Il nous faudroit tirer *Laplanche*.

Je vous accuse de vous être justifiés des crimes de la puissance décemvirale, par le crime de votre propre lâcheté.

Je vous accuse d'avoir tressailli d'une joie féroce au récit des noyades de Carrier, des mitraillades de Collot, et des incendies qui dévoroient la France, et d'en avoir demandé, comme des furieux, la mention honorable, et l'insertion au bulletin. Voyez vos bulletins.

Je vous accuse d'avoir dressé des autels, et décrété des fêtes publiques, à Marat, Challier, etc. et d'avoir fait donner la mort à ceux qui, comme vous, n'adoroient pas ces professeurs d'assassinat.

Je vous accuse d'avoir, au mépris des loix divines et humaines, fait incarcérer et assassiner plusieurs de vos collegues, sous le vain prétexte de fédéralisme, et de conspiration contre l'indivisibilité, tandis que plusieurs d'entre vous martyrisoient en tous lieux la république, au nom de la république. (*)

Je vous accuse d'avoir prêché et fait propager l'infame athéisme, d'avoir démoralisé le

(*) Ce n'est pas qu'à l'exemple *de plusieurs fous*, je regarde les *Girondins* comme des dieux. Ces messieurs étoient un tant soit peu intrigans, et leur principale vertu étoit d'être plus attaché à leur système qu'aux vrais intérêts du peuple.

Peuple François, en tout sens, en appellant *liberté* la révolte générale des passions contre la raison, et le triomphe des vices sur les vertus.

Je vous accuse d'avoir, à l'aide de votre barbare et stupide philosophie, enfanté tous les maux qu'une partie de la France ignore : ici, ce sont des masses de Bretons qui se laissent fusiller sur leurs cimetieres, où ils prient, parce que leurs églises sont révolutionnées; là, vos soldats ont ordre d'assassiner leurs malheureux prêtres, par-tout où ils les rencontrent. Empêcherez-vous d'adorer celui qui donne la force de supporter tant de persécutions ?

Je vous accuse d'avoir violé à coups de canons les loix démocratiques et le droit des gens, en nous privant de la faculté sacrée et inaliénable de nommer nous-mêmes nos représentans. La Convention ayant eu l'impudence de se former en corps électoral, a été une monstruosité politique, dont l'histoire n'offre pas d'exemple.

Je vous accuse d'avoir insulté à la majesté et à la loyauté du Peuple François, en l'accoutumant au parjure et à une funeste versatilité : plusieurs d'entre vous ont dit vingt fois à la tribune, que si on nous laissoit la liberté des élections, bientôt nous ferions succéder la royauté

royauté à la république..... Concluez vous-mêmes.

Je vous accuse d'avoir prouvé, par ces aveux niais et multipliés, que vous violentiez l'opinion publique en nous républicanisant, *et cela est vrai.*

Je vous accuse d'avoir, par vos décrets des 5 *et* 13 *Fructidor*, *aliéné les républicains.* S'il en existe quelques-uns, vous devez leur être plus odieux qu'un Roi; car un Roi ne fait pas tout ce qu'il veut. Quant à vous, rien ne vous arrête; et vous savez au besoin arrondir ou allonger des pouvoirs qui ne vous appartiennent pas.

Je vous accuse formellement d'avoir éternisé la guerre de la Vendée, *que je connois mieux que vous*, et d'avoir adopté en masse et frénétiquement les mesures barbares qui nous dégradent aux yeux de l'univers. (17)

---

(17) En octobre 1793, d'après les décrets de la Convention nationale, on incendia toute la Vendée, on n'épargna pas même les communes patriotes : chaque colonne portoit devant elle le fer et le feu, à l'aide desquels on détruisoit sans distinction d'âge et de sexe. On enveloppa une immense population qui fuyoit devant les républicains pour échapper aux flammes, et qui fut se réunir à l'armée catholique, forcée de passer la Loire à St. Florent. Figurez-vous, gens sensibles, plus de cent mille François, hommes, femmes, vieillards et enfans, voyant brûler à vingt

Je vous accuse d'avoir étendu ce fléau sur une surface de plus de quatre mille lieues carrées (Bretagne, Normandie, Maine, Anjou et Beauce); d'avoir, depuis trois ans, livré ce beau pays au carnage, à la dévastation et au pillage continuel; ce que n'ont pu empêcher ni vos comités, ni vos généraux, ni vos fameux pacificateurs : tant il est vrai qu'il est plus facile

---

lieues à la ronde leurs chaumieres et leurs maisons, et n'ayant que peu de momens pour se soustraire à une mort certaine. Eh bien! ce que nos généraux et nos augustes représentans n'eurent jamais la bonne-foi d'avouer, c'est que sur le point même où les Vendéens s'embarquoient pour fuir leur patrie, ils donnerent la vie et la liberté à cinq ou six mille de nos soldats, prisonniers depuis quatre mois dans l'Abbaye de St. Florent. Ce fut à l'humanité de Bonchamp, qui mourut le lendemain de ses blessures, ainsi qu'aux sollicitations de son épouse, que les républicains dûrent leur salut. Ce qu'il y a de singulier, c'est que tout le monde sait cela comme moi, et que perſonne n'a eu le courage de révéler ce trait d'humanité, qui est sublime.

Si l'armée catholique eût voulu user de représailles, elle pouvoit brûler depuis Varades jusqu'à Granville; elle est restée onze jours à Laval, sans être inquiétée par les républicains. Quel est l'effronté qui osera nier ce fait? Tout ce qu'on a écrit sur la Vendée est un tissu de mensonges et d'absurdités; je ne connois rien de plus difficile à faire qu'une histoire de cette guerre. Je crains fort que nous n'en ayons jamais une bonne.

de faire de grandes conquêtes chez l'étranger, et de ruiner la France en hommes, en bled, en chevaux et en tout, qu'il ne l'est de maintenir un département dans l'ordre, et faire aimer une république dont on ne voudra jamais.

Je vous accuse de nous en avoir toujours imposé sur la véritable situation de la France, et je déclare ici que jamais le gouvernement ne s'est douté des causes et des effets de la douloureuse guerre de l'Ouest; ce que je dis avec d'autant plus de raison, que sous Robespierre je tenois le même langage, et que, comme à présent, *on ne m'écoutoit pas.*

Je vous accuse d'avoir crié mille fois, *vivre libre ou mourir*, lorsque vous étiez courbés sous l'oppression la plus insultante et la plus malheureuse pour vos commettans : les procès d'une bande de tigres et de Vandales qui, d'après votre aveu, vous comprimoient, sont mes preuves et vos actes d'accusation.

Je vous accuse d'avoir jetté vos chapeaux en l'air en piallant, *plus de jacobins*, *plus de terreur*, tandis que vous venez lâchement de laisser triompher les uns, et rétablir l'autre (18).

---

(18) Depuis la grande victoire du 13 Vendémiaire, tous les décrets rendus l'ont été en faveur des hommes

en cela vous êtes d'autant plus criminels, que vous méprisez les meneurs, dont la perversité vous est connue; mais, hélas! trois ou quatre vauriens ont toujours eu l'honneur de vous commander ce qu'ils vouloient: toute la France

---

qui ont pillé, dénoncé et égorgé. S'il restoit des doutes à quelques benets, je les reporterois *à la fameuse séance du comité-général de la Convention :* là le crime s'est montré bêtement et à nu; les conjurés ont accusé sans méthode, et se sont accrochés à toutes les branches de la calomnie. Ceux qu'on accusoit ont manqué de courage, ils en seront punis. Comparez les dénonciations des meneurs de cette séance avec les feuilles des journalistes leurs échos, et vous aurez la clef de tout ce qui se passe au moment où j'écris. --- Le journal de Lebois, *l'Ami du Peuple*, *la Sentinelle*, le Patriote de 89, ont été, pendant six mois, farcis d'invectives, d'impostures atroces contre Lanjuinais, Henri Lariviere, Saladin, Boissy d'Anglas, etc. et tout cela pour amener le mouvement *babeuviste et anarchique*, dans lequel on ne m'ôtera pas de la tête que *les archi-terroristes* Barras et Carnot sont pour quelque chose. Cette assertion paroîtra folle à tous ces gens qui, accoutumés à être fouettés depuis six ans, sont incapables de saisir un pareil rapprochement. --- Carnot et Barras ont finement tâché d'établir le gouvernement militaire (le projet de Babœuf y tend); Rewbell n'en veut pas, parce qu'il est avocat, *cedant arma togæ*, et c'est lui qui a fait la guerre aux amis de la constitution de 93, guerre à laquelle Barras et Carnot sont obligés de participer ostensiblement. --- Quelle farce! quel peuple! et quelle situation que celle de la pauvre France!

sait cela, et vous êtes forcés d'en convenir.

Je vous accuse d'avoir travaillé sans relâche, et plus efficacement que tous les royalistes de la terre, à rendre la république odieuse et insupportable à la majorité du Peuple François ; et ce, par la raison que les *Néron*, les *Tibere*, les Louis II et les Charles IX, contre lesquels vous avez débité tant de plats lieux communs, sont vos inférieurs en fait de démence, de sottises, et sur-tout de cruautés.

Je pourrois vous accuser jusqu'au jugement dernier ; mais à quoi bon ? et qu'en résulteroit-il ? Rien. Tout ce que j'avance est tellement démontré, que vous ne pouvez en nier une virgule. Vous connoissez aussi bien que moi *l'opinion générale*, et vous la bravez scandaleusement : mais si la terreur que vous imprimez empêche bien des gens de vous dire ce qu'ils pensent, moi qui ne vous craignis jamais, je pense formellement et invariablement *ce que je vous dis.*

La révolution, devenue le patrimoine de *quelques bandits*, sera l'exécration des siecles futurs, parce que loin d'avoir tourné à l'avantage de la nation Françoise, elle causera le malheur de dix générations, et bouleversera l'Europe.

Votre république est une chimere pitoyable ;

vous l'avez affublée d'une robe imbibée de sang, de fange et de larmes : aussi l'échafaud a-t-il fait justice de ses fondateurs et de ses plus chauds amis. Le même sort vous attend.

Vous avez volé, assassiné, avili et dégradé vos commettans.

Le Peuple François, d'abord enthousiasmé, bientôt après trompé, et exténué par la famine et tous les malheurs ensemble, est bien loin de retrouver son ancienne énergie : au nom de ce que vous appellez insolemment liberté, vous venez de le réduire en servitude.

Traités comme rebelles, dispersés par la force, que peuvent les citoyens honnêtes et vertueux, et que deviendront-ils sous vos auspices? Bientôt leur industrie sera stérile ; nos arts et notre commerce sont déja disparus, et il ne reste plus à vos subordonnés que la consolation *de ramper ou de fuir.*

Etiez-vous donc envoyés pour anéantir ainsi la premiere et la meilleure nation du monde?

Je vous condamne à lire tous les jours les prédictions de Vergniaud.

C'est avec raison qu'il vous a dit, que dans peu vous régneriez sur des cadavres et des ossemens. Contemplez les monceaux de cendres épars aux quatre coins *de votre république ;* voyez les membres palpitans des prêtres et

nobles *septembrisés;* mesurez de l'œil les immenses tombeaux que vous avez comblés; regorgez *le sang humain que vous avez bu;* venez après vous regarder en face, et lire dans les yeux les uns des autres les malédictions de toute la nature.

C'étoit sans doute pour tourner la république en ridicule, que derniérement vous décrétiez une fête funebre en l'honneur des 22 victimes du 31 Mai. On a entendu leurs assassins prononcer leur oraison funebre; pour moi, en leur voyant des crêpes aux bras, je me figurois *le bourreau de Paris* prenant le grand deuil pour tous les infortunés dont vous lui avez fait couper les têtes.

A qui doit-on l'existence des compagnies de Jésus et du Soleil? A vous! à vous, déclamateurs impudens, qui tout en parlant de justice et d'humanité, protégiez ouvertement les nombreux complices de Robespierre. Sans doute, un assassin, de quelque parti qu'il soit, est un être exécrable; mais vous n'en avez pas moins le tort d'avoir refusé justice aux opprimés, et votre *lenteur barbare* les a réduits à l'affreuse nécessité de se la faire eux-mêmes.

On ne voit pas de sang froid l'assassin de son pere; vous sentirez un jour le terrible effet de cette vérité.

Tirez-vous du raisonnement suivant comme vous pourrez :

Ou la Convention nationale en a imposé à toute la France ; ou les bandes de voleurs, de terroristes et d'assassins, contre lesquelles elle a tant clabaudé jadis, ont réellement existé. — Ce qui le prouve, c'est qu'un décret les a fait désarmer et incarcérer.

Ces monstres ont-ils été livrés aux tribunaux? — Non. — Pourquoi ? — C'est que les factieux de la Convention ont vu un peu trop tard qu'ils se faisoient à eux-mêmes leurs procès. — Ces brigands sont donc impunis ? — Oui. — Et on les nomme des patriotes de 89? — Oui. — Et la Convention les a appellés près d'elle le 13 Vendémiaire ? — Oui. — Elle leur a fait distribuer des armes. — Oui. — Mais comment se fait-il..... et pourquoi, s'il vous plaît? Parce que la Convention, terroriste par son essence, et sanguinairement égoïste, caresse les terroristes dans ses jours de fête, et, les larmes aux yeux, ne les immole que lorsque son intérêt a prononcé leur mort.

Conventionnels des deux Conseils et du Directoire, les vérités que je vous débite vous paroîtront peut-être un peu trop fortes ; elles sont crues, j'en conviens, et la replique est difficile. Allons, criez *bien haut* à la contre-

révolution ! au scélérat ! au royaliste ! dites à vos limiers de redoubler de vigilance, et faites-moi prendre à quelque prix que ce soit. Comme disoit *Tigellin* Barrere, *il n'y a que les morts qui ne reviennent pas ;* et si je n'avois plus de tête, il est évident que je ne pourrois plus démasquer les brigands que j'ai vu opérer.

Ah ! qu'ils frémissent les auteurs de nos maux ! J'en tiens un grand nombre sur la sellete ; et fussé-je réduit à me sauver jusques dans les terres antarctiques, je n'en ferai pas moins passer leur signalement en France.

Pour les peindre, je n'ai pas recours aux fictions ; il s'en faut bien même que je puisse écrire tout ce que je sais. *Eh bon Dieu !* qu'ils en apprendroient d'autres, si de nombreux asmodées les transportoient sur le haut des maisons, et en soulevoient officieusement les toits : c'est là que comme *des diables boiteux*, ils en entendroient *de toutes les couleurs*, et seroient émerveillés de tout le bien qu'on dit sur leur compte, et des vœux qu'on fait pour leur conservation.

Vous savez bien, bonnes gens, qu'on ne se gêne pas dans l'intimité du ménage, et surtout lorsqu'on n'a pas chez soi *un espion de comité.* Grimpez donc sur les cheminées, *citoyens éternels*, et vous connoîtrez le véritable esprit

public ; ce petit expédient vous convaincra que je suis un écho modeste, et que j'ai la bonté de supprimer les trois quarts de ce que j'entends de tous côtés.....

Mais laissons la plaisanterie, pour songer sans cesse au sort de notre malheureuse patrie.

Quel sera donc le terme des maux qu'éprouvent les François ? Tant de sang répandu, tant de travaux soufferts, tant de biens volés et consumés, n'ont servi qu'à substituer à notre ancienne liberté le plus ignoble esclavage. Hélas ! oui, mes chers compatriotes ! on vous a forgé des chaînes avec les métaux d'or et d'argent pillés de toutes parts : on vous méprise trop pour vous rendre des comptes ; et l'armée, que vos maîtres ont repeuplée de sans-culottes, est entiérement à leur dévotion. D'après cela, bougez, si vous l'osez. (19)

---

(19) Le 11 Vendémiaire (3 octobre), je rencontrai au *café Zoppi* le général *Brune*. Comme je savois que cet homme avoit joué un grand rôle à toutes les époques sanglantes, j'étois fort aise de l'entendre causer sur les événemens qui se préparoient (il fut intime de Danton, Marat et autres). La veille de la bataille des *Sections*, il rioit sardoniquement dans une embrasure du comité, et injurioit le général *Menou*, parce que ce dernier reprochoit au gouvernement le réarmement des égorgeurs. Il disoit, en parlant d'un agent : *s'il n'est pas content d'une telle*

Pauvres républicains que vous êtes ! il ne vous reste pas seulement *la liberté* de pleurer la perte de votre liberté. Si vous sourcillez, on vous traitera de royalistes, et comme tels, vous

---

somme, *donnez-lui le double.* En un mot, il étoit l'ame damnée des meneurs : je tiens cela d'un témoin jeune, candide et disgracié. Ce même *Brune* me disoit le 11, en prenant une glace : " Ma foi, dans tout ceci je ne me méle " de rien; je m'amuse à faire des vers pour ma femme : " au reste, tu es un fou d'avoir protesté contre le décret, " et donné ta démission; car la Convention et les Sections " sont bonnes à mettre dans un sac, et à jetter par-dessus " les ponts, et tu verras que *les baïonnettes finiront par* " *gouverner.*"

J'étudiois soigneusement le jeu de sa physionomie, dont l'ensemble est atroce; il affectoit un air de distraction qui ne m'échappoit pas; il articula avec un ton sincere et voluptueux, *le gouvernement des baïonnettes.* Cet homme n'est bon qu'à être général de comité, car il n'a jamais servi, et est incapable de commander une escouade. Il est depuis long-tems inséparable de Barras, et vient d'être envoyé à Marseille avec *l'ami Fréron.* Il a *vigoureusement révolutionné* Bordeaux, en société avec Tallien. (voyez son portrait dans les Mémoires d'un détenu, par Honoré Riouffe) Il a été accusé en pleine Convention, (le 10 Frimaire, an 2) d'avoir volé une quantité de chevaux à Bordeaux; pour moi j'affirme avec connoissance de cause, qu'il a pris ceux d'un citoyen *Legris*, ainsi qu'une quantité d'équipages. M. Brune est un voleur, mais il est bon patriote de 89, et tout finit par-là.

perdrez tout-à-la-fois vos biens, la vie et votre patrie. Ce traitement vous fera repentir d'avoir été *moutonniers* et *pusillanimes*. Une poignée de gredins, armés de torches et de poignards, vous a fait crier *vive la république*, tandis qu'au fond de l'ame, les trois quarts d'entre vous aimoiemt et plaignoient le doux et bienfaisant Louis XVI. Vous l'avez laissé égorger, le ciel vous en punira.

Courbez donc bien la tête sous le joug de vos nouveaux Souverains, vous tous qui prenez la mesure de votre énergie sur l'ampleur de vos porte-feuilles, et qui réglez la hardiesse de vos idées sur des tas de sucre, de toile et d'indigo; spéculez acerbement sur les intestins de la victorieuse et mourante république; moquez-vous de tout, pourvu que le trafic aille son train. Que vous importe, en effet, que le reste de la France creve de faim, et que votre cupidité constitue votre esclavage? Soyez *avachis* sur vos propriétés, rampez, tremblez et gagnez de l'or; dansez, tandis que des généraux barbares font fusiller des prêtres et des cultivateurs Bretons; criez *bêtement* qu'il faut

---

Il vint chez moi le 15 Vendémiaire, accompagné de quatre dragons; mais heureusement pour lui ou pour moi, j'étois parti.

se rallier à un gouvernement qui vous frappe à coups de barre de fer ; en un mot, soyez ce que vous êtes depuis six ans, c'est-à-dire, dupes de tout ce que vous admirez ; c'est pour le mieux *dans le meilleur des mondes possible.* Mais, n'en doutez pas, les vampires, les lâches, les égoïstes et les sots, seront dépouillés tôt ou tard par les vigoureux et sanglans anarchistes. Je ne vous plaindrai pas.

Pour moi plus pauvre que Job, absolument sans pain, ce que j'ai de plus cher au monde en fuite ou arrêté, mes propriétés au pillage, condamné à mort, je suis bien plus heureux que vous, parce que j'ai fait tout ce qui dépendoit de moi pour m'opposer aux tyrans qui vous oppriment ; et je sens que je suis homme *libre*, dans la véritable acception du mot.

Si je n'ai plus de patrie, il me reste au moins ma conscience et ma gaieté. Par-tout où je passe, *je publie hautement les crimes de vos dominateurs*, je dévoile leurs turpitudes, en prouvant aux sournois amateurs *de la sainte égalité françoise*, que tout homme qui a vu de près la révolution, et qui *l'aime*, est, *à coup sûr*, un grand idiot ou un infame scélérat.

Je réponds aux *préconiseurs* des victoires de la république, que le directoire regarde les soldats François comme *de vils jettons*, dont il se

sert pour jouer des parties ruineuses; il se moque fort d'en perdre beaucoup, pourvu qu'il aille à son but, qui est de dévaster l'Europe, et d'occuper une multitude, qui tôt ou tard tournera ses armes contre lui.

Examinons froidement quels sont les cinq vertueux citoyens qui président en ce moment au bonheur de la République Françoise.

CHAPITRE V.

PORTRAIT DES CINQ MEMBRES DU DIRECTOIRE EXÉCUTIF DE FRANCE.

ECOUTEZ ce vieux nigaud échappé *de l'hôtel des monnoies de Barrere*, il s'écrie en pleurant de joie: messieurs! oh! messieurs, le directoire a de bonnes intentions; il vient de destituer *des municipalités terroristes*, et de faire arrêter *Drouet* et *Babœuf*. — Rallions-nous au gouvernement, dit ce fournisseur des armées, gorgé de foin et d'avoine. On devine aisément pourquoi il se rallie. — Le directoire est divin, dit *un beau jeune homme*; nos spectacles sont pleins, je mange des perdreaux, j'ai une maîtresse délicieuse, et personne ne m'inquiete. — Je crois, d'honneur,

que trois de nos sires sont royalistes, dit tout bas un certain marquis de contrebande ; il n'y a que Barras et Carnot qu'on puisse soupçonner de..... Taisez-vous, stupides causeurs ; l'an passé vous persuadiez aussi à tout le monde que Tallien et Fréron étoient *d'excellens royalistes*. Avez-vous donc oublié qu'au moment où l'artillerie proclama vos cinq maîtres *chefs de la nation*, ils inonderent les armées, les administrations et les tribunaux, d'une bande de cuistres et d'assassins *amnistiés* ? Salicetti, leur commissaire à l'armée d'Italie, n'étoit-il pas mis hors de la loi par la Convention ?

Trois de vos rois veulent dominer constitutionnellement, les deux autres veulent gouverner militairement et révolutionnairement : voilà tout le secret.

S'il y eut jamais quelque chose de comique dans la révolution, c'est la situation actuelle du directoire, c'est Carnot dénonçant les amis de la Constitution de 93, qu'il appelle *code anarchique*, tandis qu'il la trouvoit si douce, que de concert avec ses bons amis, il lui substitua en 94 *le gouvernement révolutionnaire*..... Le pauvre homme !

Bon peuple, pour t'apprendre à connoître les gens auxquels tu as l'honneur d'obéir, retiens les détail suivant sur le personnel de tes nouveaux souverains.

En général, tout le monde s'accorde à dire que leurs habits ne sont pas faits pour leurs figures, ou que leurs figures ne cadrent pas avec leurs habits.

LE CITOYEN REWBELL,

élu premier Président de la Pentanarchie.

Cet homme est excessivement brusque, entêté et despote. On l'accuse de s'être enrichi à Mayence, et d'avoir fait le commerce de l'orfévrerie avec la vaisselle de l'Electeur : cela peut très-bien être. *De bâtonnier d'avocats d'Alsace, il est devenu timonier de France.* Il fut jadis homme d'affaires de quelques princes d'Allemagne possessionnés en France; ce qui lui a fait croire qu'il étoit propre aux affaires étrangeres et aux négociations politiques..... *risum teneatis, amici.* La femme de maître Rewbell dit plaisamment que son mari *veut le bien du peuple.* L'autorité de cet avocat Allemand n'est pas médiocre, et il a pour principe que *quand on prend du galon, on n'en sauroit trop prendre.* Supposons pour un moment l'économe et bon Louis XVI demandant au corps législatif trois milliards pour se mettre dans ses meubles, puis vingt millions en numéraire, puis des tas de millions pour chacun des ministres, puis six cents

cents millions d'emprunt forcé, puis les bijoux des condamnés, les forêts, châteaux, domaines, etc. — Je m'arrête, car cela ne finiroit pas. *Les freres de la Convention* ont accordé, sans souffler le mot, tout ce que demandoit le fier Rewbell.

Cet avocat, orgueilleux comme un coq,
Rude orateur et plus rude despote,
Vous exécute, et de taille et d'estoc,
De plats décrets ramassés dans la crotte ;
De par Chénier, Belzébuth et St. Roch,
Il mérita d'être roi sans-culotte.
D'un apostat qui résigna son froc,
On trouve en lui la brutale impudence.
Il lui manquoit, hélas ! d'être un escroc ;
Mais il acquit ce titre dans Mayence.

LE CITOYEN LA REVEILLERE DE L'ÉPAUX,

Propriétaire d'Angers, monté sur le trône, on ne sait pourquoi ni comment. Cet homme est d'une foible trempe, et a la physionomie *froide et lavée*. Il tremble perpétuellement sur l'avenir. Je suis assuré qu'il s'ennuie déja de ses grandeurs, et qu'il se repent d'être engouffré dans l'intrigue et la mauvaise foi. Voici la preuve qu'il est le moins révolutionnaire des cinq : après la glorieuse journée des Sections, les conjurés, occupés d'un vaste plan de ty-

rannie, se formerent en comité-général ; là ils accuserent *ab hoc et ab hac*, employerent tous les moyens pour épouvanter et chasser le nouveau tiers. Il fut même question d'ajourner la mise en activité de la constitution. En ce moment la Réveillere montra quelque vergogne, et accusa lui-même un deputé montagnard, d'avoir, dans la Vendée, fait éventrer une femme qu'il avoit dépouillée et violée ; il menaça de nommer ce monstre, et finit sa période en disant qu'il y avoit dans l'assemblée, *des gens couverts de crimes* (belle nouvelle !). On lui a fermé la bouche avec le directoriat. (Voyez la séance du comité-général de la Convention.) — Comme philantrope et législateurs, le bon la Réveillere a prononcé l'arrêt de mort du *tyran.*

Mons. l'Epaux de la Réveillere,
Vous n'êtes pas du tout tranchant,
Et même on vous dit moins méchant
Que votre bande sanguinaire.
Mons. l'Epaux de la Réveillere,
Pourquoi nous défendre le chant
Par un arrêté trop sévere ?
Ce chant, du peuple le réveil,
Peut-il troubler votre sommeil,
Mons. l'Epaux de la Réveillere ?
Assoupissant votre courroux,
Vous roupillez au directoire ;

C'est fort bien fait pour votre gloire.
Mais pourquoi, bon homme, entre nous,
N'allez-vous pas dormir chez vous?
C'est un conseil bien salutaire,
Mons. l'Epaux de la Réveillere.

BON VOYAGE.

LE CITOYEN CARNOT.

Carnot, *Carnot*, halte-là, mon ami!
A bon marché tu n'en seras pas quitte :
Ton air niais et ton mufle hypocrite
Ne veulent pas qu'on te peigne à demi.
Enfant gâté du poltron Robespierre,
De lui d'abord tu reçus la lumiere,
Et bien prisant ton naturel félon,
Il t'accola *le candide* Couthon,
Le doux St. Just, et l'ingénu Barrere,
Et ce Collot, des Lyonnois le pere,
Et pour tout dire enfin, *ce bon Billaud*,
Qu'injustement on appelloit *maraud*.
Dans cet égoût révolutionnaire,
Dans ce tripot, *dit de salut public*,
Il fut connu que ton minois d'aspic
Suffisoit seul pour diriger la guerre.
Lors des bureaux pillant tous les cartons,
Et sans génie, officier de génie,
Tu vins donner avec forfanterie
De fort beaux plans pour plans de ta façon:
Plans que jadis, pour abréger ta peine,
Avoient formés les Condé, les Turenne,
Sots généraux, *bêtement délicats*,

Qui comme toi ne guillotinoient pas,
Et n'auroient pu, dans l'excès de leur gloire,
Jamais atteindre au haut du directoire.
Las ! ces beaux plans, qui dans leurs nobles mains,
Des ennemis terminoient les destins,
Ont dans la tienne, (ô douce jouissance!)
Fait égorger la moitié de la France.

Ce n'étoit que pour la forme que Carnot fraternisoit avec *défunts ses amis*, et *son tendre cœur* ne participoit nullement aux opérations de *sa tête*. Lors de la chûte de Barrere, Fréron se mit aux trousses *du Dieu des batailles*, et disoit, en parlant de lui, *qu'il avoit l'esprit de Barrere, le cœur de Collot-d'Herbois, et la tête de Billaud.* Ce renégat de Fréron en fit un portrait *de main de maître ;* alors mon pauvre sire devint jaune et verd ; il rapetissoit ses yeux, courboit le dos, et le sourire de la peur étoit peint sur ses levres : il faisoit vraiment pitié. Si les honnêtes gens eussent continué de faire la chasse *aux buveurs de sang*, c'en étoit fait de Carnot, il mouroit subitement.

Lors de l'installation du directoire, les journaux de *Lebois*, *Méhée*, *Babœuf*, etc. répétoient *en faux-bourdon : Carnot, tu as la confiance des patriotes !* Ce qui vouloit dire *en bon François :* « Carnot, tu fus complice de Robespierre; tu « sais que nous ne voulons pas de la consti-

« tution des Chouans de 95 ; tu nous redon-
« neras le gouvernement révolutionnaire, et *ça*
« *ira.* »

A l'ancien comité de voleurs *et d'assassins publics*, on appelloit Carnot *la terreur des Autrichiens ;* pour moi, je l'appellerai *la terreur* des malheureux François, qu'il a fait guillotiner *en masse*, et je lui demanderai à quelle époque il a tonné avec éloquence et sensibilité contre ces boucheries inhumaines ? Il me répondra « *qu'il étoit occupé dans ses bureaux.* (29)

---

(20) En 94, à la suite d'une destitution, je fus six mois errant et caché ; voulant me tirer d'embarras, je parvins à me faire réintégrer. Sur ces entrefaites, je rencontre Carnot sur le Pont-Royal ; il me dit avec humeur : *tu n'es pas parti ?* --- Non, parce que je n'ai point de chevaux ; Bouchotte m'a fait enlever les miens il y a long-temps. --- Pourquoi as-tu mis une apostille au bas du mémoire d'un certain *Deselle*, que tu demandes pour aide-de-camp ? Ignores-tu que cet homme est noble ? il est sous le coup de la loi du 27 Germinal. Ne vois-tu pas *pourquoi cette loi est faite ?* --- Mais, citoyen, vous avez droit de faire des exceptions. Je vous assure que cet officier a très-bien servi ; il a beaucoup d'expérience, et me seroit d'une grande utilité. --- Tais-toi, et ne me parle pas d'avantage d'un ci-devant ; je suis fort mécontent de toi, pars au plutôt. --- Le malheureux *Deselle*, que je n'avois pu sauver, se retire à Montmorency en vertu du décret qui l'y forçoit, et quelques jours après on va l'y chercher pour le conduire à

Il n'est plus temps, mon doucereux, de te pâmer au souvenir des charretées de 84 victimes; il falloit, dans ces momens affreux, monter à la tribune, dénoncer le tyran, pleurer, émouvoir, et courir toi-même arrêter les chevaux qui traînoient les martyrs de ta cruauté et de ta perfidie.

Je t'ordonne de m'envoyer, dans le plus bref délai, un état exact de l'immensité de soldats morts au service des factieux de tous les genres.

Le citoyen *le Tourneur de la Manche* est un homme tellement nul, que je m'abstiendrai de parler de lui: que diable en dirois-je?

Martin Tourneur, dit *de la Manche*,
Sur son fauteuil assis d'aplomb,
Du potentat lourdement tranche.
Mon esprit, dit-il, est de plomb,
Point ne comptez sur ma caboche,

---

l'échafaud --- L'infame loi du 27 Germinal, qui exiloit de leurs foyers plus de 500,000 individus, a été faite afin qu'aucune victime ne pût échapper: c'étoit l'ouvrage *du comité de Carnot*, et ce monstre passe en ce moment pour un modele de justice et d'humanité! Le cousin Jaques, qui d'ailleurs est un bon enfant, vient nous dire que Carnot est doux et humain, et qu'il aime le mot pour rire. Pauvre cousin, comme tu es dupe! regarde ton homme de près, il a la physionomie d'un chat, il en a même l'accent.

Freres, en directoriat;
Mais si votre Minerve ébauche
Quelqu'acte noir, bien scélérat,
Qui soit flagorné du forçat,
Et que l'humanité reproche;
Je suis à vous : je me tairai,
Mais *par Midas*, j'applaudirai.

LE CITOYEN EX-VICOMTE DE BARRAS.

Le premier qui fut roi fut un soldat heureux. Ce vers convient merveilleusement au vainqueur *des bourgeois de Paris et de Toulon évacué.* Mon républicain provençal étoit, avant la révolution, chétif lieutenant au régiment de Pondichéry, et joueur de profession; il vint à Paris pour solliciter de l'avancement; mais M. le maréchal de Castries ayant entendu parler de son inconduite, n'accueillit pas sa demande. Alors Barras se trouvant sans ressources, s'accosta de tous les *Grecs*, et fut lui-même *un Grec excellent* (quoiqu'il n'entende ni Homere, ni Lucien). On le voyoit beaucoup à l'Hôtel d'Angleterre, rendez-vous ordinaire d'une foule de chevaliers d'industrie; il logeoit modestement à un quatrieme étage, rue du Champ-Fleury; alloit de temps en temps *carotter deux écus à l'impériale*, et se trouvoit dans une détresse terrible. (21)

(21) Parmi les amis de mon héros, j'en pourrois citer

La révolution arrive, Barras s'y jette à corps perdu, il est commensal de Marat, juré à la haute cour nationale, député à la Convention, général *triomphant*, enfin roi de France. Et c'est maintenant qu'il peut chanter fort à son aise :

On m'a guindé de la misere,
Dans l'opulence et dans l'éclat, etc.

---

un certain, chassé de la Martinique pour vol au jeu et fausses lettres-de-change (à cause de ses parens, je ne le nommerai pas ; il me suffira de rappeller à Barras, que cet ami frippon ayant été mis à Pierre-en-Cise, lui adressoit ses doléances par l'entremise d'un chevalier d'Albert que j'ai connu, et qui faisoit fournir à Barras *des souliers à crédit*, par le cordonnier Isnard, chez lequel d'Albert étoit logé.

Dans les commencemens de la révolution, chez une madame Galloüé, le jour où elle pendoit la cramaillere pour établir un tripot de 31, Barras disoit, devant une nombreuse compagnie, que Marat étoit *un très-honnête homme ;* que ses persécuteurs étoient *des scélérats ;* qu'il n'y avoit rien de plus vertueux et sur-tout de plus sobre que *l'Ami du Peuple*, et que lui Barras avoit été admis plusieurs fois dans le caveau du martyr, où il avoit mangé deux œufs durs *à la croque au sel.*

Personne, mieux que le *directeur exécutif*, ne peut certifier la vérité de tous ces faits. --- J'ai soupé *à Rouen*, en Mai 1795, avec Barras, Réal et Brune, et je m'apperçus bien dès-lors qu'ils méditoient un grand projet de réaction jacobite ; j'en fis part à plusieurs honnêtes gens, qui, suivant l'usage, ne croyoient pas que cela fût possible.

On se rappelle, sans doute, que lors de ses victoires dans le midi, où il fut envoyé par Robespierre, il écrivit à la Convention qu'en rentrant dans Toulon, *il n'avoit trouvé que les galériens qui fussent patriotes*. Tout le monde sait que quant aux autres habitans, ils furent fusillés et guillotinés par bande; mais un fait plus extraordinaire que tout cela, c'est que deux cents républicains étant allés au-devant de l'armée triomphante pour la congratuler, furent impitoyablement hachés par l'avant-garde, et les soldats couperent les oreilles des morts, et en ornerent leurs chapeaux. *Cela est incroyable, mais cela est vrai.*

Barras est grand et robuste; il a dans l'attitude quelque chose de féroce et d'insolent, et sa vie entiere semble gravée dans ses prunelles: il est bête, ignorant, mais il est actif, et accoutumé à la domination révolutionnaire. Pour l'élever au directoire, on a violé la constitution; car il n'a pas l'âge requis par la loi, et en outre tous ses parens sont émigrés. Vive l'égalité! et respect à monsieur Barras.

Ce massacreur de rois, à face de saffran,
Ce suppôt de triomphe.... à l'hôtel d'Angleterre,
Aujourd'hui des François le cinquieme sultan,
Impose des lois à la terre.
Advint pourtant un jour qu'un membre des Cinq-Cents,

Voulant déposséder le sire,
Cria : j'ai preuve en mains ; il excroqua l'empire ;
Citoyens ! l'estaffier n'a pas ses quarante ans.
Lors ses noirs affidés, que *Paul Marat* inspire,
Crierent sur différens tons :
Taisez-vous, muscadins, chouans et mirmidons ;
Il n'a pas quarante ans, mais aux ames *damnées*
Le crime n'attend pas le nombre des années.

Réal, *Tête de Cochon* (22), ne cesse de préconiser son maître ; mais moi, qui ne reçois pas d'appointemens pour mentir au public, je

---

(22) Les bons patriotes sont invités par M. Réal à se réunir *tous les 21 Janvier*, pour manger une tête de *cochon*. Voyez son journal. --- Cet homme est *le guide-âne* de Barras, et le coquin le plus dangereux par ses moyens charlataniques. Il possede au suprême dégré la magie du langage révolutionnaire, et sur-tout l'art d'*éblouir les sots*. Il fait à tous propos un grand étalage d'humanité ; il fait des motions, des discours civiques, des journaux patriotes. Il vante ses principes, sa morale, sa philantropie, et tout en admirant les charmes de sa causerie, on s'apperçoit, en le fixant, *qu'une ame de sang* est placardée sur une vilaine face, louche, grêlée, et patibulaire. Il y a sur toute sa personne un vernis canaille, que son esprit ne fera jamais disparoître. C'est un citron révolutionnaire, dont Robespierre avoit *exprimé le jus*, avant d'en jetter l'écorce dans un coin du Luxembourg. C'est lui qu'on peut appeller avec raison un homme *nul* (en probité), *vain* (de ses crimes), *bavard* (perfide), et fanfaron comme celui

pense, avec bien des infortunés, que le talent *du successeur des Bourbons* est de savoir se porter au crime *avec audace :* et en révolution, *sic itur ad astra, mais quelquefois ailleurs.*

Le pauvre peuple, qui abhorre les cinq sires, s'amuse à lancer contre eux des brocards, et c'est sur-tout à la porte des boulangers qu'on entend des vérités réellement originales; les femmes, qui attendent cinq ou six heures un quarteron de pain, piallent sans cesse.

Ici, une bavarde transie de froid crie à tue-tête : « Pardine ! ils en ont tué *un* pour se mettre « cinq à sa place; ces coquins-là se moquent « de nous; ils font bombance au Luxembourg, « tandis que nous, qui z'appellions *le souverain*, « j'sommes dans la crotte, et j'crevons de faim. « une belle f—— *souveraineté !* Ah ! si je rete- « nions notre bon Louis XVI, les f—— g—— « ne l'assassineroient pas. — Ma foi, s'ils l'ont « fait mourir, c'est que vous avez été assez

---

qu'il aime tant..... Si le peuple est accablé de misere et démoralisé; si tous les liens de la société sont rompus, c'est l'ouvrage des doctrinaires et des philosophes Réalistes, Chaumetistes, Dantonistes, Louvetistes, Babeuvistes, et autres cuistres de cette nature. — Monsieur Réal a été payé en Janvier dernier, comme *réchauffeur d'esprit public.* — Voyez les séances du Conseil des Cinq-Cents.

« bêtes pour le souffrir; falloit entendre vos « bênets de maris. — Ils sont dégrisés, à pré- « sent qui n'y a pus que de l'eau à boire.... « Tais-toi donc, vieille républicaine.... Qui moi? « t'as menti, j'ai toujours *aimé le Roi*. Stila nous « faisoit manger du pain blanc; si n'avoit pas « été si bon, il seroit encore à Versailles, et « j'serions tous ben pus heureux.... Au moins, « l'brave homme n'a pas à se reprocher d'avoir « fait tuer le peuple, comme ste chienne de « Convention. Et nos cinq pacans viendront-y « pas nous dire que c'est l'Roi qu'a été cher- « cher les fauxbourgs, qui sont v'nus l'assassi- « ner chez lui? — Tu sais ben qu'ys ont du « front, y a assez long-temps qui se gaussent « de nous. — Ah! mon Dieu! ç'dix Août, j'm'en « rappelle encore. — Ces pauvres Suisses! en « ont-y assez massacré! qu'eux beaux hommes! « — Qu'veux-tu faire à tout ça, ma bonne? on « est d'zaveugles, et on s'laisse mener. Quand « donc que ç'magasin d'cire à frotter nous bail- « lera des magasins de farine? Palle donc, ma « commere, tu gueuelrois ben pu haut, si tu « voyois nos cinq-cents qui prennent des pro- « visions, du sucre et du café pour leurs gue- « nippes; est-c'qu'on n'leur donne pas des tas « d'chandelles et d'savon, et tout ça des maga- « sins de la sac... république, tandis qu'une

« pauvre femme en couche n'peut pas seule-
« ment en avoir pour son argent ! J'voudrois
« que le diable..... » Ici le mitron lui coupe la parole pour lui alonger sa pitance, et elle se sauve en grondant.

Il n'y a rien de plus naïf et de plus déchirant que ces dialogues, et c'est là que j'ai entendu faire *bien sincerement* l'oraison funebre du meilleur et du plus infortuné des rois.

Monté sur le trône à vingt ans, il donna au peuple François l'exemple des bonnes mœurs ; fut constamment bon époux, bon pere, et homme vertueux.

Son premier acte d'autorité fut d'abolir la servitude dans ses domaines.

Il réforma sa maison militaire par économie, et par amour *pour le peuple.*

Rappella le parlement *regretté du peuple.*

S'entoura de ministres *désignés par le peuple.*

Fonda plusieurs hôpitaux *pour le peuple.*

Donna de l'extension au commerce *en faveur du peuple.*

Rendit la liberté du culte à ceux qui n'étoient pas de la religion dominante.

Fit construire le port de Cherbourg.

Soutint en tout tems et en tous lieux l'honneur et la dignité de la nation françoise ; les fortifi-

cations de Dunkerque furent rétablies ; plus de commissaire étranger dans cette ville.

Il travailla, pendant dix-huit ans, à établir une marine formidable, et qui avoit touché à un point de perfection auquel elle ne reviendra jamais.

Il assembla les notables, convoqua les états-généraux ; chaque minute de sa vie fut consacrée au véritable intérêt du peuple..... et il est mort sur l'échafaud.

Qui le remplace aujourd'hui ? La lie de la nature humaine ; des hommes dont l'ignoble domination atteste à-la-fois la honte du peuple François, et son servile engourdissement.

Applaudissez-vous donc des révolutions, quand, par leurs combinaisons sanguinaires, elles amenent des résultats aussi heureux ? N'étoit-il pas bienséant, bien glorieux, bien utile, d'entasser victimes sur victimes, d'effrayer l'imagination par des crimes inouis ; de faire de l'Europe un vaste champ de guerre, et de la France un immense incendie, pour donner à genoux la couronne à cinq *gadouards politiques*.

La Conspiration BABŒUF ; prédiction.

Sur l'air du Réveil du Peuple.

FIERS potentats du Directoire,
Appuis du carnage et du vol,
Verrez-vous ravir votre gloire
Par Babœuf et par Rossignol ?
Ils vont escalader l'Olympe
Où vous dormez, nobles gougeats,
Et je vois Laignelot qui grimpe
Sur les épaules de Barras.

Drouet *le régicide* assiege
Letourneur tout transi de froid ;
Il fait dégringoler du siege
Ce mannequin devenu roi.
Point, dit-il, de miséricorde,
Comme toi je suis assassin :
La guillotine ou bien la corde
Nous attendent, *mon souverain !*

Sir l'Epaux de la Réveillere,
Que Lindet réveille en sursaut,
Dit, en refermant la paupiere :
Voilà mon sceptre, prends, maraud ;
Mon oreiller, c'est là mon trône ;
Mon lit de plume m'obéit :
Bonnet de nuit est ma couronne,
Et mon royaume est dans mon lit.

Chevalier *Sans-Peur*, sans reproche ;
Vadier, fond sur le *bon Carnot*. ---
En veux-tu, dit l'autre, à ma poche?
Te la livrer seroit d'un sot :
De tes vertus je me défie,
Duval les vante à tous propos ;
Fort bien : mais Duval déifie
Les Maratistes, nos rivaux.

J'ai bien souvent, je le confesse,
Reprend le pudibond Vadier,
Avec une pendable adresse,
Fait quelques tours de mon métier.
J'abandonne cette ressource,
Et me livre à la loyauté :
Coquin, je te laisse la bourse,
Mais j'excroque ta royauté.

Sur Rewbell soudain se cramponne
Ricord, ce hardi montagnard,
Et d'importance il vous bâtonne
L'avocat robuste et pendart.
A genoux, vîte, ou je t'assomme.
Je te tiens sous moi, *gros Germain*.
Il va pour dépouiller mon homme. ---
Robespierre apparoît soudain!

Et soudain, assiégeans, assiégés sont frappés comme par la foudre.

« *Tous mes* bandits *sont couchés sur le ventre ;*
« *L'objet approche, et le saint fantôme entre*
« Pompeusement *porté sur un rayon ;*

« *Il donne à tous sa bénédiction*,
« Puis il leur dit avec un ton paterne :
« Je vois qu'ici mon aspect vous consterne ;
« Mais point ne faut, amis, vous effrayer,
« Je suis d'Arras *et saint de mon métier :*
« *J'aime* la France, et l'ai guillotinée ;
« Et ma bonne ame est vraiment étonnée
« De voir mes fils entr'eux se chamailler.
« Pour cette fois je veux tout oublier....

Il dit, et d'une voix claire, il entonne sur l'air chéri de la Marseilloise :

Allons, qu'on s'embrasse, canaille,
Obéissez à votre Roi.
Quel est l'orgueil qui vous travaille,
Enfans ingrats, nourris par moi ? (*bis*)
Vous avez beau vous contrefaire,
Du sein des morts je vous conduis ;
Tout guillotiné que je suis,
Je commande à la France entiere.
Babœuf, baisez *Carnot*, mêlez vos bataillons ;
Frappez (*bis*), et qu'*un sang pur* abreuve vos sillons.

A la voix du maître, on se serre, on se caresse ; alors oubli réciproque des torts, serment de massacrer de concert. Le dieu sourit en s'éclipsant, et tout finit par un banquet civique.

CHAPITRE VI.

DE L'ESPRIT PUBLIC EN FRANCE. ENCORE DES PORTRAITS. UN MOT AUX PARISIENS.

EXISTE-T-IL en France un esprit public? Les événemens prouvent que non. Tout ce qui a eu lieu depuis sept ans a été le résultat de la peur, de la cruauté et de l'ambition.

Il y a des partis à l'infini; personne ne s'entend; on apperçoit de tous côtés de la mauvaise foi, de l'entêtement, de la sottise, et surtout *ce terrible amour de soi.* Des hommes instruits et du plus grand mérite déraisonnent de la meilleure grace du monde; l'orgueil les empêche de revenir sur des opinions qu'ils ont publiées jadis avec éclat, parce qu'ils croyoient bien faire. On se sert du maudit art de la parole, pour habiller pompeusement des idées fausses, dont on ne veut pas faire le sacrifice. La plus terrible expérience n'a pas prouvé aux grands hommes du jour et aux politiques profonds, que *rien n'est plus facile à faire que des loix, mais qu'il est impossible de refaire les hommes.*

Au milieu de cette confusion douloureuse, on

s'apperçoit que les neuf dixiemes des François abhorrent le gouvernement. Vingt millions d'hommes au désespoir sentent au fond du cœur, qu'on les a entraînés malgré eux au pied de la plus dégoûtante anarchie.

On desire tacitement la royauté, mais on en craint le retour. L'honnête homme qui a pris une part plus ou moins active à la révolution, s'imagine qu'il n'y aura pas de sûreté pour lui dans la monarchie, et les conséquences de ce sentiment sont d'autant plus funestes, qu'elles perpétuent la domination des usurpateurs. (23)

(23) On a grand soin d'entretenir ces idées dans tous les cœurs inquiets et tremblans; on menace sans cesse de la vengeance royale, des gens qui n'en éprouveroient que la clémence; on peint les émigrés comme des tigres altérés de sang: je n'ai point encore lu un ouvrage, dont le but particulier fût de détruire ces absurbités. Pour établir les droits de Louis XVIII au trône, il est inutile de citer les vieilles loix de la monarchie et les capitulaires; il faut, ce me semble, prendre les choses *in statu quo*, et prouver clairement au peuple que le Roi de France ne peut rétablir l'ordre qu'en usant d'une *clémence sans bornes*, et qu'il a même intérêt à pardonner *aux plus grands criminels*, *et ce sans restrictions*. Le mal est fait, il faut le réparer. Le peuple sentira ces vérités, et dans un moment de crise il dira à ses cinq tyrans, que la légitimité de l'autorité fait qu'on la respecte, et qu'il veut son Roi et la paix.

Les habitans de la malheureuse France vivent au jour le jour, ils n'osent pas songer à l'avenir : s'ils n'aiment pas la république, c'est tout simplement parce que cette république n'est aimable que pour ceux qui l'ont imaginée. La contre-révolution est faite dans tous les cœurs ; le sang qui a coulé, et qui coule encore, atteste ce que je dis. Qui a produit cette haine pour la révolution ? Les plus fameux révolutionnaires, les patriotes par excellence ; et voilà le désespoir du gouvernement.

Le peuple, qu'on peut égarer, mais auquel on ne sauroit enlever son bon sens, compare sans cesse sa situation actuelle avec le bonheur et l'abondance dont il jouissoit jadis. Il n'est plus dupe des jongleries de tribune, distingue les nombreuses factions qui sont encore en présence, et s'attend à de nouvelles calamités. Par la raison qu'il a su se lasser jadis du bien, il est maintenant excédé des maux qu'il souffre. Voilà précisément la mesure du royalisme populaire.

Un corps législatif qui ne fut fameux que par ses *pantalonades*, des députés sans cesse en contradiction avec leurs loix ; des hommes faisant et défaisant, approuvant le matin, désapprouvant le soir, singeant l'humanité pendant six mois, après avoir tyrannisé pendant

trois ans, ont dû nécessairement imprimer aux habitans de leur république ce caractere d'insouciance et d'irrésolution, qui est la honte de la nation Françoise.

C'est ainsi qu'à l'époque de la victoire remportée par Barras, les meneurs porterent les choses à un tel degré d'impudence et de bizarrerie, que l'envie de rire remplaçoit souvent le désespoir. Par exemple, n'étoit-il par plaisant d'entendre le *sycophante Legendre* nous condamner à mourir, pour nous être révoltés contre lui, tandis qu'au même instant il proposoit et enlevoit d'emblée la rédéportation de Barrere, ramené d'Oleron, pour être jugé en vertu d'un décret; mon rusé Barrere esquiva l'échafaud et la déportation, en se sauvant, comme tant d'autres, à la faveur de l'amnistie.

O Welches! il faut que vos législateurs aient bien compté sur votre frivolité, puisqu'ils ont osé accorder une absolution générale à leurs collegues, assassins reconnus et dénoncés par eux-mêmes.

Quelque temps avant, ils affectoient de demander à grands cris leur punition, et maintenant ils se sont constitués leurs patrons: tous ces monstres respirent, ils sont couverts d'un large manteau d'impunité; plusieurs d'entr'eux

sont réinstallés dans leurs fonctions législatives, et montés au faîte des grandeurs.

Je suis fort étonné qu'on me cherche partout pour me couper *la tête*, tandis que des noyeurs et fusilleurs de profession se portent le mieux du monde : hélas ! je n'ai commis qu'une pécadille en comparaison de ce qu'ont fait les Prairialistes et les Septembristes. Je suis dévoré de la soif d'être utile à mon semblable ; j'ai notoirement sauvé la vie à plus de deux cents François, aristocrates, patriotes ou fédéralistes, je me moquois de leurs opinions ; je ne rêve qu'amour et que tendresse, et c'est pour cela que le directoire veut me tuer.

Allons, allons, *puissans et respectables usurpateurs !* arbitres de nos chétives destinées ! oubliez un instant votre majesté, et daignez jetter sur nous un œil de miséricorde.

Laissez la vie aux condamnés par contumace, en compensation de toutes les morts que vous avez fait donner complaisamment, patriotiquement, révolutionnairement, injustement, mitrailliquement, hidrauliquement, sans-culotiquement, incroyablement. Rendez-moi à ma famille éplorée et à l'enfant adoptif que j'ai tiré des flammes et du saccage que vous m'a-

viez prescrit. Allons, Legendre, pourquoi ne ferois-tu pas en notre faveur une petite motion? tu parles si bien *de justice et d'humanité.* Cela te feroit honneur.... Mais je sens que je m'abuse, *j'en ai trop vu, j'en sais trop long, et j'en ai trop dit.* Il n'y a pas de grace à espérer. Eh bien! *carnificius* Legendre, je m'en moque. Arriere de moi l'idée de soupirer après un pardon que je mépriserois encore plus que ses auteurs. Je t'assure que je dors beaucoup mieux que les *amnistieurs et les amnistiés.*

Pour toi, subalterne brigand, tu as beau faire le vigoureux, l'ombre de la jeune et intéressante *Camille* te poursuit sans cesse et t'accuse de lâcheté; vil trembleur! tu laisses croire à tout le monde que tu es un brave, et tu allas montrer à Robespierre la lettre qu'elle t'écrivit pour t'engager à poignarder *ce tyran.* Ta poltronnerie la fit conduire au supplice, et tu te disois l'ami de son époux! (24) Tu fais l'hu-

---

(24) Ce Legendre, auquel on suppose de la franchise, est l'homme *le plus faux et le plus lâche* de la Convention. Sa réputation est fondée sur ce que, dès les premiers jours de la révolution, il dit, en répondant à un avocat phraseur : " je ne connois pas monsieur Cicéron, mais je " sais que, &c." Dès-lors il se traîna à quatre pattes sur les pas de son ami Danton, duquel il est la caricature. Dan-

main, misérable boucher ! et je te vois au 31 Mai, étrangler ton collegue Lanjuinais parce qu'il n'étoit pas anarchiste : tu fais l'humain ! et avec tes collegues Louchet et la Croix, tu as été commettre des horreurs dans les départemens. A Rouen, vous portiez le désordre dans toutes les familles, vous imposiez un emprunt forcé, en disant que s'il n'étoit pas rempli sous 24 heures, vous alliez faire guillottiner *le commerce*. A Dieppe où on te demandoit des subsistances, tu engageois le peuple *à manger de la viande d'aristocrate*, tu prescrivoit

---

ton lui fourra dans la tête trente ou quarante grands mots, tels que " la hache de la raison, la chaise curule, éclopé " en révolution, etc." et avec cela, mon découpeur d'aloyaux est devenu Démosthenes.

Il est très-vrai que lorsqu'on arrêta *Danton*, *Lacroix*, *Desmoulins et autres*, Legendre eut l'air de vouloir prendre le parti de ses amis ; il parla à la Convention ; mais Robespierre, d'un coup-d'œil, le fit rentrer sous terre. Ce pleutre fit le plongeon : *le soir même*, *aux jacobins*, *il déclama contre les conspirateurs*, et fut montrer la lettre de madame Desmoulins au comité de salut public, et cela dans la crainte d'être arrêté lui-même. Voilà bien le *nec plus ultrà* des effets de la peur. Imbécilles, croirez-vous encore que Legendre est un fier-à-bras. Le vrai courage est rare et difficile à bien définir. --- Charlotte Corday me paroît beaucoup *plus brave que monsieur Buonaparte*.

l'assassinat à des gens affamés ; je te défie de nier ce fait, puisque tu parlois à la société populaire, où heureusement on ne pensoit pas comme toi. Va te cacher misérable, et attends respectueusement la punition réservée aux valets de *Robespierre.*

Les expéditions des commissaires de ce monstre, massacrant à Lyon, dans l'Alsace, dans la Vendée, à Toulon, à Arras, passent les bornes de toute vraisemblance. L'exposé seul des divers brigandages commis au préjudice du commerce et de l'agriculture, la nomenclature des forfaits de ces inquisiteurs, près les armées et les départemens, formeront une sanglante encyclopédie, dont chaque feuille accusera ; et l'infernale barbarie des oppresseurs, et la lâche apathie des opprimés.

Tant que Robespierre n'exerçoit ses cruautés que contre le peuple, les conventionnels lui abandonnoient ce pauvre peuple, et faisoient *charroyer* des victimes d'un bout de la France à l'autre, mais dès que le tyran eut déclaré la guerre à ses meilleurs amis, et qu'ils se virent *tous atteints*, ils commencerent à croire que les assassinats qu'ils avoient légitimés, n'étoient plus *la marche respectable de la justice nationale :* le même égoïsme qui jusqu'alors les avoit rendus *actifs ou passifs* sur les exécu-

tions réitérées, les éveilla sur les périls qui les poursuivoient eux-mêmes, et les plus lâches surent retrouver un reste d'énergie pour s'y soustraire. Voilà les causes précises du fameux 9 Thermidor. *Septembriseur Tallien !* ne te vante plus d'avoir été le héros de cette journée; va laver les murs de Bordeaux que tu as teints de sang; rappelle à la vie ton collegue Birotteau, que tu fis conduire au supplice en l'accablant d'injures. Perfide montagnard ! tu ne dévoilas les crimes de Robespierre avec tant d'énergie, que parce que tu les avois long-temps partagés; c'est, graces à l'amour que t'inspira Thérésia Cabarrus, que tu parlas avec tant de chaleur pour la sauver, et te soustraire toi-même au tribunal de *Fouquier-Tinville. Le crime fit la guerre au crime*, et quelques gens vertueux profiterent par hasard de ce nouveau combat. Je dis donc de toi, en te comparant au scélérat que tu servis et aimas jadis : *ille crucem pretium sceleris tulit, tu diadema.* Ta renommée chancelle, et de grandes atrocités contrebalancent furieusement tes prétendus services. (25)

---

(25) Tallien, tu étois, au 2 Septembre 92, greffier de la municipalité de Paris, et d'une commission des sept ou des neuf. Tallien, tu vins à la barre de l'assemblée légis-

On n'a pas oublié que tu fus un des plus chauds Séides *de l'immortaliseur d'ames ;* dans tes missions tu prêchois des arlequinades décadaires, et tu faisois pompeusement l'éloge des

---

lative, faire l'apologie des massacres des prisons. Tallien, voici *mot à mot* ce que tu écrivois à la fin de 93 : à *Bordeaux*, *le* 10 *Frimaire*. " La guillotine et de fortes amendes " vont opérer le scrutin épuratoire du commerce, et exter- " miner les agioteurs et les accapareurs ; l'argenterie arrive " en abondance à la monnoie, l'*emprunt forcé* va son train ; " Bordeaux versera *plus de cent millions* dans les coffres " de la république, &c. " Tu termines en faisant l'éloge de ce *scélérat Lacombe*, président de la commission de guillotineurs. Tallien, voilà des faits, et on en sait bien d'autres, mais *on* sont des lâches, et méritent d'être gouvernés par des gens de ton espece. Je t'accuse d'être un des principaux chefs des assassins du 2 Septembre ; tes sous-ordres étoient les membres de la Commune de Paris, et la majorité des gens employés à la Mairie. Là étoient les administrateurs faisant une circulaire pour les départemens, et distribuant les rôles aux Marseillois et à la horde des brigands de Paris. Le peuple léger, qui a laissé assassiner des milliers d'hommes en prison, est, suivant moi, aussi coupable que les soldats de Tallien : les uns exécutoient, et les autres se cachoient comme des lâches. Les François peuvent conquérir la Chine, *si bon leur semble ;* je n'en serai pas moins convaincu que leur courage sert à consolider le crime : le vrai courage est moral, et point du tout révolutionnaire.

saints canonisés par ton patron. La prison ou la mort attendoit tous les malheureux qui préféroient la religion de leurs peres à *Saint Genre-Humain*, *Sainte Nature*, *Saint Peuple François* et *Saint Patriotisme*.

Les chefs de ton armée révolutionnaire pilloient les vases sacrés, se vautroient dans la débauche, et outrageoient la vertu sans défense. Tu as commis à Bordeaux plus de brigandages que Cicéron n'en reproche au préteur de Sicile : tu faisois chanter des hymnes à la liberté, en même temps que tu multipliois les extorsions, les rapines et les supplices. Aussi la malheureuse femme que la terreur a forcée de se précipiter dans tes bras, est-elle un certificat vivant de tes *cannibaleries*.

Jusqu'à présent tu as eu l'adresse de te soustraire à la vengeance céleste, mais aujourd'hui ta derniere heure sonne ; *bientôt tu n'en compteras plus*. Le réveil du peuple sera terrible : ce peuple, accablé de maux, cherche par-tout un gouvernement, et il n'apperçoit que des brigands qui en veulent à sa bourse, et qui le font crever de misere et de faim.

Vois sur toute la furface de la république, ces physionomies livides et mourantes ; entends les François crier de toutes parts à leurs mandataires infideles : « Jusqu'à quand épui-

« serez-vous nos trésors par des dépenses « superflues ? Toutes vos plates disputes, vos « arrestations, vos comités-généraux, *vos « grandes découvertes de grandes conspirations*, « n'augmentent pas nos trois quarterons de « pain, et ne rétablissent pas nos affaires. De- « puis tant de temps que vous parlez de nous « sauver, quel profit avons-nous tiré de vos « séances ? Où sont donc nos finances et l'in- « nombrable argenterie des églises, des monas- « teres, des châteaux, des maisons que vous « avez dévastées ? Rendez-nous nos enfans ; « rendez-nous nos boucles, nos cuillers, nos « fourchettes ; rendez-nous tout ce que vous « avez volé pour *sauver la patrie*, et ne vous « vantez pas d'avoir réformé les abus. »

Sénateurs ! que répondrez-vous à ce langage plein de naïveté ? Des mots pompeux ? nous en sommes las. Vous vanterez-vous d'être exclusivement républicains et patriotes ? L'homme franc et brusque vous dira que c'est un plaisant patriotisme que celui qui nous mene droit à Bicêtre.

Le mot *patriote* me donne des crispations ; je le compare à un bout-rimé, que chacun tourne à sa maniere.

Celui-là est réellement patriote, qui, en servant son pays, est étranger aux crimes que la

révolution a fait naître ; qui n'est ni ambitieux ni cruel, et qui a la tête bien organisée, le cœur chaud, et une vraie sensibilité.

Tels sont les solides amis de la *liberté ;* ils n'écoutent pas les phrases bannales, il leur faut des faits. Ennemis jurés des charlatans, ils les ont démasqués *dans tous les temps et dans tous les lieux*. Ces hommes énergiques ne ressemblent pas à ces *fiers républicains* qui, après avoir été rossés par Barras, alloient humblement déposer leurs armes, conformément à l'ordre du vainqueur.

Parisiens ! que sont devenus vos discours pleins de feu et de logique, vos actes de garantie, vos accolades fraternelles, vos arrêtés sages et réfléchis ? De votre côté étoient les principes et la cause du peuple, et maintenant pas un de vous n'ose articuler les saints mots de *patrie et justice :* j'ai grand peur que la liberté ne soit pas digne de vous, ou que vous-mêmes soyez peu dignes d'elle. On vous a tant crié aux oreilles que vous étiez des Chouans et des rebelles, des brigands et des conjurés, que plusieurs d'entre vous ont fini par le croire. A l'époque de vos assemblées primaires, vous remplissiez les airs de vos cris sur le droit public et les crimes de vos représentans, et maintenant vous voilà courbés sous leur autorité.

Des *trembleurs* osent appeller *têtes exaltées* ceux qui ont pris les armes pour défendre leurs droits : telle est la récompense de ceux que vous avez fait proscrire. O Parisiens ! quel caractere ! et de quel genre est votre patriotisme !

. . . . . *Sed quid Turma, remi? Sequitur fortunam ut semper, et odit Damnatos.*

Avez-vous donc été créés pour être éternellement dupes ? Que de charlatans politiques ont eu le plaisir de tourner vos têtes légeres ! Vous oubliez aussi vîte les actions utiles d'un honnête homme, que les crimes d'un *Gargantua* révolutionnaire. Votre indignation ou vos applaudissemens sont, en général, le fruit passager d'un vain caprice. C'est dans vos murs que Robespierre versa plus de sang, pendant un regne de dix-huit mois, que les proscriptions de Sylla, les fureurs de Néron et la démence de Caligula n'en firent couler dans l'étendue de l'Empire Romain.

La postérité estimera-t-elle des hommes qui ont laissé commettre impunément des forfaits inouis jusqu'à nos jours ?

Vous avez mis tour-à-tour à la mode *l'assassinat & l'humanité, la terreur et la justice, l'athéisme et la vertu, le bonnet crasseux et le joli castor, l'élégance et le dégoûtant sans-culotisme.*

Votre pays n'offre plus qu'un vaste commerce de foiblesse, de fausseté et de tromperies, où chacun parle pour ses intérêts et contre sa conscience.

O peuple caméléon ! puisque la mode est ton dieu favori, mets donc à la mode toutes les vertus, et sur-tout *la constance*. Et vous, gens honnêtes et éclairés, ne vous laissez plus conduire par quelques gredins *féroces et exclusifs ;* osez voir d'après vos propres yeux, et penser d'après vous-mêmes : alors vous conviendrez avec moi, que l'audace et les crimes de vos tyrans sont le fruit de votre manque de caractere et d'énergie.

Je vous dis franchement ce que j'ai sur le cœur ; et en vous vengeant de l'imposture, je n'ai pas pris l'engagement de vous flagorner. Si cependant quelque chose peut vous excuser au sujet de votre situation présente, c'est le proverbe qui dit *que contre la force il n'y a pas de résistance.* On vous a signifié patriotiquement l'*ultima ratio regum ;* je vous exhorte à la patience et à la résignation.

Souffrez, endurez, espérez.

CHAPITRE

CHAPITRE VII.

DE LA POLITIQUE DES PUISSANCES COALISÉES. PORTRAITS DE L'ABBÉ SYEYES, DE CAMBACÉRÈS ET DE LEHARDY. DIALOGUE ENTRE UN RÉÉLECTOCRATE ET L'EX-GÉNÉRAL DA.... ANECDOTES.

C'EST une belle chose que la politique, mais je me garderai bien de l'étudier, car les effets de cette science sublime m'ont paru tellement atroces, que je suis décidé à rester ignorant. Je crois fermement qu'une diplomatie moins entortillée, et plus de bonne-foi de la part des cabinets, eussent rendu à la France et à l'Europe, une tranquillité qu'elles ne recouvreront peut-être pas de cent ans.

Les puissances coalisées ont pris les armes pour rétablir la Monarchie Françoise dans toute sa pureté, et pas une d'elles n'a reconnu le successeur de Louis XVI et de son fils. Je ne m'étendrai pas sur ce sujet qui offre d'immenses développemens; et d'ailleurs ceux qui ont usé de ruse, au lieu d'agir franchement, ont été si *sévérement* punis, qu'il est inutile de leur retracer le tableau de leurs fautes.

Le système d'envahissement et de partage, adopté par quelques Souverains, a contribué à l'établissement de la république de *Collot-d'Herbois* beaucoup plus que l'émigration, le vœu du pauvre peuple et l'immoralité de ses législateurs. Les armes du Roi de Hongrie et de Boheme flottant sur les remparts de Valenciennes, ont multiplié les soldats François : plus on en a tué, plus il s'en est présenté pour voler à la mort. Cet enthousiasme, bien naturel, a centuplé les forces des factions qui déchiroient la France : 1,200,000 hommes ont été mis sur pied; et le royaliste qui étoit resté dans l'intérieur, a marché à côté du républicain, pour chasser l'ennemi des frontieres. Quel enchaînement de calamités !

Pourquoi donc n'a-t-on pas prouvé aux Souverains de l'Europe, qu'en rendant à la France son Roi légitime, ils se préservoient eux-mêmes des plus grands malheurs ? Et que, tout bien pesé, ils n'avoient pas d'autre parti à prendre pour affermir leur autorité, griévement menacée par l'éruption d'un volcan républicain.

Qu'est-il résulté des savantes combinaisons ministérielles ? Que la France est maintenant dans un état d'épuisement dont elle ne se relevera pas; mais que ce grand corps, avant d'expirer, s'étendra prodigieusement, et portera

en tous lieux d'épouvantables ravages, et une peste infernale.

En Allemagne, en Prusse, en Italie, les idées révolutionnaires germent dans toutes les têtes mal organisées. Les philosophes rêvent sans cesse à la république universelle ; ils soupirent après l'établissement d'un directoire et de deux Conseils ; les emplois se distribuent en perspective, et les *illuminés* convoitent déja les châteaux des riches, pour y établir des districts, et en vuider les caves. Il est si agréable à d'ignorans avocats, des médecins et des baladins, de parvenir au ministere ou au généralat, que sans s'inquiéter *des suites*, ils emploient tous les moyens possibles pour réaliser leur chimere. Qu'un véritable philantrope peigne à ces messieurs les crimes sans nombre occasionnés par la révolution françoise, ils vous répondent gravement *qu'une révolution ne se fait point à l'eau rose*, et vous citent tous les impertinens adages qu'ils ont lus dans les gazettes de France. Entrez dans certains clubs allemands, et au travers d'un épais nuage de fumée, vous respirerez l'odeur de la liberté et de l'égalité *maratiques*. Il est très-vrai que la démocratie caresse l'orgueil de ceux qui n'en ont point senti les effets ; et je suis tenté de croire qu'il y a chez nos voisins beaucoup plus d'admirateurs de la Ré-

publique Françoise que dans le sein même de cette République. Des confidens, *des amis de Paris*, sont répandus dans les principales villes de l'Europe, et ont pour adjoints plusieurs de ces François anciennement établis, et desquels on ne se défie pas assez. La plupart de ces vieux réfugiés, en se transportant dans l'étranger, ont transplanté leurs vices, et n'ont quitté leur patrie que pour aller ailleurs raccommoder une réputation ébréchée : marchands pour *l'ordinaire*, et banqueroutiers, ils choisissent pour leur résidence les villes de commerce. Cette espece d'hommes n'ayant apperçu la révolution qu'au travers du prisme de leurs petits préjugés, et pompant l'emphase révolutionnaire, transforment les crimes en vertus : tout ce qu'on a fait en France a pris à leurs yeux la physionomie de la justice. Ces animaux criards et malfaisans cherchent à faire par-tout des prosélytes; leur langue est empoisonnée, et ils sont beaucoup plus dangereux qu'on ne pense. Ces cotteries républicaines tiennent, *très-clandestinement*, de petits conciliabules, et là le grouppe honnête boit à la santé de la République Françoise et *au guillotinement des Rois ;* le fiel de leur ame s'épanche dans leurs discours comme la vase d'un étang que le vent bouleverse. Au moindre événement fâcheux qu'é-

prouvent les Puissances, ils trépignent de joie ; leurs yeux s'enflamment de plaisir : c'est de cette maniere qu'ils remercient les nations qui leur ont tendu une main secourable. Quelle nécessité de nourrir dans le sein d'un gouvernement paisible, ces reptiles dont le venin attaque les sources de la vie politique ?

Viennent après ces messieurs, les agens publics et secrets du directoire ; ils sont à toutes les tables d'hôte de l'Europe, et revêtus de différentes livrées. Le nouveau gouvernement françois, qui ne peut se soutenir qu'en faisant participer les peuples à ses atroces frénésies, a organisé des conspirations régulieres contre les autorités légitimes.

Souverains ! si vous voulez conserver vos droits, faites surveiller avec soin la propagande, et prévenez, par tous les moyens convenables, les funestes effets du philosophisme ; le véritable intérêt de vos peuples vous le commande. Ayez toujours devant les yeux l'exemple de l'infortuné Louis XVI et de sa famille, et vous serez convaincus qu'en ménageant le sang de quelques factieux, on s'expose à faire couler celui d'un million d'hommes vertueux et fideles aux loix. Lorsque le corps politique est malade, les palliatifs sont plus dangereux qu'utiles ; et le meilleur topique qu'on puisse

appliquer à ses plaies, *est une inébranlable et juste fermeté.*

A Dieu ne plaise que je tienne un pareil langage par amour pour la tyrannie ! Ma plume n'est dirigée ni par un vil intérêt, ni par aucuns préjugés ; je n'ai point à regretter ma noblesse, mes bénéfices ou mes richesses, et je hais les méchans dans quelque rang que le hasard les ait placés.

Peuples ! qui jouissez encore d'une sage et vraie liberté ; vous que les anarchistes François osent appeller *des esclaves*, tandis que vous éprouvez, à l'abri d'un gouvernement fixe, tout le bonheur que comporte l'état social, gardez-vous *d'aspirer après une révolution*, et contemplez la France sanglante et fumante ; repoussez avec indignation les monstres qui vous prêchent *la République*. J'ai vu de près les malheurs de ma patrie ; j'en ai soigneusement étudié les causes, et vous pouvez en croire un homme qui n'est inspiré que par l'amour de son semblable.

Le moindre inconvénient de la démocratie est d'éteindre dans le cœur humain les plus doux sentimens de la nature ; un démocrate ne verra jamais dans la mort d'un homme, *même son meilleur ami*, qu'un concurrent de moins pour parvenir à l'autorité. Voilà pourquoi, depuis quatre ans, la France n'est habitée que par des bourreaux ou des victimes.

« Le trône étant légal, l'autorité est constante « et respectée : la base du trône affermit celle « de l'Etat ; l'ambitieux ne peut ravir que quel- « ques portions d'autorité, mais jamais l'auto- « rité entiere ; d'ailleurs, le trône monarchique « a une majesté durable : voyez les Républi- « ques, elles ont eu un besoin constant de dic- « tateurs.

« La meilleure forme d'un gouvernement est « celle d'une monarchie libre, dans laquelle « un seul Souverain réunit dans sa seule per- « sonne le pouvoir législatif et exécutif, pourvu « qu'il ne puisse changer les loix fondamen- « tales, et que des corps intermédiaires con- « courent à l'administration.

« La puissance du Monarque, tempérée par « de bonnes loix, est la plus propre à produire « et *à effectuer le bonheur des hommes ;* c'est qu'a- « lors, dans une Monarchie, la partie qui gou- « verne peut réunir facilement ses volontés, « et que le point d'appui a une force directe ; « ce qui forme le véritable nerf du gouver- « nement. »

Vous allez croire sans doute, mon cher lecteur, que les trois paragraphes ci-dessus sont tirés du *monarchien Montesquieu :* il n'en est rien, et c'est au contraire *le républicain Mercier*, député à la Convention nationale, qui nous parle mot-

à-mot sur ce ton, dans son An 2440 (Tom. 2. pages 52 et 56).

Mercier, homme probe et instruit, Mercier incarcéré par le tyran Robespierre, s'écrioit douloureusement : « *ils m'ont précipité tout « vivant dans un tombeau* ». Ce philosophe, qui jadis disoit la vérité aux Rois, n'a pas osé la dire en pleine Convention ; oubliant les principes qu'il publioit il y a quinze ans, il s'est laissé entraîner naïvement à toutes les farces législatives. La différence qui existe entre Mercier et la majorité de ses collegues, c'est qu'il est incapable d'une mauvaise action, et qu'il ne s'est point déshonoré en prononçant *la mort du Roi*. Je me garderai bien d'en dire autant du *caffard Syeyes*, qui en 91 faisoit l'éloge du gouvernement monarchique, et traitoit de calomniateurs ceux qui lui prêtoient des sentimens républicains. (voyez les papiers publics du tems) Depuis cette fameuse époque, le malin prêtre est devenu un forcené républicain ; il s'est conduit avec la férocité du tigre et la finesse du renard : lié à tous les complots, il a su, à force d'hypocrisie, ne pas se compromettre ; et, sous le regne de la terreur, il admiroit silencieusement la diminution de l'espece humaine. Si vous l'interrogez sur ses principes, il vous répondra métaphysiquement :

Amis, voulez-vous me connoître?
Je suis *ce bon abbé*, tout-à-fait puritain,
Criminel vertueux, philantrope assassin;
Je hais avec fureur tout ce qui reçut l'être.
Toujours sage, même innocent,
Pour la félicité des siecles qui vont naître,
J'égorge le siecle présent.
Abîmons l'univers, mais sauvons mon système.
Telle est ma loi, ma loi suprême.
J'aime aussi fort la tolérance;
Et pour prouver ce que j'avance,
Le beau jour où *Brissot*, rempli d'un sot effroi,
N'osoit voter la mort du Roi,
Plongé dans une douce extase,
Je m'écriai : *la mort, la mort, et point de phrase.*

Le député *Cambacérès*, ex-conseiller au parlement de Toulouse, est celui qui a le plus d'analogie avec le bon et laconique *abbé;* il louvoya habilement entre tous les partis, et sauva son esquif, même au milieu des écueils du terrorisme; il sut marier aux formes d'*un dandin parlementaire*, celles d'un révolutionnaire amphibie : Robespierriste sous Robespierre, on l'a vu depuis afficher les grands principes d'*humanité et de justice;* mais quand il apperçut le précipice où cette route le conduisoit, il revint finement sur ses pas. S'il partage avec ses collegues cette versatilité, cette bigarrure d'opinion, il mérite en outre d'être placé *à la tête d'un*

vice que personne n'est assez effronté pour lui disputer, et nous assurons, *sans méchanceté*, que la pudeur d'un jeune patriote n'est pas une égide contre son impudicité républicaine.

Ce renégat, à barbe grise,
De Robespierre ancien patron,
Porte empreinte la paillardise
Sur sa figure de guenon.
Si vous avez peau douce et fine,
Et chûte de reins d'Apollon,
Vite il vous suit à la sourdine,
Il vous attrape, et sans façon,
Du plat d'une main pateline,
Il vous caresse le menton :
La luxure adoucit son ton,
De petits noms doux il vous nomme,
Et même en plein jour il est homme
A *vilétiser* son garçon.

Etonnez-vous, d'après cela, que monsieur Cambacérès soit un des fondateurs de la république, et la colonne inébranlable du *sans-culottisme*. (26)

---

(26) Dans la nuit du 12 au 13 Vendémiaire, les comités réunis étoient sur le point de faire rapporter les décrets *des 5 et 13 Fructidor*, lorsque Cambacérès s'éleva avec violence contre cette résolution. " Nous sommes perdus, *disoit-* " *il*, si nous réfléchissons : que les décrets soient ou ne " soient pas dans les principes, ce n'est pas ce qu'il s'agit

Si ce législateur, après avoir inoculé ses principes à ses disciples (*blancs comme lait, et frais comme rosée*), vient biaiser à la tribune; s'il conduit sa politique par une route tortueuse et circonflexe, il n'en est pas de même d'une légion *de girondins bâtards*, qui se montrent maintenant à visage découvert. Ceux-là vous disent franchement : « *je suis un coquin, vous le savez, je* « *m'en moque;* j'ai combattu le terrorisme, « quand j'avois peur pour moi; mais à présent « que je puis raccrocher une parcelle d'auto- « rité, tremblez, canaille ! »

Tel est le rôle que joue plus audacieusement

« ici d'examiner : nous sommes avancés, un pas rétrograde « nous tue." Le vieux tigre ranima les esprits, et la guerre civile devint inévitable. --- Comme député, Cambacérès avoit raison, et il est tout naturel que les conventionnels dévorent une génération de François pour légitimer leurs premiers crimes.

Je tiens l'anecdote sur Cambacérès, d'un témoin auriculaire. Quant au portrait que je fais de lui, il est de la plus exacte ressemblance; le lecteur m'excusera s'il contient des détails révoltans pour la pudeur : *il faut dire la vérité avant toute considération.* Je me promene dans une galerie peuplée de malfaiteurs; je suis environné de cadavres, et entraîné malgré moi dans la profondeur de l'égoût : comment me seroit-il possible d'employer un style décent et fleuri? J'en appelle à l'homme impartial.

qu'un autre, le nommé LEHARDY, mauvais *Esculape* de la ville de Rouen, où il est en exécration à tous les gens honnêtes. Lâche comme Thersite, il sait insulter, *mais il se sauve :* brouillon, déclamateur et mauvaise tête, il est *sans ame* comme *sans amis.* Il fut enveloppé dans la proscription du 31 mai, et se cacha jusqu'au moment où les girondins firent rapporter le décret contre les 73.

Avant de retourner à Paris, il *disoit hautement* qu'il ne vouloit pas rentrer à la Convention; que ces f..... scélérats avoient perdu la France, et que l'état des finances étoit *leur tombeau*, etc... Cependant il n'eut pas plutôt remis le pied au *sabat*, que les procès-verbaux de la Convention mentionnerent ses attentats contre la liberté des élections. Au 13 Vendémiaire, il étoit *centurion* dans la bande des conjurés, et il s'est, *en dernier lieu*, il s'est prononcé en faveur de *Drouet.*

Sa gloire est désormais complette :
Pour le fer jacobin il quitta la lancette;
Et ce manipuleur, par des coups plus hardis
Signale aujourd'hui sa puissance,
Car en masse il saigne la France,
Qu'en détail il saignoit jadis.

Ce que je dis de MM. Syeyes, Cambacérès et Lehardy, peut s'appliquer à presque tous leurs collegues.

Tels sont les augustes fondateurs de la République et les dispensateurs de la liberté françoise. Remercions-les de nous avoir donné un gouvernement qui, en faisant assiéger l'Europe, nous conduit *dans la tombe* au bruit des instrumens de guerre, et qui redoutant avec raison le courage des troupes au-dedans, les envoient prodiguer leur sang *à trois cents lieues de la métropole.*

Dignes héritiers de Robespierre ! les victoires de vos soldats vous ont maintenus jusqu'à présent sur le trône..... mais il y a de par le monde, des *Drouet*, *des Babœuf et des Laignelot.* Vous êtes condamnés par votre parti à éprouver les mêmes vicissitudes que vos *sujets :* vous avez beau fasciner les yeux de la multitude, elle s'apperçoit depuis longtemps que le bonheur ne se compose pas des élémens du crime. Vous périrez pour faire place à *d'autres brigands*, et le résultat de toutes vos factions sera toujours, pour nous, de voir des monstres qui *succomberont*, remplacés par des monstres qui *triompheront.* Les François ne peuvent espérer de bonheur que lorsqu'ils deviendront justes et sages, et qu'ils fuiront les tyrans, pour se jetter dans le sein d'une autorité légitime et permanente.

République ! liberté ! bonheur ! où diable vous cachez-vous donc ? Je cours après vous

depuis six ans, et je n'ai trouvé sur mon chemin que des frippons, des sots, des empiriques et des échafauds : je n'ai vu que des crasseux Catilinas, des courtiers de faction, des patriotes à gage, *des septembriseurs*, des insensés, des systématiques.

Celui-là veut la constitution de 91 ; tel petit poëte de grenier demande encore pourquoi on n'a pas changé la dynastie ? l'autre ne jure que par *Brissot ;* celui-ci veut tout Robespierre, et conspire contre la constitution de 95. Les uns deviennent *modérés*, *d'enragés* qu'ils étoient, *et vice versâ ;* en un mot, chacun a son système de gouvernement, sa faction, ses agens et son délire. Parmi les hommes jadis recommandables par leurs vertus, il en est que la révolution a tellement pervertis, qu'ils ne peuvent plus revenir aux principes. Et pour prouver ici ce que j'avance, je vais rendre compte d'un entretien que j'eus en Septembre 95, avec un *réélectocrate*, fort honnête homme d'ailleurs ; nous étions en bonne compagnie, et en présence d'un homme de lettres aussi respectable par ses talens que par la pureté de ses opinions. Mon *réélectocrate* étoit entêté, j'étois en colere, et nous fîmes pendant deux heures un bruit épouvantable. L'opiniâtreté de mon adversaire et ses propos sont restés profondément gravés

dans ma mémoire, et voici à-peu-près le langage qu'il me tint :

Le Systématique.

Le tableau des horreurs que vous nous mettez sous les yeux fait frémir.... je conviens qu'ils sont de grands scélérats, mais.... enfin, citoyen, pour vous prouver mon impartialité, je vous déclare que j'ai été proscrit et caché pendant six mois; mon fils que voici a été volé par un général *révolutionnaire;* nous avons souffert *mort et passion :* ma tête étoit désignée par L***. Un miracle m'a sauvé, et tout cela ne m'empêche pas d'être d'un avis contraire au vôtre. Savez-vous que si *la réélection* des 500 n'a pas lieu, la république ne peut subsister encore quinze jours? encore c'est beaucoup.

Moi.

Mais comment l'entendez-vous, monsieur? Quels services peuvent rendre, et quel bien peut-on atttendre de députés qui, pour la plupart sont au moins des..... *lâches?* Ils en sont convenus tant de fois, qu'ils savent bien aujourd'hui qu'ils n'auront jamais la confiance; donc.....

Le Systématique.

Ah! ah! belle nouvelle, ma foi; *ils n'auront*

jamais la confiance ! et c'est où je vous attendois. Apprenez, étourdi que vous êtes, qu'en révolution et dans une république, il est essentiel que les législateurs ne soient pas *trop* estimés, et je vais vous.....

Moi.

Ah ! de ce côté, l'on n'a pas de reproches à leur faire ; mais votre *trop* commande la nécessité qu'ils le soient *assez* ; et pas un d'eux, je crois, ne vous doit un grand merci pour la restriction.

Le Systématique.

Point de fadaises, s'il vous plaît ; il seroit trop long de vous démontrer les vérités politico-métaphysiques que j'avance ; mais je vous répete que si les cinq cents ne restent pas, tout est désorganisé en un instant, la machine croule et nous écrase.

Les nouveaux députés n'ayant pas la triture des affaires, bouleverseront tout impitoyablement. Comme vous, je méprise la majorité des 500, ils ont laissé faire ce qu'ils devoient empêcher ; mais je n'en voterai pas moins de toutes mes forces pour leur réélection. Ignorez-vous donc que, dans les montagnes de Sicile, ce sont des voleurs de grand chemin qui servent de guides aux voyageurs..... Il ne s'agit pas

pas ici d'ouvrir vos deux grands yeux, et d'avoir la bouche béante ; ce sont des raisons qu'il me faut....

Moi.

Et vous, avec votre figure de jubilation ; vous n'êtes pas mal exigeant ; il vous faut des raisons pour des chimeres. Mais passons : quoi ! parce que *des léopards*, *des tigres*, *des panthères*, *des singes*, et mille autres animaux sauvages, briseroient un magasin de porcelaine, dans lequel par malheur on les auroit renfermés, vous ne voyez de raison suffisante pour les faire déguerpir ? Pour vos brigands de Sicile, ils sont plus honnêtes que les nôtres ; ils n'égarent pas les gens pour les détrousser : d'ailleurs, croyez que la république une et indivisible, *l'objet de vos sollicitudes*, resteroit encore debout, quand le sceptre ne seroit plus dans les mains de MM. *Goupilleau*, *Richard* ou *Cochon* ; je vais vous le démontrer.

Le Systématique.

Ah parbleu ! c'est ce qui n'est pas aussi aisé que de faire des plaisanteries, ou de dire des injures.

Moi.

Tenez, au lieu de vous faire des raisonnemens

saugrenus, je vous citerai une petite anecdote qui pourra lever tous vos scrupules, et vous prouver que vos bons amis chassés, les choses n'en iront pas plus mal. Ecoutez. « Un Napo-
« litain sortoit pour faire sa priere et aller voir
« sa maîtresse; il apprend que le Vice-Roi
« vient de mourir : l'inquiétude commence à le
« saisir. Un peu plus loin, on lui dit que la
« nouvelle de la mort du Pape est arrivée;
« que le Cardinal-Archevêque est parti pour
« Rome : *sa peur redouble.* Enfin on lui raconte
« que le Président du Conseil est tombé en
« apoplexie. Alors mon Napolitain ne se con-
« tient plus; il court chez lui et se barricade;
« croit que la ville va être livrée au pillage,
« et qu'on assassinera dans les rues : il passe la
« nuit dans des transes mortelles. Le lendemain
« matin il entend son voisin faire du macaroni
« comme à l'ordinaire; nul tumulte dans la
« ville; il se hasarde à se lever, regarde à la
« fenêtre, et voit avec surprise que les char-
« rettes vont dans les rues comme à l'ordinaire :
« *e il mondo va de se*, dit-il, en se recouchant
« *tranquillement.* »

Pour Dieu ! couchons-nous donc *tranquillement*, vous et moi, à l'exemple du bon Napolitain.

Le Systématique.

Il y a temps pour tout : je ne veux pas dormir les yeux ouverts. Encore une fois, c'est cette mobilité, si naturelle aux François, qui les fait courir à leur perte, en cherchant la nouveauté. Vos sectionnaires de Paris ne veulent pas permettre à l'architecte qui a jetté les fondemens d'un édifice, de l'achever : un nouvel artiste survient, qui, par ambition ou jalousie, défait l'ouvrage de son prédécesseur ; et c'est ainsi que la France existera toujours au milieu des ruines.

Moi.

Fort bien : lorsqu'il est plausiblement démontré qu'on a affaire à un artiste ignare, ou à un peintre qui n'est qu'un barbouilleur, ne vaut-il pas mieux se hâter de décommander l'ouvrage ? Doit-on laisser brûler sa maison entiere, plutôt que d'en conserver une aîle ? Nos chers représentans, copieusement criminels, nous font éprouver toutes les métamorphoses des tourmens, et dans notre horrible agonie il nous sera défendu de recourir à la vie par quelques remedes salutaires ! Quoi ! le banquier qui a confié sa caisse à un commis infidele, ne seroit plus le maître de la lui reprendre ? même en lui faisant grace !.....

Le Systématique.

Tout cela est du Phœbus..... et.....

Moi.

Celui qui jouit de ma bourse à titre de prêt, fabriqueroit une loi pour ne pas me la rendre? De toutes les absurdités, c'est la plus inconcevable; et le singe se servant de la patte du chat pour tirer les marrons du feu, n'est pas plus rusé que le député qui excroque l'autorité de la nation.

Le Systématique.

Qu'importe? si cette autorité, retenue par ses mains, est le gage de la prospérité de cette nation. La Convention viole, à la vérité, les principes; mais cette violation est bien plus salutaire que ne le seroit une soumission insensée à ce que demandent les assemblées primaires.

Moi.

C'est-à-dire que ces messieurs, après avoir usurpé les droits du peuple, s'établissent son juge, et décident en dernier ressort, *par assis et levé*, que vingt millons d'hommes sont en absence, et que la raison et la vérité ne se trouvent que dans les cerveaux des Tuileries!

Tenez ; à vous dire vrai, votre Convention me fait pitié ; je compare sa conduite actuelle à celle d'un vieux dissipateur gangrené de vices, qui ne trouvant plus crédit chez les filles de joie, fait un dernier effort auprès d'un usurier : bientôt mon homme ruiné tout-à-fait, va mourir honteusement à l'hôpital. Qu'en pensez-vous ?

Le Systématique.

Je ne pense rien, et vous ne me ferez pas changer d'avis.

Moi.

En ce cas, prenez du plaisir, et savourons ensemble la délicieuse situation dans laquelle nos législateurs ont mis la France. Comme on y vit ! quelle corne d'abondance ! quelle belle organisation des finances ! C'est un plaisir ! notre monnoie ne perd rien, même dans l'étranger. Vantez-vous bien, c'est l'ouvrage de vos bons amis. Et toi, bon peuple, ris, chante et bois en l'honneur de la Convention.

Le Systématique (à part).

Ce jeune homme *est fou ou royaliste*, il n'y a pas de milieu. (*haut*) Quels blasphêmes ! et nos armées triomphantes, et nos conquêtes ?.... Oh ! je ne changerai pas d'avis, malgré vos.....

Moi.

Armées ! conquêtes ! oh, pour le coup, cela mérite attention. Il s'est présenté tout d'un coup en France, des légions de fous et de méchans, qui, pour leur intérêt, ne respiroient que la guerre. On se bat depuis plus de quatre ans : qu'est-il revenu de cela ?

La guerre m'a fait voir la plus brillante jeunesse de l'Europe, et les plus braves soldats de la terre, conduits souvent à la boucherie par des généraux aussi mal-adroits et aussi frippons que ce tailleur qui emploie trois aunes de drap pour faire un habit, tandis que son voisin, plus habile et plus honnête, se tire d'affaire avec une aune et demie.

Le Systématique.

Toujours comparer.... comparer.... Au fait.

Moi.

Toujours nier.... nier.... cependant ce que je dis est tellement vrai, que le gouvernement ne cesse de fouiller dans nos poches pour soutenir ses quatorze armées, et qu'après avoir fait moissonner des milliers de braves, il est contraint de voler des jeunes gens par-tout où où ils peuvent en attraper : les pauvres parens

pleurent, et les enfans vont mourir. J'espere au moins qu'on n'aura pas l'effronterie de nous dire qu'ils vont se faire tuer *de bonne volonté*, puisqu'il est vrai *qu'on les garotte* pour les conduire à la gloire.

La guerre m'a fait voir tous les fléaux ensemble, la fortune de quelques généraux, le profit des munitionnaires et des fournisseurs, le pillage des soldats, le faste insolent des représentans du peuple, qui faisoient des plans de campagne comme des avocats et des médecins qu'ils étoient. Ces fourbes s'avisoient d'écrire que nos armées ne perdoient que *des petits doigts*, tandis que souvent dix mille morts couvroient le champ de bataille (27). La guerre

(27) La guerre de la Vendée coûte à la république au moins 200,000 hommes de nos troupes (le général Hoche en accuse, dans son rapport, 600,000 morts de part et d'autre); elle a ruiné plus de vingt régimens de cavalerie. Le huitieme de hussards, dont j'étois colonel, fut envoyé de l'armée de la Moselle à Saumur, où j'arrivai avec 665 hommes, dans le meilleur ordre et la meilleure tenue possible. Quelque tems après, il me vint de Metz un renfort de 120 hommes. .. A la premiere affaire à *Martigné Briand*, le 15 Juillet 1793, je reçus *l'ordre positif* de charger l'ennemi dans un ravin. Cet ordre me fut transmis par un monsieur *Pierry*. J'obéis sans réflexion; et en chargeant par deux, mon cheval fut tué sous moi, et me jetta sur

m'a fait voir des villes brûlées, des hommes et des chevaux mourans de faim, des épaulettes à cordelieres, des chapeaux bordés sur bien des têtes de bois, quelques lauriers pour ceux

---

la droite du fossé; les deux escadrons qui me suivoient perdirent 40 hommes, notamment le capitaine *Rollot*. Quoique abattu et assommé par ma chûte, je fis à ma troupe le commandement *de tête de colonne à gauche*, et elle se replia en prenant l'ennemi à revers; ce qui joint à la générosité d'un maréchal-des-logis, nommé *Boursaut*, qui me donna son cheval, me tira d'embarras... Le surlendemain 17, je reçus un coup de feu, et je perdis encore 30 hommes, et le sous-lieutenant Bergon qui les commandoit. Le 18, jour *de l'épouvantable déroute*, j'avois pour chef de file une haie, et on fusilloit des quatre côtés; les soldats fuyoient à toutes jambes, la cavalerie les écrasoit; les caissons étoient sautés en l'air, et tous les généraux avoient perdu la tête, et on me tua encore beaucoup de hussards. Mon régiment, qui étoit de la plus grande beauté, a été détruit en moins de quatre mois, et totalement renouvellé en chevaux. ---- Le régiment de Colonel-Général cavalerie, qui étoit de ma brigade à Rouen, a laissé, de Hollande en Normandie, soixante chevaux morts sur la route : *les procès-verbaux m'ont été remis.*

Les chevaux volés par les représentans en Brabant, en Hollande et par-tout, étoient amoncelés dans des dépôts, où ils crevoient par centaine, les uns faute de soin, les autres par la morve et le manque de nourriture. En France il n'y a plus réellement de cavalerie, et la consommation de chevaux depuis 92 peut être évaluée à 400,000; ce qui

que la mort oubliera, des matériaux pour les gazettes et l'histoire qui mentira *comme Barrere.* Mais quant au véritable intérêt de la nation, je veux que *le diable m'emporte*, si je l'entrevois, et je doute fort que les plus matois du comité puissent me le démontrer d'une maniere claire et solide. *Ergo*, le profit que nous retirerons de nos victoires n'est pas un problême pour ceux qui ont le sens commun.

Le Systématique.

Avez-vous bientôt fini tout ce galimatias? Je meurs d'impatience; et plus vous parlerez, moins je changerai d'avis.

Moi.

Oh que si! et toutes vos idées seroient bien différentes, si vous eussiez vu, comme moi, désoler et martyriser les pauvres Bretons (28).

---

a totalement ruiné notre agriculture. --- J'ai vu des polissons d'avocats se faire escorter par 40 dragons, qui faisoient douze à quinze lieues au galop. Les chevaux mouroient en route. (parlez aux dragons d'Orléans.)

(28) *Sycyes*, *Louvet*, *Chénier*, *Judas Bourdon*, *Purgon Lehardy*, *et omnes gubernatores ejusdem farinæ*, ne savent pas que le peuple Breton est vraiment le plus *patriote* de toute la France; et c'est précisément par cette raison

Les comités, malgré tout *leur mystere*, ne peuvent nous cacher que si nos armées triomphantes sont *extravasées* en Hollande, en Allemagne et en Italie, nous avons, d'un autre côté, un quart de la France à conquérir : je ne parle pas du Midi, mais du Poitou, de l'Anjou,

---

qu'il s'est révolté contre la tyrannie conventionnelle. Les Bretons ont des mœurs et de la religion ; ils sont fermes, constans, obligeans et hospitaliers : c'est un peuple tout particulier, et par son langage et par ses habitudes. L'exécrable Convention, qui a tout gâté, n'a pas su calculer ses farces odieuses avec les localités et les manieres des bons paysans, qui n'entendent pas un mot de Français ; elle a voulu transformer ces pauvres gens en philosophes et en athées ! *Prieur de la Marne*, *Esnue la Vallée*, *le petit Julien*, *et dix autres bandits*, alloient prêcher la religion *Carmagnole*, et envoyoient leurs agens mutiler les statues des saints et voler l'argenterie des églises ; on profanoit les vases sacrés, et on souilloit les autels, *au nom de la république !* Tout cela amusoit les soldats ; mais les Bretons étoient tellement révoltés, qu'ils prenoient les armes contre ces scélérats ; et les infortunés aimoient mieux être fusillés devant leurs portes, que d'articuler les blasphêmes qu'on leur commandoit. Il n'y a pas, depuis Vannes et Saint-Brieuc jusqu'à Rennes, un village où je n'aie été. J'ai interrogé avec attention les cultivateurs, et tous les renseignemens que je donne sont de la plus exacte vérité. Je répete avec connoissance de cause, que ce ne sont point *les royalistes* qui ont fait *les chouans*, mais que c'est l'infame gouvernement révolutionnaire.

du Maine, de la Bretagne, de la Normandie, et même de la Beauce, d'où revient *Bourdon de l'Oise.*

Plus il y a eu de généraux et de soldats républicains dans ces contrées, plus les chouans s'y sont multipliés; je puis assurer que les entreprises *des royalistes* ont été à-peu-près *nulles*, et qu'elles ont beaucoup moins contribué à l'insurrection, que les horribles excès commis à l'égard de ces malheureux : on les a vexés, pillés et torturés en tout genre; on tuoit, et on tue encore leurs prêtres, par-tout où on les trouve....

Le Systématique.

Bah! bah! vous exagérez, des républicains ne sont pas capables de.....

Moi.

Non, *Robespierre étoit honnête homme;* mais poursuivons.....

Lors de la premiere réquisition, on alloit à la chasse des jeunes gens comme à celle des ours; des soldats entouroient une maison, et perçoient à coups de baïonnettes les meules de paille où les pauvres enfans Bretons se réfugioient; les peres et meres éprouvoient le même sort, ou bien étoient amenés dans des prisons

infectes, où ils mouroient de faim et de douleur. *A Ernée, Fougeres, Vitré et Laval*, il y avoit au moins dix mille paysans dans les fers; le barbare Rossignol avoit fait dire à l'ordre-général de l'armée, qu'il paieroit les oreilles dix francs la paire : plusieurs généraux, *entre autres un certain Bouland*, se sont fait payer de pareils mémoires. Monsieur, je vous déclare que j'ai vu tout cela : niez maintenant, si vous le jugez bon.....

Le Systématique.

On sait qu'il s'est fait des choses..... mais.....

Moi.

Les soldats, furieux de ne point comprendre le patois breton, fusilloient librement et sans scrupule *qui leur déplaisoit;* ils arrêtoient à tort et à travers, et souvent on a guillotiné des paysans, sans leur demander leurs noms; cela se faisoit dans vingt endroits, et sur-tout à *Rennes*, où un tribunal de sang étoit présidé par un polisson âgé de 22 ans; il signoit *le Pelletier, Brutus, Beaurepaire, Magnier;* avoit une guillotine sur sa tabatiere, et écrivoit à un de ses agens : *envoyez sur-le-champ cinq ou six gibiers de guillotine* (j'ai vu cette piece). Il falloit voir ces pauvres gens allant au supplice; leurs têtes

coupées restoient, pendant quinze jours, amoncelées sur l'échafaud..... Ah ! monsieur, si vous n'avez pas de raisons pour croire, je n'ai pas la force de continuer. (29)

Le Systématique.

Mais tout cela n'est pas possible ; mais comment des hommes, des François peuvent-ils...

---

(29) Ce *le Pelletir*, *Brutus*, *Beaurepaire*, *Magnier*, déjeûnant le jour du Vendredi-Saint avec ses collegues, leur dit : *freres et amis ;* il faut faire mourir aujourd'hui, à la même heure que *le contre-révolutionnaire Jésus*, cette jeune dévote qu'on a arrêtée dernièrement : --- et vîte ordre de l'aller chercher et de l'amener à l'audience. --- Le geolier se trompe, et lui envoie une fille de joie ; on l'interroge sur son fanatisme, sur les reliques, les agnus et le chapelet trouvés sur elle lors de son arrestation, sur sa prédilection pour les prêtres réfractaires. --- Elle n'entend rien à cela, et se met à rire. --- *Ecrivez qu'elle ne daigne pas répondre, et qu'elle méprise le tribunal.* --- On avoit été aux opinions, et on alloit prononcer *la sentence de mort*, lorsque cette fille cria de toutes ses forces, *qu'elle n'étoit pas du tout dévote*, et qu'on l'avoit mise en prison, parce qu'elle avoit *débauché et gâté* un bataillon de volontaires. --- *Brutus* fronce le sourcil, et croit que c'est un subterfuge. --- Cette fille allarmée fait un geste indécent, et veut montrer, disoit-elle, *la vérité ;* ce qu'elle alloit faire, lorsque le tribunal s'appercevant de sa méprise, la fit reconduire en prison ; et on amena la vraie dévote, qui

Moi.

Des hommes ! des François ! peuvent tout ; et quand ils massacroient dans la Vendée, ils étoient bien, *quoi qu'on en dise*, les soldats de Robespierre. Au reste, si jamais nous avons la paix, vous verrez à quoi s'occupera cette horde d'hommes accoutumés à porter par-tout la torche et la baïonnette. Je pourrois étendre ces détails, mais je m'arrête, l'humanité se sent humiliée : la raison, confuse et désespérée, s'empresse de tirer un voile sur les crimes honteux et dégoûtans des vils histrions, pour la réélection desquels vous votez en ce moment.

---

fut mise à mort, comme on l'avoit décidé entre la poire et le fromage. *Toute la ville de Rennes sait cela.* Le bataillon des jeunes enfans de ce même endroit étoit employé à fusiller des chouans, et c'est *Dubois-Crancé* qui a donné cette idée ; il vouloit, disoit-il, accoutumer les adolescens *à la fermeté républicaine.* Il n'y a pas moyen de nier cela. J'étois alors à Rennes, et le député *Alquier* se souvient sans doute de ce que je lui disois. Je me plais à publier que j'ai trouvé en lui de la sensibilité. Il m'a dit plusieurs fois, en pleurant *dans sa chambre* : " *vous parlez trop, mon cher Danican,* " *vous serez guillotiné.*"

Le député Alquier avoit terriblement peur pour son compte.

Le Systématique.

Je sais que quelques-uns d'eux sont coupables, mais.....

Moi.

Il n'est pas question de *quelques-uns*, mais bien de la très-grande majorité; et je vous dis *du plus profond de mon cœur*, que rien n'est plus méprisable que l'apathie des François, et la constante docilité qu'ils montrent à porter leurs fers. C'est un peuple abattu, froissé par ses malheurs; aucuns motifs d'honneur ou de conscience ne le portent à prendre un parti courageux; il est assez sot pour chercher le bonheur dans les promesses de la perfidie; il voit des guides dans ceux qui l'égarent, et des hommes d'Etat dans des frippons *qui font de longs discours*. Au reste, le plus innocent de la Convention ne l'est pas du crime de connivence avec les plus pervers.

Le Systématique.

Tout cela est beau et bon, mais..... en ce moment le royalisme s'agite en tous sens.....

Moi.

C'est ce qui prouve qu'on est las de la République.

Le Systématique.

Et si la Convention ne maintient pas son décret, la contre-révolution est faite....

Moi.

Et si elle le maintient, elle viole les droits du peuple et les loix démocratiques. Elle prend *pour prétexte*, qu'elle ne veut quitter son poste qu'après que l'expérience aura marqué son ouvrage du sceau de la stabilité. Eh bien, monsieur, c'est précisément comme si elle disoit aux François : « Pitoyables sujets de mes « expériences et de mes essais politiques, je « vous présente une constitution telle qu'elle ; « je vous ordonne d'essayer encore une fois « mon impéritie. *Si vous êtes insolens, nous avons* « *des soldats* ; je vous condamne à gémir jusqu'à « nouvel ordre, et à être ballotés dans le choc « perpétuel des mouvemens séditieux. Vive la « République ! vive la Convention ! »

Je continuois sur le même ton, lorsque quelqu'un m'interrompit, et me dit à l'oreille : « Ne « vous échauffez pas tant, mon cher ami ; tous « vos argumens sont inutiles ; celui avec lequel « vous disputez depuis une heure, *est un hon-* « *nête homme*, mais il a donné à plein collier « *dans la machine.* C'est un des principaux fédé-

« ralistes

« ralistes de son département, et son départe-
« ment est le chef-lieu du fédéralisme : jugez
« si votre homme doit être entêté ! C'est un
« de ceux qui croient que Roi, Princes et
« Emigrés, s'ils rentroient en France, feroient
« pendre tout ce qui a été dans la révolution,
« et surpasseroient en cruauté *Robespierre*, *Car-*
« *rier*, *Lebon*, *Collot et autres* ». — Je n'en crois rien, mais en pareil cas je serois du parti d'une foule *d'honnêtes gens* qui ont cru, en 89, *à la régénération de la France*, et à la suppression des abus : abus *que le Roi lui-même détestoit, et vouloit faire disparoître.* Au reste, il existe une prodigieuse différence entre les dupes de la révolution et les suppôts de l'anarchie ; et quels que soient les événemens, *un honnête homme* est toujours *un honnête homme :* la tête peut faire quelques sottises, mais le cœur n'en fait jamais quand il est bon. — Ici je fis une profonde révérence à la compagnie, et je fus rêver dans ma chambre sur l'opiniâtreté de certains hommes. Mon fédéraliste partit le lendemain pour son pays, et moi pour la capitale (*). Sa cause triompha ; je fus battu et proscrit *par ses bons amis* les conventionnels.

(*) Quelque jour je pourrai peut-être nommer les personnes devant lesquelles cette conversation a eu lieu.

CHAPITRE VIII.

PACIFICATION DE LA VENDÉE ET DES CHOUANS. DES VICTOIRES DE LA RÉPUBLIQUE. DE LA DÉPOPULATION EN FRANCE.

L'HISTOIRE de la Vendée, son origine, les véritables causes de ses progrès et de sa durée, seront un monument digne de l'horreur et de l'admiration des siecles futurs.

La mort a épargné quelques Vendéens qui possedent des détails précieux sur les événemens passés; ils ne manqueront pas, sans doute, de les rassembler avec soin. Quant aux républicains, ils ont toujours écrit dans leur sens et à leur avantage; ensorte que tel qui croit connoître parfaitement la situation de l'Ouest de la France, est encore fort éloigné de la vérité. Ce qu'on a publié jusqu'à ce jour sur cette étonnante Vendée, a été dicté par l'orgueil, le terrorisme, et sur-tout par l'ambition de quelques procureurs-*généraux*, qui vouloient trancher du César : plusieurs de ces messieurs ont fait des commentaires aussi faux qu'absurdes, et de ce nombre est le trop célebre géné-

ral *Turreau*. Ce monstre, incarcéré pour ses crimes, s'occupa, dans sa prison, à rédiger des mémoires dans le sens de la faction qui devoit encore comprimer la France. Immédiatement après la victoire de Barras, il fut acquitté par une commission *ad hoc*, et publia son ouvrage, dans lequel il regne *un ton d'importance* qui à dû faire beaucoup de dupes (30). L'homme sensé

---

(30) Parmi les patriotes de 89, généraux de la Vendée, tels que Rossignol, *garçon orfevre et septembriseur*; Parrein, *avocat et septembriseur*; l'abbé Hazard, *maître de pension à Nanterre*; Carpentier, *curé d'Ambillou*; Valframbert, *ex-capucin*; Grammont, *acteur chez la Montansier*; Muller, *danseur à l'opéra*; Grignon, *marchand de bœufs*; et enfin jusqu'à l'*Hercule de la foire S. Germain*, que j'ai vu attaché au général MENOU, on doit distinguer le général en chef TURREAU. Ce républicain prononcé est fils d'une espece de valet de M. le duc de Bouillon, et se faisoit appeller, avant la révolution, monsieur le chevalier de Grambouville. Je cite pour témoin toute la ville d'Evreux, où on sait que la fortune de mons. Turreau a été trouvée *dans un tonneau*.

Ce gentilhomme n'avoit point servi avant la révolution; ce qui ne l'empêche pas de raisonner et d'écrire sur l'art de la guerre, presque aussi bien que Folard et Guibert. En moins de trois mois son régicide et grand'cousin Turreau le fit faire général de brigade, de division, et en chef. — Voilà ce qu'il appelle, dans son mémoire, ne point enjamber les grades.

et qui connoît la révolution, sait que penser d'un histrion qui dit : « *je suis ami de Rossignol*, « *et je m'en fais gloire* » ; et qui rendant compte de l'incendie de 500 lieues carrées, s'écrie : « L'exécution de cette mesure terrible et *salu-* « *taire*, détermina les *incertains et les neutres*, en « faveur du gouvernement."

C'est sous le commandement de ce scélérat, que les soldats ont porté des enfans au bout des baïonnettes. J'ai vu les ordres originaux par lesquels monsieur Turreau prescrit *les massacres universels*; et monsieur Turreau vient d'être acquitté, et est maintenant employé par le directoire, qui appelle des hommes tels que *M. Turreau de Liniere*, des républicains énergiques. — Demandez à ce misérable qui a assisté à cinquante batailles, à quelle affaire il a été blessé? C'est un lâche de la meilleure trempe; et je me souviens qu'aux roches d'Erigné il perdit tellement la tête, et fit de si plaisantes dispositions, que toute l'armée manqua d'être jettée dans la Loire; le Pont de Cé n'étoit pas rétabli, *et les Vendéens avoient l'avantage.* M. Turreau m'ordonna de grimper les roches avec mes hussards, et je le tirai d'embarras. Ce fut un nommé *Levasseur* qui m'apporta son ordre. M. Turreau, tout gonflé de sa victoire, écrivit au ministre *Bouchotte* une lettre, dans laquelle il me portoit aux nues, comme ayant repris les roches d'Erigné; la lettre fut imprimée et distribuée en Septembre 93. Je remercie monsieur Turreau de l'éloge qu'il fit de moi *dans son compte rendu*, et je lui déclare que ce que je fis étoit moins pour lui plaire, que pour ne point tomber dans l'eau.

Il n'est que trop vrai que c'est de cette manière qu'on a fait de la France une République : les rapports de *Barrere*, de *Richard* et *Choudieu*, sur la Vendée, viennent à l'appui de ce que j'avance.

La mort de Robespierre, et les disputes que ses successeurs eurent entr'eux, firent enfin jaillir une source de lumieres sur les malheureuses contrées dévorées par les flammes républicaines. Les assassins du peuple, tels que Carrier, Hentz, Francastel et autres, se firent des reproches mutuels, et consignerent, dans leurs *factums*, des faits dont il leur est maintenant impossible de nier l'authenticité.

Placé par d'affreuses circonstances au milieu des scélérats, je n'ai pas à me reprocher d'avoir, comme eux, fait l'apologie des meurtres ; *mes registres*, *ma correspondance*, et les papiers publics dans lesquels *on inséroit mes lettres*, existent encore, et se rapportent exactement à ce que j'écris aujourd'hui.

Les armées catholiques et royales de la Vendée n'ont eu une véritable consistance que depuis le mois d'Avril 1793, jusqu'à la bataille de Chollet du 17 octobre suivant. Ce fut alors que *la ceinture de feu et la terreur*, *qui précédoient nos colonnes*, forcerent les Vendéens de passer la Loire. Jusqu'alors les cultivateurs, naturelle-

ment placés sur tous les points où ils devoient agir, n'avoient compté que des succès à la guerre ; dans le cours de sept mois, les habiles généraux royalistes avoient mis toutes nos armées en déroute, fait 30,000 prisonniers, et s'étoient rendus maîtres de trois cents bouches à feu. Les Vendéens ne devoient leurs succès *qu'à eux-mêmes*, car ils ne recevoient aucun secours de l'étranger ; mais le ministre Bouchotte les seconda puissamment, en faisant diriger l'armée républicaine par Ronsin et Rossignol, qui empoisonnerent l'armée d'une foule de *septembriseurs* et de généraux, pour lesquels le massacre étoit une récréation.

Une grande partie des conspirateurs, tels que *Momoro*, *Ancart*, *Milliere*, *la Chevardiere*, *&c.* étoient envoyés par le ministre de la guerre ou les autorités civiles de Paris (c'est-à-dire celles du 2 Septembre), et ils étoient investis de pouvoirs illimités.

Il y avoit un régiment de *ces représentans du peuple*, dont la majorité fut mise hors de la loi comme terroristes, ou périt *justement* sur l'échafaud.

Si tous ces monstres eussent été d'honnêtes gens, ils avoient les moyens de calmer l'insurrection ; mais loin de montrer des intentions pacifiques, ils vexoient, destituoient ou fai-

sbient guillotiner tout individu qui proposoit des mesures de douceur.

La guerre ne prit donc un caractere décidé, que lorsque la barbarie des conventionnels força les paysans *à vaincre ou mourir*. Ils furent chercher eux-mêmes la plus grande partie de leurs généraux, et les obligerent de quitter leurs habitations pour les conduire au combat. *Chollet*, *Thouars*, *Saumur*, *Angers*, et tous les environs, furent bientôt conquis par les royalistes. Chaque déroute qu'ils donnoient, leur valoit douze ou quinze mille fusils, et des canons à proportion. De *Vihiers*, ils repoussoient les républicains, tantôt jusqu'à Tours, et très-souvent à Saumur ou à Chinon.

Je m'abstiendrai de parler ici de ce qu'on devoit faire quand l'armée catholique et royale étoit par-tout triomphante; mais j'observerai que dans le moment où elle faisoit frémir les fondateurs de la République, alors les Puissances coalisées, les royalistes de l'extérieur, cette quantité d'envoyés des Princes, dont on parle tant, ne s'occupoient pas plus de la Vendée, que si elle n'eût jamais existé; *il n'en fut question* dans l'étranger, que lorsque l'élite des combattans eut perdu la vie de l'autre côté de la Loire.

Charrette, resté dans le Boccage, s'y main-

tint long-temps à force de ruses, et sur-tout d'activité; mais il n'étoit pas capable de tenter de grandes entreprises : il se borna, *jusqu'à sa mort*, à faire surprendre des camps, à piller des convois, et sur-tout à subdiviser les forces de ses ennemis, en leur tendant des embûches multipliées. Lui et les siens étoient souvent obligés de rester cachés *huit jours* dans les forêts; et pendant près de trois ans, les républicains ont beaucoup trop enflé leurs combats et la puissance de Charrette, qui étoit resserré dans une circonférence fort étroite, car il n'occupoit ordinairement que ce qu'on appelle le district de *la Roche-sur-Yon*.

Vers le milieu d'Octobre 1793, à la suite de deux batailles sanglantes qui se donnerent à Chatillon, toutes les colonnes de l'armée républicaine se dirigerent sur Chollet, en mettant le feu par-tout sur leur passage. Chollet fut évacué par l'armée catholique, mais le surlendemain elle vint attaquer les républicains avec une vigueur et un acharnement extraordinaires. La victoire fut long-temps très-douteuse; et la moitié de l'armée républicaine, campée en-deçà de Chollet, avoit déja pris lâchement la fuite, tandis que l'armée de Mayence soutenoit seule le feu de l'ennemi, qui fut forcé à la retraite, et perdit beaucoup de monde.

L'imbécille et vain général l'Echelle (31), qui avoit remplacé Rosssignol dans le commandement général de l'armée, après avoir écrit et chanté victoire, fut tout étonné d'appercevoir l'armée catholique et royale de l'autre côté de la Loire. Elle occupoit une très-belle position à Varades, et son parc d'artillerie étoit sur la place. Comme il étoit impossible à l'Echelle de passer ce fleuve à la vue des royalistes, et que d'ailleurs les bateaux étoient brûlés ou de l'autre côté, il divisa ses troupes : une partie alla par

---

(31) Ce l'Echelle étoit un maître d'armes de Xaintes, aussi ignorant que révolutionnaire; le député Bellegarde, spadassin et escroc (tout le monde peut regarder sa main, qu'on lui a clouée sur un tapis de jeu), l'avoit amené à l'armée, en l'annonçant comme le génie qui devoit sauver la France et sur-tout la Vendée. Ce grand général disoit avec complaisance : il faut une *Echelle pour monter sur Charrette.*

Un cavalier bourgeois de Saumur ou d'Angers, fit entrer le général l'Echelle dans une maison qu'il avoit *au May*, superbe bourg; son épouse, qui étoit restée chez elle, offrit à l'Echelle un poulet et d'excellent vin; et pendant que le mari faisoit préparer le dîner, la colonne passoit et incendioit par-tout. Le cavalier bourgeois eut la douleur de voir brûler sa propriété pour prix de son républicanisme et de son dîner. C'est comme témoin et observateur que je parle; et si j'avois le tems, je citerois dix mille traits de cette nature.

Nantes, et l'autre par les Ponts de Cé, tandis qu'une brigade et la cavalerie légere, à laquelle j'étois attaché, se portoit sur Ancenis, où nous passâmes la Loire, les uns à cheval, et les autres dans des barques à demi brûlées.

L'Echelle laissa quelques bataillons dans la Vendée, avec ordre de continuer les brûlemens et les massacres de l'intérieur, et arriva enfin à Laval, où il fut battu complettement et par sa faute. Les soldats l'injurierent, et Merlin de Thionville l'envoya mourir de honte à Nantes. Comme je n'écris pas ici une histoire de la Vendée, je suis forcé de passer sur une foule de détails plus intéressans les uns que les autres. Je me borne seulement à rétablir les faits tronqués ou dénaturés par les gens intéressés à mentir.

La déroute de Laval coûta la vie à plus de dix mille républicains, et ce qui put se sauver alla droit à Angers. Les Vendéens firent une foule de prisonniers; et malgré l'état de rage et de désespoir dans lequel ils étoient, ils firent grace aux volontaires. Tous les François apprendront avec étonnement et indignation, que lors de l'invasion de Laval, une madame de Montfranc cacha chez elle cinquante républicains, et qu'elle obtint leur grace de monsieur de Lescure et autres chefs, et que, pour prix

de cette belle action, cette respectable femme, âgée de 78 ans, mourut de faim et de misere à Doué, dans une prison où le député la Vallée l'avoit fait mettre *comme suspecte.*

A l'époque de la victoire de Laval, si les royalistes se fussent portés droit en Bretagne, ils en faisoient la conquête, et pouvoient s'y maintenir. Ils en eurent deux fois l'occasion : car, après la déroute de *Pont-Orson*, la ville de Rennes fut évacuée par le lâche Rossignol, qui commandoit l'armée des côtes de Brest. C'est ainsi que ce misérable s'est conduit pendant toute la guerre ; il se sauva en désordre à Château-Briand. Les Vendéens, au lieu d'entrer à Rennes, prirent la route de Fougeres. Les pauvres paysans, *rebutés par le siége de Granville*, et enthousiasmés par la victoire de Pont-Orson ; manifestoient hautement le desir de rentrer dans leur pays ; d'un autre côté, on faisoit courir parmi eux le bruit que leurs chefs vouloient les abandonner, en se sauvant en Angleterre ; on désignoit sur-tout le Prince de Talmont, dans lequel ils avoient la plus grande confiance : toutes ces considérations déterminerent les chefs royalistes à marcher sur Angers.

J'avois été placé à Laval pour maintenir la communication d'Angers à Rennes, et sur-tout pour faire la guerre aux chouans, *qui venoient de*

naître (32). Je me trouvois le seul officier général à 22 lieues de l'armée battue, abandonné à mes propres ressources, qui consistoient en deux mille hommes, et quelques pieces de canon. J'avois sous mes ordres les adjudans-généraux Moulin et Hortode, sujets du plus grand mérite, et sur-tout *anti-cannibales.* (*)

J'apprends que l'armée catholique marchoit sur moi à grandes journées; je vais au-devant d'elle dans l'intention de rallentir sa marche, et j'envoie l'adjudant-général Moulin sur la route d'Erné, tandis que je me portois sur celle de Mayenne.

---

(32) Les habitans de Laval se souviendront longtemps de ma maniere de faire la guerre. Bien persuadé que l'insurrection des paysans les feroit périr, je les convertissois, et, à force de douceur, j'étois parvenu à rétablir parfaitement l'ordre. J'ai commencé précisément comme le général *Hoche* finit, c'est-à-dire qu'en Novembre 1793, on m'a apporté à Laval plus de 1200 fusils. Ce fait est de notoriété publique. --- L'insurrection des chouans a valu de l'argent à quelques personnages, mais en quoi a-t-elle servi la royauté ? Les Bretons ont été pillés et égorgés, et ont fini par être forcés à la soumission *physique.*

(*) Le premier s'est brûlé la cervelle, indigné de la lâcheté de ses soldats, qui l'abandonnerent à Chollet en 94. Le second est maintenant à Paris, et peut certifier tout ce qui est relatif à Angers.

Je voulois sauver mes deux mille hommes à quelque prix que cela fût. Le 7 Frimaire (28 Novembre), j'avois sur les bras toute l'armée catholique, ce qui ne m'empêcha pas de me retirer sans perdre un soldat, et je sortois du fauxbourg de Laval précisément lorsque l'avant-garde vendéenne y entroit. Mon but étoit rempli; et sans commettre de trahison, j'avois sauvé ma troupe, et préservé la ville de Laval *des plus grands malheurs*. Les habitans de cette commune, royalistes ou démocrates, m'ont rendu depuis long-temps justice à cet égard.

Quelques heures après mon départ de Laval, un fort parti de troupes légeres vint pour m'attaquer à *Entrâmes;* je me mis sur-le-champ en bataille, et j'étois dans une position tellement avantageuse, que *la Roche-Jaquelin*, peu accoutumé à voir tant d'ordre, se retira sur-le-champ.

Je me jettai dans Angers, où je trouvai le *scélérat de Francastel et Levasseur de la Sarthe, députés*. Sur le compte que je leur rendis, la ville fut mise en état de siége, et je fus chargé de la défense de cette place (33). Mon premier soin

(33) Le jeune Serrent, commandant du bataillon de Saint-Amand, vint pendant le siége demander le rempla-

fut d'envoyer mon aide-de-camp à la prison où venoient d'être conduits 132 Nantois. Je les fis rassurer sur le terrible sort qui les menaçoit, en promettant de m'occuper sans cesse, et par tous les moyens possibles, de les soustraire à la mort. — Que de bassesses, que de mensonges il m'a fallu faire ! que de mains atroces j'ai serrées pour prouver *révolutionnairement* qu'il falloit envoyer *les 132 conspirateurs à Paris ;* qu'à la vérité ils méritoient d'être fusillés (il falloit bien parler sur ce ton), mais que *Francastel* ne devoit pas se compromettre, en

---

cement d'une piece de quatre, qui venoit d'être démontée à son poste. Comme il étoit échauffé par l'odeur de la poudre, il s'exprima avec véhémence. --- Levasseur lui dit qu'il n'aimoit pas les gens qui parloient si haut, et qu'il ne croyoit pas à leur courage. Le jeune homme sort les larmes aux yeux et la rage dans le cœur. Il crie partout qu'on l'a déshonoré, et monte sur le rempart, où il trouva la mort. On vint m'en rendre compte au moment où je faisois son éloge à Levasseur, en lui assurant que cet officier étoit plein de courage et d'intelligence, et que j'étois fâché du propos qu'il lui avoit tenu. Levasseur ne témoigna pas le moindre regret. C'est ainsi que beaucoup de militaires se sont fait tuer de désespoir. Je regretterai ce Serrent toute ma vie ; il étoit brave et doux, et en trois semaines il avoit pacifié tous les environs de la Gravelle, où je l'avois établi commandant.

ôtant au tribunal révolutionnaire, auquel ils étoient envoyés, la faculté de les juger, etc. etc. C'est le hasard qui depuis les a sauvés, mais j'ai eu le bonheur de donner lieu à ce hasard.

Je fus attaqué à Angers le 5 Décembre (14 Frimaire) à onze heures du matin. La garnison fit des prodiges de valeur; soldats, habitans, tout le monde se battit. Les députés avoient employé tous les moyens révolutionnaires pour faire triompher leur république; et d'ailleurs les royalistes, malgré leur grand nombre, n'étoient pas en état de prendre une ville dont les murailles avoient été réparées, et dont le château et les remparts étoient garnis d'artillerie. — Je fus accusé publiquement d'avoir voulu livrer la place; on me dénonça à la Convention, et il est pourtant très-vrai que je me suis défendu franchement. Le procureur-syndic, nommé *Vial*, voulant s'arroger les honneurs de la victoire, publia par-tout et imprima que je lui avois dit que la ville n'étoit pas *défensable*, et que sur ce propos, il m'avoit menacé de l'arrestation. Il est important de relever ce fait, et je déclare que Vial est un imposteur :

1°. Parce que, dans une ville assiégée, l'autorité civile n'existoit plus, excepté celle des

députés, et que maître Vial n'avoit point d'inspection sur les militaires.

2°. Toutes les opérations du siége sont portées sur mon registre, et mes ordres ont été transmis par *Hortode*, adjudant-général, qui a déja démenti Vial.

Je pourrois me faire un mérite aux yeux des royalistes, en disant que j'ai voulu livrer la ville; mais il est certain que non-seulement il m'étoit impossible de trahir, mais encore que je n'avois pas la volonté de faire passer au fil de l'épée, des soldats qui m'accabloient de leur confiance; et on doit d'autant mieux m'en croire, que je ne crains plus la guillotine (34), et que je déteste la république.

---

(34) Si le lecteur me suppose un peu de sensibilité, il doit se peindre mes souffrances. Royaliste par sentiment, le hasard m'avoit conduit à faire la guerre aux royalistes; on ne pouvoit ni refuser un grade, ni donner sa démission, sans être traité comme suspect. On m'avoit fait général, pour m'ôter un régiment auquel j'étois attaché. *Mon épouse, unique cause de mon séjour en France*, venoit, ainsi que sa mere, d'être arrêtée à Saumur. J'étois obligé de dévorer mes larmes devant une bande de bourreaux. Le député la Vallée m'accompagnoit de *Laval* à Angers; il avoit fait incarcérer des centaines de victimes, dont les parens me suivoient en cachette, espérant que je fléchirois en leur faveur ce la Vallée qui m'estimoit malgré lui. Du

Quelques

Quelques momens avant le siége, le député la Vallée étoit à cheval avec moi, et me disoit, pour m'encourager à faire mon devoir : « Géné- » ral, défends-toi; trembles, car si tu fais la « moindre faute, la vengeance nationale est « là ». — (Il me montroit un échafaud). — Et moi, sans perdre un instant, je cours assembler tous les chefs de corps, et je leur dis en plein conseil : « Citoyens, défendez-vous ; trem- « blez, car si vous faites la moindre faute, la « vengeance nationale est là ». On sent tout

---

nombre de ces infortunés étoient *la jeune dame Monfranc et mademoiselle Dubignon*; ces femmes vertueuses et intéressantes suivoient les charretées de prisonniers. Par-tout je les rencontrois; je promettois, et je n'avois aucun pouvoir. O république Françoise ! tous ceux qui t'aiment aiment donc le crime et la mort. --- Si Stoflet, avant de périr, a dit de moi *que j'étois honnête homme*, ce n'est pas que je me sois entendu avec lui; mais c'est, sans doute, parce que les paysans que j'escamotois aux bouchers, ne manquoient pas de nommer celui auquel ils devoient la vie.

Graces à Dieu, je fus destitué immédiatement après le siége d'Angers, et je ne vis pas tous les massacres qui se commirent ultérieurement. J'étois blessé lorsqu'on me signifia ma suspension; ce qui ne m'empêcha pas de me sauver avec un fidele domestique. Une heure plus tard, j'étois pris.

l'effet que devoit produire un semblable discours.

Les royalistes, repoussés d'Angers, se porterent sur le Mans, où ils furent atteints par des troupes fraîches et nombreuses : le carnage fut épouvantable ; l'armée catholique se retira en désordre, forcée d'abandonner les femmes et enfans à la férocité du vainqueur. La bataille de Savenay mit le comble à tous les malheurs qu'avoit éprouvé cette armée : là elle fut totalement détruite et dispersée ; et c'est avec quelque raison que Barrere disoit alors *que la Vendée étoit détruite.*

Ainsi périt cette quantité prodigieuse de cultivateurs, de vieillards, de femmes et d'enfans : rien ne fut excepté du massacre général ; les députés faisoient fusiller ; Carrier noyoit ; les commissaires militaires jugeoient 3 ou 4 cents hommes en une heure ; et de l'autre côté de la Loire, on poignardoit l'homme qui n'avoit pas eu la force de quitter son lit. (35)

(35) Afin qu'on ne m'accuse pas de parler toujours *ab irato*, je vais citer l'ouvrage de *Vial* sur la Vendée. Cet homme, ainsi que je l'ai dit plus haut, est un révolutionnaire et noyeur ; mais il s'est brouillé avec ses collegues, et les a dénoncés. --- Page 130 : " le 23 Ventôse, " Turreau arriva à Châlonnes ; le lendemain il incendia " les propriétés des patriotes, fit fusiller *plusieurs femmes*

La postérité n'oubliera pas, sans doute, que l'armée royale, avant de succomber, étoit éloignée à 40 lieues de son territoire, sans magasin, sans pain, et environnée par trois armées enne-

---

« *ou enfans;* en particulier, j'en fus quitte pour une « métairie appellée *la Bazéguiniere.*" Idem, page 78 : « Sur 20,000 individus qui ont été fusillés dans le départ « tement de Maine et Loire, il est prouvé par cinq juge- « mens que je tiens dans ma main, que 590, qui ont subi „ ce triste sort, n'étoient point hors la loi; 79 ont été « exécutés le 3 Nivôse, 75 le 4 dudit, 233 le 6, 105 le 23, « et 99 le 27 Germinal. Une très-grande quantité d'enfans ont été compris dans lesdits cinq jugemens."

Francastel écrivoit, en établissant la commission militaire, que tant qu'il y auroit de grands coupables ou fédéralistes dans ces contrées, les tribunaux ordinaires ne devoient pas être en activité." *Écoutez toujours Vial*, parlant à la société populaire d'Angers. "Vous savez tous, citoyens, « que plus de 2000 femmes et enfans ont été assassinés de « cette infame maniere. --- Vacheron et Morin, membres « de cette détestable commission, dressoient des listes; « que deux femmes observerent au nommé *Obrumier*, « qu'elles n'avoient été arrêtées que comme suspectes; « mais que malgré cela, il les fit fusiller avec 70 autres « femmes. Lorsque quelques-unes d'elles restoient avec « un souffle de vie, l'humain Goupil leur plongeoit son « sabre dans le ventre. Les citoyens d'Angers déposerent « avoir vu passer toutes ces victimes devant leurs portes, « au son d'une musique jouant des airs patriotiques, et

mies, et que malgré cela, elle battit les républicains deux fois à Laval, à Craon, à Ernée-Fougeres, Dol et Pont-Orson. Si quelque chose pouvoit égaler le courage de ces malheureux Poitevins, c'étoit l'ignorance crasse et la barbarie des généraux qu'on leur opposoit. Ces hommes, dont quelques-uns ont des réputations de grands militaires, se laissoient battre et surprendre par-tout, et ne montroient de courage que pour faire égorger des prisonniers.

Ce fut après cette bataille de Savenay, que le fameux général Turreau vint prendre le commandement de l'armée de l'Ouest; il s'établit à Nantes, où étoit Carrier, et une de ses

---

« qu'ils ont remarqué qu'il y avoit des filles de 15 à 16 « ans, doublement intéressantes par leur beauté et par leur « âge, qui embrassoient les genoux de leurs bourreaux, en « criant : *sauvez-nous la vie ;* que tout le monde, jusqu'à « la force armée, versoit des larmes, excepté les monstres « de la commission militaire, qui avoient la barbarie d'in- « sulter à la sensibilité du peuple" . . . page 127.

Les membres de cette commission militaire étoient *Antoine Félix*, président et successeur de *Parrein*, *François Milliere*, *François la Porte*, *Jaques Hudoux*, *Joseph Roussel*, *Marie Obrumier*, *Gabriel Goupil*, et *Loisillon*. Tous ces hommes se portent bien. Vive la justice et le directoire! (Bonjour, Carnot.)

principales opérations fut de diviser ses troupes en douze colonnes, chargées de traverser la Vendée dans tous les sens.

Il donna à chaque officier-général l'ordre très-positif, et *très-commun*, d'incendier tout ce qui avoit été oublié, et de massacrer sans miséricorde *l'universalité des habitans* qui étoient restés dans leurs foyers. Et voici la lettre qu'il écrivoit à ce sujet aux administrateurs d'Angers :

« Au quartier-général à Doué, le 29 Nivôse,
« l'an 2 de la république.

« J'ai donné des ordres pour que la Vendée « fût traversée par douze colonnes, chargées « de faire en tous lieux la fouille la plus scru- « puleuse ; mais, malgré toutes les précautions « que j'ai prises, quelques-uns de ces scélérats « pourroient s'y soustraire en cherchant dans « les départemens voisins un asyle, si vous ne « secondiez d'une surveillance la plus active les « mesures que j'ai adoptées, etc."

(Signé) TURREAU. (36)

---

(36) L'homme qui pourroit donner les renseignemens les plus précieux sur la Vendée, est monsieur *Robert*, *comédien au Théâtre du Marais*. Dès le mois de mai 93, il fut sous-chef de l'état-major du général Berthier, lequel fut aide-de-camp du maréchal de Broglie, en Juillet 89. Royaliste, après cela républicain, et puis encore royaliste un petit

En vertu d'une lettre de Hentz et Francastel, datée du 4 Floréal suivant, Turreau fit mettre à l'ordre général, « de tout tuer, de tout incen-« dier, *car tels sont les ordres du comité de salut « public* «. (Bonjour, Carnot.)

Il résulte de tout ce qu'on vient de lire, que depuis l'émigration des Vendéens en Octobre 93, leur pays ne fut plus que le théâtre d'une guerre de patrouille et d'égorgemens multipliés ! Charrette faisoit face par-tout, et n'avoit point de corps d'armée, au lieu que les républicains étoient nombreux *et ambulans*. Quelques généraux républicains faisoient égorger deux ou trois cents malheureux qu'ils rencontroient sous leurs pas, et s'avisoient *d'écrire* qu'à la suite d'une bataille, *ils avoient fait mordre la poussiere aux ennemis de la république*. On ne sauroit imaginer combien le plaisir de faire lire une lettre par Barrere, a fait tuer de paysans (37). Il étoit

---

moment, et maintenant est bon républicain, bras droit de *Buonaparte* en Italie. Monsieur *Robert*, général de division, a été chef de l'état-major des Rossignol, l'Echelle et Turreau, et c'est lui qui a expédié tous les ordres. S'il lui plaisoit de communiquer ses registres au public, on y verroit du curieux et du terrible.

(27) Extrait de l'ouvrage de *Vial d'Angers*, page 111 : « Le 2 Nivôse, il se rendit 1200 rebelles au général Moulin.

impossible à Charrette de résister à force ouverte à toutes ces atrocités ; mais il se portoit par-tout, et avoit particuliérement l'art d'éviter le combat, quand il ne lui étoit pas avantageux. S'il s'est soutenu si long-temps, c'est grâces à ses connoissances locales, ainsi qu'à son intrépidité et celle du petit nombre de ses compagnons.

Quelques mois après la mort de Robespierre, on osa enfin parler des crimes de ses nombreux agens ; Turreau fut arrêté avec tous *ses freres d'armes*, c'est-à-dire, les plus chauds brûleurs et égorgeurs.

Il n'y eut qu'un cri pour demander leur punition, mais une partie de leurs accusateurs étoient leurs amis.

Cependant les modérés de la Convention

" Il demanda à Francastel ce qu'il devoit en faire ; ce der-
" nier envoya chercher les 1200 individus, et les fit fusil-
" ler dans la plaine de Sainte-Gemmes". --- Moulin, général de division, pour avoir donné des passe-ports à quelques paysans, afin d'attirer leurs camarades, fut mandé par Carrier, et conduit de Saint Florent à Nantes ; Carrier l'assomma de coups de plat de sabre, et l'envoya en prison : peu s'en est fallu qu'il n'allât dans le bateau à soupape. Moulin est officier général, je l'ai vu se battre avec courage et sang-froid ; et Moulin n'a pas mordu et déchiré le nez de Carrier qui le frappoit. --- Arrangez cela.

firent semblant de vouloir ramener par la douceur la poignée de Vendéens restée avec Charrette, ainsi que ceux qui, échappés à la boucherie de Savenay, étoient allés le joindre. Des propositions de paix ne vinrent jamais plus à propos pour Charrette, qui étoit alors dans une situation désespérante.

Aussi-tôt qu'on eut parlé d'amnistie, on entendit les absurdes déclamations des terroristes de tous les ordres; mais ce n'étoit rien en comparaison de la conduite de quelques généraux; ils s'opposoient sourdement, *et à la faveur de leurs fonctions*, au succès de la pacification, tandis que la Convention venoit d'étendre les effets de cette mesure sur toute la Bretagne et les départemens insurgés. (38)

---

(38) Il faut que le public sache que lors de la pacification des chouans, il y avoit à Rennes le parti *Boursault* et le parti *Bollet*. Ces deux députés se haïssoient mortellement, et se le témoignoient d'une maniere indécente. *Boursault* traitoit *Bollet* de grosse bête; *Bollet* appelloit *Boursault* histrion et frippon. Les généraux du parti *Bollet* vouloient la pacification, et ceux de *Boursault* crioient contre; ensorte que les chefs chouans étoient cernés et arrêtés, quoiqu'ils eussent des trêves plein leurs poches, et qu'ils fussent même à table avec des républicains. Les chouans se conduisoient de même envers les troupes, et ce, par représailles.

Quelques députés déployerent en cette occasion la lâcheté et la perfidie, auxquelles les gens sages s'attendoient de leur part, et rien n'étoit plus grotesque que le plénipotentiaire *Boursault* et ses imbécilles acolytes, entourés de valets de guillotine, qui étoient devenus des marchands d'*humanité*.

J'assistai à une audience que le général Hoche donna à tout le parti chouan, réuni *à Mont-Contour ;* il inspira une confiance générale, parla avec toute la justesse et la dignité qui convenoient à la négociation. Les choses alloient très-bien; mais le comédien *Malherbe-Boursault* étoit jaloux de lui, et travailloit si bien à le perdre dans l'esprit des comités, que le général Hoche étoit destitué pendant qu'il étoit à Quiberon. Jusqu'à cette malheureuse affaire, j'ai toujours vu dans le général Hoche un homme sage, juste et d'un très-grand caractere ; et je lui étois d'autant plus attaché, qu'il me paroissoit vouloir sincerement le bien.

On m'a dit depuis qu'il s'étoit rangé du parti de ceux qui prétendent que le terrorisme *n'exista jamais.* Louvet l'accuse de terrorisme dans ses notices ; pour moi, je sais qu'il sert chaudement la république, qu'il l'aime, qu'il la veut. -- Le temps lui apprendra si un gouvervement basé sur des crimes sans nombre, si une république qui coute la vie à trois millions d'hommes, peuvent convenir au Peuple François.

Le général Hoche est, sans contredit, un des hommes de France qui a le plus *de vrai talent ;* mais il a en même tems *une prodigieuse ambition*, et c'est le seul défaut que je lui connoisse.

De leur côté, plusieurs royalistes commettoient journellement les plus grandes inconséquences, et *les hommes de sang* étoient à l'affût de tout ce qu'ils disoient ou faisoient. Quelques chefs chouans ou Vendéens affectoient de porter des cocardes blanches, et disoient pour raison qu'ils étoient *en parlementaires*, et qu'ils ne suivroient les loix de la république que quand tout seroit conclu; d'autres annonçoient des prétentions immenses à des gens qui d'avance avoient l'intention de les jouer, de les diviser, et de les égorger. A cette époque j'étoit disgracié, et le *député Brue* venoit de me faire ôter le commandement de *Vannes*; je m'étois rendu à *Rennes*, pour examiner tout à mon aise les turpitudes et les billevesées de nos pacificateurs.

Je vis beaucoup de royalistes, parmi lesquels il y avoit certains brouillons, qui fournissoient sans cesse des armes à leurs ennemis; d'autres affectoient un caractere diplomatique, et se donnoient une importance ridicule; et cela alarmoit les députés, qui craignoient, *en allant trop loin*, de devenir eux-mêmes victimes de leur traité de paix. Je dis mon opinion à quelques personnes, en les engageant à faire le sacrifice de leur amour-propre: je savois bombien ils couroient de risque, et j'ai remarqué, *en cette*

occasion, qu'il est beaucoup plus aisé de se battre, que d'avoir un esprit juste et délié.

Plusieurs généraux voyoient avec rage que si la paix avoit réellement lieu, il leur falloit retourner à l'échoppe, reprendre le tire-pied, le peigne ou le tablier (39). Ils eurent donc l'adresse de tirer parti de tout ce qui arrivoit aux royalistes, auxquels ils faisoient un crime du bon accueil qu'ils recevoient *à Nantes et à Rennes*, tandis qu'on *ne regardoit pas les républicains.*

---

(39) Dans la très-grande quantité de généraux employés, il y en a *une douzaine* qu'on peut citer comme gens instruits, et ce qu'on appelle *militaires*. Le gouvernement les craint et les surveille; il les traite *si bien*, qu'ils ont intérêt à lui être fideles. Quant au reste, ce sont des manans, qui ne doivent leur élévation qu'à un dévouement féroce pour les volontés d'un comité ou d'un directoire; ils sont presque tous grossiers, ignorans, et tirés de la classe la plus abjecte : c'est là le vrai motif de leur incorruptibilité. Le miroitier *Jourdan* est un homme de cette trempe, c'est un terroriste prononcé. --- Il y a aussi la classe *des roués*, tels que *Dubayet*, qui étoit *feuillant et monarchien* à l'assemblée législative; *Beurnonville*, qui étoit royaliste *en diable*, et qui ne s'en cachoit pas dans le temps qu'il tailloit le 31 chez des comtesses. Eh bien ! c'est ce salmigondis de passions ambitieuses qui consolide la république française.

Il y avoit tous les jours dans les spectacles et les cafés vingt rixes particulieres, et dès-lors les négociations prirent un caractere de fausseté, et on rusa de part et d'autre assez gauchement.

Pendant ce temps, l'opinion se manifestoit avec une telle fureur, que tout le monde pensoit que la Convention vouloit rétablir la royauté insensiblement et sans accoups : plusieurs personnes disoient que les pacificateurs avoient des instructions secrettes.

Enfin, les représentans du peuple, après de longs débats entr'eux, finirent par signer deux traités de paix, l'un à une lieue de *Nantes*, et l'autre à la *Mabilaie*, près Rennes.

Tout se passa de la maniere la plus maussade; et le malheureux *Charette*, entrant à Nantes avec le cortege des députés, avoit un air consterné qui fut remarqué de tout le monde. Les représentans n'étoient pour rien dans les éloges qu'on prodiguoit aux Vendéens; ils se trouvoient dans une fausse position.

Charrette, prudent, fut toujours sur ses gardes; il se tint sur la défensive sans affectation; il étoit d'ailleurs convenu qu'il feroit la police sur son territoire : il retourna dans le Boccage. Quant à monsieur de Cormatin, qui

étoit chef de chouans, il fut arrêté de la maniere la plus déloyale, et tout le monde sait le reste (40.)

---

(40) Le jour où la paix se signa, *Charrette* arriva au rendez-vous avec une escorte, et vint au-devant du général *Canclaux* et des commissaires de la Convention; en les abordant, il dit très-haut: " le général *Canclaux* veut-il " permettre à Charrette de lui offrir le baiser fraternel?" Sur quoi Canclaux, tout interdit, se tourna du côté de *Bollet*, en lui demandant son approbation; et il eut précisément l'air de dire comme Thomas Diafoirus à son pere: baiserai-je? *Bollet* le poussa brusquement, en lui disant, oui, oui.--- Charrette changea de couleur, mais il n'eut pas l'air de s'appercevoir de la..... pusillanimité de *Canclaux*. M. *de Béjari*, témoin, a raconté cette anecdote à tout le monde.

Quant à M. de *Cormatin*, il fut arrêté en sortant de dîner avec les commissaires; son procès est un monument de la rouerie révolutionnaire. Toutes les fois que les modérés prenoient le dessus, les terroristes conventionnels demandoient *le prompt jugement des conspirateurs*; et l'affaire une fois entamée, les juges furent plus embarrassés que les accusés, auxquels on refusa de faire comparoître un général *Humbert*, qui avoit été *chargé de mission* auprès des chouans. Cet homme profondement nul, et ne sachant pas parler, eût fait rire l'auditoire, en donnant la mesure de la perfidie de certaines gens qui lui confierent *de grands pouvoirs*. Humbert étoit maquignon et marchand de fromage, et on en fit un diplomate, afin d'avoir la faculté de désavouer sa conduite, en se rabattant sur son ignorance.

Le comité de salut public n'a jamais osé publier les articles secrets de ces traités de paix. Tout ce qui se passa alors devint illusoire de part et d'autre, et les choses resterent à-peu-près *in statu quo*, lorsque les expéditions de Quiberon et de l'Isle-Dieu firent tout changer de face.

Les hommes sur le rapport desquels Monsieur a mis pied à terre dans une chétive isle, pour aller de-là aborder dans la Vendée, connoissoient, sans doute, bien peu le pays, la position de Charrette, et les forces immenses de la république. Où étoit donc l'avantage d'aller conquérir un désert, d'où il étoit presque impossible de sortir, tant à cause de la Loire, que des places fortifiées qui environnent *cette Vendée détruite ?* Combien Charrette avoit-il de monde à sa disposition? Pas dix mille combattans.

Les Princes doivent savoir par expérience, qu'il y a fort peu de gens *capables de bien observer*, et ils peuvent attribuer *de très-grands malheurs* aux idées de certaines personnes, qui ont grand soin

---

Ce fut *Réal* qui rédigea en secret le prononcé du jugement de Cormatin et coaccusés ; et je préviens messieurs les juges que je sais sur cela beaucoup de choses, que je dirai en temps et lieux.

de voir ce qui n'existe pas, et de ne point appercevoir ce qui existe réellement.

Si on n'eût pas tant menti sur les chuoans et la Vendée, l'ordre seroit rétabli en France. On retrouvera difficilement une occasion aussi avantageuse que celle qu'on a manquée à Quiberon.

Là, les moyens de réussir se présentoient de toutes parts : munitions abondantes, armes, argent, soldats, dévouement bien connu des Bretons, révoltes à Paris, famine terrible dans l'intérieur, mépris général pour le gouvernement, tout sembloit se réunir pour assurer des succès aux royalistes. Et si à cette époque, ils eussent remporté un avantage éclatant, ils entraînoient toute la France dans leur parti.

A l'instant de la descente, pourquoi les chouans, si nombreux alors, n'exécuterent-ils pas des mouvemens simultanés sur toute la surface du pays insurgé ? Les chefs royalistes devoient sentir combien ces sortes de diversions pouvoient favoriser leurs entreprises ; et au lieu d'agir méthodiquement et suivant les loix de la guerre, il convenoit d'opposer aux républicains les moyens que ceux-ci employoient toujours, c'est-à-dire, se porter en masse sur un point et intimider à vingt lieues à la ronde. Il falloit, *au lieu de commencer par où on devoit finir*, conduire

les royalistes au milieu de la Bretagne, propagander en tous lieux des maximes de clémence, l'amour de l'ordre et de la patrie, et prêcher d'exemple des gens déja convertis : tout cela devoit s'exécuter une heure après le débarquement. En pareil cas, il faut saisir à propos la moindre circonstance, et employer, autant que possible, les armes de la persuasion.

Une marche prompte et des hommes fervens grossissoient l'armée royaliste de toute la population du pays. Les cantonnemens républicains, disséminés sur un territoire immense, n'avoient pas le temps de se rassembler, et plusieurs d'entr'eux se joignoient aux vainqueurs. C'est de cette maniere que trois mille hommes débarqués pouvoient, en huit jours, changer les destinées de la France. Quelques livres de pain et des souliers dans les havre-sacs, beaucoup d'ordre et du secret, suffisoient pour faire réussir une semblable expédition ; et les immenses magasins qu'on devoit laisser en rade, ne devenoient point la proie des républicains.

En faisant ces réflexions, je ne prétends pas blâmer la conduite des infortunés qui ont péri à Quiberon, et je déclare à leurs bourreaux que si j'eusse commandé à *Vannes*, je me serois joint franchement aux royalistes. Réunir des François à des François, quel beau crime à commettre!

Le général *Hoche* a vaincu, mais ses lauriers sont teints du sang *de ses compatriotes;* il a tué la marine françoise (41), et des hommes dont la loyauté seule égaloit l'infortune. Le républicanisme n'exclut pas la générosité, et le vainqueur de Quiberon devoit sauver *le jeune heros* qui se livra à lui avec tant de noblesse et de confiance. Hoche avoit-il donc oublié que le pere, la sœur et toute la famille de ce brave jeune homme étoient morts sur l'échafaud républicain? C'est ainsi qu'on remercia le vertueux gouverneur des Invalides, de ce qu'au 14 Juillet, *il n'avoit pas mitraillé le peuple.* Comme Louis XVI, il épargna le sang humain, et comme Louis XVI, il fut assassiné. Son fils

---

(41) Pourquoi la marine françoise est-elle anéantie? Pourquoi les colonies sont-elles perdues? Pourquoi les François n'ont-ils plus de commerce? Pourquoi tous nos ports sont-ils bloqués?

C'est que pour être officier de marine, il faut un talent réel, être capable d'étudier les sciences exactes, et qu'il n'entre pas de charlatanisme dans l'art de la navigation. Je puis faire demain un garçon apothicaire ou un savetier, excellent général en chef; et je lui donne pour cela un chapeau doré, un habit brodé et un cheval superbe. Mon homme attaque, bat six mille Autrichiens avec 20,000 hommes, perd la moitié de son monde, les morts couvrent ses bévues, et vive la république!

pouvoit-il aimer des républicains *ingrats et égorgeurs ?*

Je ne prononcerai pas sur la réalité de la capitulation accordée *verbalement* par le général Hoche. Qu'elle ait existé ou non, il étoit chef et *maître* de disposer de la victoire, et je lui connois trop de force d'ame, pour penser qu'il se soit laissé *prescrire des meurtres* par le *septembriseur Tallien.* Au reste, s'il a pu se résoudre à sacrifier tant de françois par politique, ou par ambition, il est devenu, sans doute, le plus malheureux des hommes, et toute la gloire dont il se croit environné, ne peut le soustraire aux angoisses et aux remords.

On le proclame maintenant en tous lieux, le vainqueur de Charette et de Stofflet, le pacificateur de l'Ouest.

Il n'a rien pacifié dans la Vendée, *où le combat est fini faute de combattans.* Que signifie une paix accordée à quelques habitans d'un pays dévasté, et sur l'étendue duquel on compte plus de *vingt villes* et *dix-huit cents villages ou hameaux*, réduits en cendres? (24)

---

(42) Oui, peuple conquérant, *vingt villes et dix-huit cents villages ou hameaux* ont été *brûlés par toi.* Et ta gloire et tes lauriers te coûtent plus de trois millions d'hommes; on ne sauroit trop répéter ces vérités affligeantes, il y a tant de gens *qui ne croyent pas !*

Quant à la capture de Charette et Stofflet ; il ne la doit qu'aux royalistes qu'il a su gagner, et qui ont lâchement livré leurs chefs. Le général Hoche qui commande maintenant trois armées, avoit dans la Vendée *seule*, plus de 60,000 hommes, et sur-tout une très-nombreuse cavalerie : étoit-il donc si difficile de faire poursuivre Charette *de bois en bois*, et de traquer une poignée d'hommes réduits depuis fort long-temps à se cacher? fera-t-on accroire

---

Par exemple, quel est le peuple de l'Europe qui ne prend pas pour une fable, l'établissement *de la tannerie de peau humaine* à Meudon? On se souvient cependant qu'un homme vint à la barre de la convention, annoncer un procédé simple et nouveau pour procurer du cuir en abondance ; que le comité de salut public (de Carnot) lui accorda l'emplacement du château de Meudon, dont les portes furent soigneusement fermées ; et qu'enfin Barrere, Vadier et autres, furent les premiers qui porterent des bottes faites de cuir humain. Ce n'étoit pas au figuré que *Robespierre* écorchoit son peuple ; et comme Paris fournissoit des souliers aux armées, il a pu arriver à plus d'un défenseur de la patrie, d'être chaussé *avec la peau de ses parens et amis*. Voilà qui paroîtra encore plaisant et incroyable à certains *scélérats*, et sur-tout aux propagandistes. ----

Convention nationale, il y a eu à Meudon une tannerie de peau humaine, et c'est à ton existence qu'on doit une conception aussi monstrueuse !

aux gens sensés que tous ceux qui ont le malheur de vivre dans ces affreux déserts, peuvent aimer la république? Il leur suffit d'ouvrir les yeux pour la maudire. La paix est chimérique, là où on ne peut plus continuer la guerre. Le Poitou et l'Anjou sont arrosés du sang de leurs habitans, et maintenant on peut dire à messieurs les généraux républicains :

Claudite jam rivos, pueri, sat prata biberunt.

Le général Hoche, a dit-on, fait déposer les *armes aux Chouans ;* de tous côtés les chefs viennent protester de leur attachement à la république, et jurent de la servir. Si tous ceux qui ajoutent foi à ce fatras de mensonges, étoient initiés dans les secrets de la guerre de la Bretagne, ils ne croiroient pas un mot de ce qu'on publie, ils sauroient que le Breton a du caractere, et que quatre ans de malheurs et de guerre civile ont enraciné chez lui, une haine profonde et implacable pour la république. Que quelques payans ayent déposé leurs armes, cela ne prouve pas qu'ils ont aussi déposé *leurs ames.* Et on se trompe fort, si on suppose qu'ils adherent de cœur à ce qu'il a plu à quelques gens de promettre en leur nom ; d'ailleurs, si on en excepte un petit nombre *d'hommes connus*, qu'étoient en général ces chefs de chouans? De pauvres paysans, victimes

malheureuses des intrigues de tous les partis ; et fatigués, avec raison, d'être les matériaux d'une insurrection dont on n'a pas voulu profiter. Quelques personnages *ont spéculé sur leur zele*, lorsqu'il falloit en tirer parti, et maintenant leur soumission apparente est fondée sur ce qu'ils ne veulent plus être volés et égorgés. (43) C'est en quoi, tout homme qui les

---

(43) La conduite de nos troupes fait frissonner d'horreur, et il est rare de trouver des gens qui ayent le courage de dire cela. En général, l'espece d'officier est incapable de réprimer, quelques-uns partagent. A *Locminé* je fis procéder à une visite de sac devant le général *Hoche* et le député *Brue*; les soldats jetterent derriere la haie, une ligne de nippes et de brigandage de tous les genres. Avant de faire partir ce bataillon en tournée, je l'avois harangué, menacé, conjuré au nom de l'honneur. . . . Brue, cela est-il vrai ?

Les troupes venues de Hollande en Bretagne, ont commis tous les crimes sur les lieux de passage; et dans les environs de Rouen, on a fait griller les pieds d'un paysan pour savoir où étoit son argent. J'ai envoyé 40 procès verbaux à l'état-major et au terroriste Pille. Ce sont ces mêmes troupes qui vouloient tuer les muscadins de Rouen, et qui tiroient leurs sabres sur des cadenettes; je les en ai empêché assez vigoureusement; mais à Caën, à la comédie, elles s'en sont dédommagées, sous les auspices du général Dubayet. --- Oh ! que c'est lâche, *citoyen général en chef, ministre et ambassadeur.*

connoît bien, les approuve. Enfin, en dépit de toutes les pacifications du monde, je persiste à dire, avec connoissance de cause, *que la république est et sera toujours en horreur* dans les départemens insurgés, et que tout coincide en ce moment à renforcer les Bretons dans leurs principes : en effet, l'assassinat journalier de leurs prêtres, et la persécution décrétée contre les catholiques, suffisent pour rallumer à chaque instant une guerre mal éteinte. Vous tous, hommes crédules, retenez une vérité que confirmera le temps : c'est que faire vivre un *chouan* ou *vendéen*, avec un républicain, c'est renouveller le supplice de *Mezence*.

Mais en supposant que cette pacification ait

En 1793, le district de Sablé m'a requis de marcher, sur à-peu-près trois cents bandits de différens régimens, qui au lieu de se battre, s'étoient établis à *Présigné* qu'ils pilloient. Je fus à leur rencontre avec une petite colonne et une piece de quatre. Je leur fis mettre bas les armes, et en arrivant à Sablé je fis tondre les plus mutins et renfermer les autres. — Cette conduite fut regardée comme un attentat terrible *contre la liberté*. Les magistrats de tous les départemens insurgés ont à se reprocher de grands torts ; ils ont manqué de courage en ne dénonçant pas le pillage des troupes et la conduite de plusieurs généraux.— Et je dirai éternellement, qu'il n'y auroit pas eu de chouans, si on n'en eut pas fait naître à plaisir.

une apparence de solidité, quel en sera le résultat? Que le directoire exécutif n'ayant pas assez des trésors pillés en Italie par *Buonaparte*, essayera d'en envoyer chercher en Angleterre; cette expédition, qui n'est pas aussi chimérique qu'on le pense, a deux objets principaux : premierement, de dévaster un pays riche et florissant, en lui inoculant la liberté *Robespierrienne*; et, d'un autre côté, si l'Empereur est forcé de faire la paix, il faut bien que le directoire se débarrasse de cette masse de Belges, de Liégeois, et autres soldats dont il n'aura plus besoin, et qu'il doit envoyer mourir *quelque part.*

Depuis long-temps on parle aux républicains des immenses richesses de l'Angleterre; les gens destinés à commander cette fameuse descente, comptent sur de puissans amis, surtout *en Irlande:* ils se flattent hautement qu'on leur tendra les bras, et qu'ils seront secondés par un parti nombreux. Les plans d'exécution sont faits, et le moment n'est pas éloigné, peut-être, où l'ambition viendra expirer de rage sur les côtes d'une isle dont les habitans sont véritablement patriotes, et où le salut commun commande de contenir, avec vigueur, les partisans de la liberté *anarchique*, de l'éga-

lité oppressive et de la misérable fraternité. (44)

L'exemple de l'Italie doit ouvrir les yeux aux peuples qui n'ont point encore été pillés par la masse que le directoire envoie à la bou-

(44) Comme François, je suis loin de me réjouir de la ruine de notre marine et de beaucoup d'autres choses ; mais en homme impartial, je sens que les Anglois, tout en usant des droits de la guerre, pourroient, comme les autres coalisés, se dispenser de prodiguer des secours aux malheureux chassés et volés par la république. Des prêtres catholiques, existant par les bienfaits d'une nation protestante, donnent la mesure de ce peuple tant calomnié par les conventionnels. S'il existe beaucoup d'Anglois partisans de la révolution françoise, je les prie de lire le décret de la Convention, qui prescrit l'assassinat des prisonniers de leur nation. Pour moi qui, l'année passée, ne m'attendois pas à venir me réfugier *à Londres*, je ne puis mieux prouver que je pense comme j'écris, qu'en invoquant le témoignage *des prisonniers Anglois et Hanovriens*, qui se trouvoient sous mon commandement *à Rouen*. En arrivant dans cette ville, j'ai rendu la liberté et peut-être sauvé la vie à MM. *Rynd et Marcatay*, l'un capitaine au 57eme régiment, et l'autre lieutenant aux chasseurs d'York, ils étoient depuis six semaines emprisonnés par ordre d'un magistrat, et accusés d'avoir crié *vive le roi ;* la clique jacobite vouloit les faire juger, et je me suis moqué de la jacobiniere. Je pourrois citer quelques autres anglois, et qui sont en ce moment à Londres, et qui savent par expérience, qu'on peut avoir été homme en place et n'avoir fait de mal à personne.

cherie. Ecoutez le rapport fait l'an passé à la Convention, par le député Pelet : « Si la cam-
« pagne prochaine est inévitable, disoit-il, il
« ne nous restera qu'à frapper de grands coups
« sur l'Italie ; sans doute la république s'épuise
« par ses sanglantes victoires ; sans doute les
« François périssent, mais la France libre ne
« sauroit périr, sans entraîner l'Europe en-
« tiere dans sa chûte. » Bien digne consolation des successeurs déhontés du *dépopulateur Picard.*

Soldats François ! pourquoi donc étalez-vous ce luxe de courage ? A quoi vous conduiront tant de beaux exploits et tant de valeur ? — A resserrer la puissance dans les mains de ceux qui vous ont arrachés des bras de vos parens. Ignorez-vous que les conquêtes *d'Attila-Buonaparte*, coûtent la vie à plus de 30,000 de vos caramades ? Serez-vous toujours abusés par la politique de vos tyrans, qui laissent votre pays en proie aux horreurs de la misere et de la faim, tandis qu'ils vous envoyent ravager celui des autres ? La voix de vos *terribles conquêtes* retentira-telle dans la France comme la trompette du jugement dernier ? Rappellera-t-elle les innocens égorgés par la guillotine, et que dévora la chaux vive ? Non. Ces lauriers *tant vantés*, n'auront pas la vertu de la panacée, ils ne pourront guérir les blessures faites à

la nation, ni relever les murs embrasés et fumans. Ils ne rendront pas le fils à son pere, et la mere à sa fille éplorée.

Ces lauriers cimenteront-ils cet accord, cette union, cette douce prospérité, gages inviolables que promettoit la régénération de la France? Quel appareil exécrable que celui du sang pour étancher le sang! La nation épuisée n'a plus besoin de vos conquêtes; sa dépopulation est la preuve que vous savez vaincre, et les hommes les plus sanguinaires de l'intérieur, ne sont plus affamés de mort : ils le sont de justice et du retour de l'ordre.

Directoire! tu te targues en vain de ta puissance ignoble, ton trône élevé sur cinq colonnes de têtes coupées, commande l'indignation à tous les partis. Une voix terrible crie sans cesse aux François, que le royaume des Charlemagne, des Louis XII, des Henri IV et des Louis XVI : que la patrie des Bayard, des Duguesclin, des Clisson, des Condé, des Turenne, de cette foule immortelle d'hommes de génie, ne doivent pas appartenir et être gouvernés par un escroc public, un alsacien féroce, un homme nul, un niais paralysé par la peur, et enfin par l'éleve, l'apôtre, le suppôt scélérat du scélérat Robespierre. (Bonjour, Carnot.)

O peuple François, que tu es bisarre ! tu traînes sur l'échafaud le maître, et tu souffres une couronne sur la tête du disciple !

Pour appuyer mon système et prouver l'instabilité de l'empire des *usurpateurs conventionnels*, je pourrois, comme tant d'autres, m'égayer sur les finances, mais je ne veux point entrer dans ce dangereux labyrinthe. Pourquoi *les directeurs exécutifs* ne sont-ils pas assez aimables pour qu'une nouvelle *Ariane* leur fasse présent de cinq pelotons de fil? Il n'y a qu'un semblable miracle qui puisse les tirer d'embarras: mais, hélas ! je ne sache pas que *le Tourneur de la Manche, et la Réveillere de l'Epaux*, ayent la prétention d'égaler *Thésée*, en valeur ni en beauté.

Et vous, bonnes gens, qui admirez de loin et sur parole, ce qu'on appelle les *grandes victoires des François*, ne vous laissez point éblouir par ces images attrayantes de conquêtes. Le brigandage, le vol, le pillage et l'assassinat, n'alimentent pas long-tems une grande nation. La proie du soldat n'enrichit pas l'intérieur. La misere et la faim dévastatrice courent de toutes parts en France, et infestent de leur poison la patrie de ces conquérans si fiers. Ils reviennent avec des lauriers qui leur sont reprochés en secret, et les applaudissemens

arrachés par le terrorisme, sont maudits tout bas par la conscience du peuple.

Le grand *Fréderic* disoit qu'en derniere analyse, *la victoire se rangeoit du côté des armées les plus nombreuses.* D'après cette vérité, les succès de la république ne peuvent étonner que les gens qui ne réfléchissent pas. La désunion des Puissances, leurs projets d'envahissement, accompagnés de parcimonie, ont amené les François à vaincre en tous lieux. Voici le dénombrement des troupes levées par la république; et ceux qui connoissent bien la France, verront que je n'ai pas enflé mon calcul approximatif.

	Hommes.
Ancienne et superbe armée de ligne, maison du Roi, troupes des colonies et de la marine.	200,000
Assurément il n'existe plus 10,000 hommes de l'armée présente aux drapeaux en 1789 (et Carnot en conviendra).	
Bataillons de volontaires, créés par l'assemblée constituante, et envoyés aux frontieres par chaque département avant et depuis la déclaration de guerre, à dix bataillons par département, produisent. . .	830,000
Total.	1,030,000

Hommes.

De l'autre part. 1,030,000

Paris, Rouen, Bordeaux, &c. ont fourni 25, 15, 13 bataillons, et toutes les grandes villes au prorata.

Enrôlemens volontaires qui avoient lieu sur des tréteaux élevés dans les places publiques de toutes les villes de France, en Juillet 1792.

Après la septembrisation, les levées en masse pour les armées de *Dumourier*, *Luckner et Kellermann*, à l'époque de l'invasion en Champagne.

Les levées en masse qui ont eu lieu *pour toutes les armées de la République*, et qui étoient composées de gardes nationales formées en bataillons, et bien armées, ont produit éventuellement, sur tous les points et dans tous les cas où on en avoit besoin, au moins 600,000

Déserteurs Sardes, Prussiens, Autrichiens, et des Cercles d'Allemagne, débauchés par l'appât d'une promesse de pension de 100 liv. qu'on ne leur a point payée. 20,000

Total. 1,650,000

	Hommes.
De l'autre part.	1,650,000
Premiere réquisition de tous les François de 18 ans jusqu'à 25, exercée avec toute la rigueur de la loi et les formes les plus révoltantes, a dû produire en quatre ans.	600,000

C'est avec cette réquisition que les factieux ont eu le secret d'alimenter quatorze armées, et de perdre souvent 10, 15, 20, 30 et 35 mille hommes dans une affaire, sans qu'il y parût. --- La déroute de Novembre 1795 sur les bords du Rhin, coûte à la nation 25,000 hommes; ce qui n'empêche pas le directoire de faire repasser le Rhin sur plusieurs points.

Gendarmerie nationale formée à Paris, et gendarmerie envoyé aux armées partous les départemens de la république, peuvent être évaluées à	15,000
Cavalerie, dragons, chasseurs, hussards, portés au grand complet de six escadrons.	
Création d'une grande quantité de troupes à cheval, passées dans la ligne, corps francs attachés à chaque armée.	

Un Cavaignac, député, a fait en quinze

Total.	2,265,000

Hommes.

D'autre part. 2,265,000

jours un régiment de chasseurs à cheval, en prenant tous les chevaux qu'il trouvoit, et juchant dessus des jeunes réquisitionnaires. Quel militaire que mons. Cavaignac!

Cavaliers jacobins offerts à la Convention, par toutes les municipalités de la république.

Il y a quarante-quatre mille municipalités, parmi lesquelles il en est qui ont fourni vingt cavaliers.

Corps de cavalerie bourgeoise, faisant le service aux armées, et aux ordres des représentans et généraux.

J'évalue les quatre articles ci-dessus à 100,000

A Rouen, Legendre et Lacroix ont levé deux bataillons en 24 heures, et les ont fait partir pour la Vendée, ainsi que la cavalerie bourgeoise, composée de riches marchands, qui furent contraints d'abandonner commerce et famille, sous peine de mort.

Brabançons, Belges, Liégeois, Hollandois, Savoisiens; en un mot, réquisition exercée sur tous les pays conquis. 100,000

Le total des articles ci-dessus est de 2,465,000

D'où il résulte que la république a toujours eu à sa disposition des forces infiniment supérieures à celles de ses ennemis, et que pour se procurer des victoires, elle a consommé une quantité d'hommes, dont jusqu'à présent elle n'a voulu rendre compte qu'*au Diable*. Ajoutons à ce tableau les moyens employés par certains généraux, tels que des canons derriere les lignes ou les colonnes, des menaces de faire feu sur les fuyards, menaces qui ont été exécutées; la cavalerie chargeant l'infanterie; un mêlange de poudre à canon et d'eau-de-vie, qui a fait mourir beaucoup de soldats, etc.; (j'ai vu) la musique, la carmagnole, la marseilloise, etc.; les denrées et propriétés de tout genre enlevées sans miséricorde, et la patrie mise toute entiere en réquisition pour sauver la république. Les excès en tout genre ont été portés à un tel point, que, dans plusieurs villes, on a publiquement dépouillé et déchaussé les citoyens, pour habiller *nos freres d'armes*.

Demandons aux nations libertifiées par les républicains, le compte de ce qu'elles ont fourni pour la consommation des armées françoises. — Pauvre Hollande!

Passons maintenant à l'examen des preuves qui constatent la dépopulation.

ARTICLE

ARTICLE I.

Emigrés, c'est-à-dire, grands propriétaires, coupables d'avoir eu des châteaux qu'on brûloit. Officiers désignés aux poignards de l'ambition par les *insurgeurs d'armées*, tels que les Lameth, d'Aiguillon, Dubois-Crancé, et autres gentilshommes de cette nature. Prêtres qui ont mieux aimé se sauver que d'être noyés ou fusillés (45).

(45) La maniere dont on a traité les prêtres, passe les bornes de toutes les cruautes connues; par-tout ils ont été incarcérés et mis à mort; les révolutionnaires les précipitoient dans des cachots infects, et sur les ports de mer, ils étoient entassés dans des vaisseaux, où ils mouroient journellement de misere et de scorbut. C'est ainsi que chez une nation soi-disant philosophe, on persécutoit des hommes fideles à la voix de leur conscience. Contre qui *les voleurs des biens ecclésiastiques* ont-ils exercé tant de barbaries? Contre des hommes qui, dans leur exil, donnent par-tout l'exemple d'une résignation vertueuse et d'une patience à toute épreuve. Tout le monde en France sait très-bien que la majorité des cures de campagne étoit composée de pasteurs vertueux et de très-bonnes mœurs. -- Ceux qui ont fui une terre de *crime et de sang*, ont agi comme ils le devoient. Quel prêtre ou quel noble devoit rester en France après la *septembrisade?* et quelle effronterie de traiter comme émigres ceux qui ont obéi aux proscriptions!

Toutes les fois que je rencontre quelques-uns de ces prêtres sexagénaires, il me semble que je les vois s'échapper

Femmes et enfans réduits à mourir de faim, parce qu'ils ont suivi leurs époux et leurs peres. Grande quantité de soldats qui ont accompagné leurs officiers. Paysans d'Alsace et de Flandre, habitans de Lyon et de Toulon, qui ont eu peur de la guillotine. François de tous les âges et de toutes les conditions. Voilà ce qu'on appelle émigrés, c'est-à-dire, des *victimes du crime*. Il est bon d'observer que, dans cette grande quantité de François expatriés, il n'en existe pas un tiers qui soient nobles.

ARTICLE II.

Dépopulation totale de la Vendée, noyades de *Carrier* et *Francastel*, guerre civile en Bretagne, depuis 1793.

Citoyens morts dans les différentes insurrections depuis 1789 : 14 Juillet, 5 Octobre, *Nanci*,

---

du bateau de l'infernal *Carrier*, et j'éprouve le plaisir que ressent celui qui sauve un homme qui se noye.

Extrait d'un ouvrage de Vial. --- Lettre du comité révolutionnaire d'Angers, relative à 61 prêtres du département de la Nièvre. "Les enverrons-nous à Nantes? Les enverrons-" nous à la commission militaire? Les ferons-nous fusiller " au coin d'un bois, ou leur ferons-nous faire la pêche " au corail devant la Bannette? Parle." --- Le représentant se décida pour la pêche au corail, c'est-à-dire, la noyade.

Montauban, *Lyon*, *Toulon*, 10 Août, 2 Septembre, 31 Mai, 9 Thermidor, premier Prairial, 13 Vendémiaire.

Soldats morts depuis 1792, aux nombreuses armées de la république : morts sur mer.

François de tout sexe assassinés par la guillotine dans les différens départemens. (Voyez les 12 volumes de la liste des condamnés.

Dévastation de nos colonies, etc. etc. etc. etc.

Cette douloureuse nomenclature prouve que la France et menacée d'une prochaine dépopulation. Depuis quatre ans, nos armées ont dévoré l'espece d'hommes la plus robuste et la plus prolifique : il ne reste plus dans l'intérieur que des vieillards et des enfans, dont la majorité est accablée de chagrin et de misere.

Les tempéramens des militaires qui ont survécu aux fatigues et aux dangers de la guerre, sont totalement détériorés.

Enfin, les assassinats *révolutionnaires* ont enlevé à la patrie les nombreux descendans des victimes, *ce qui est incalculable.* Je me garderai donc de faire *conjecturalement* une addition de l'énorme quantité de citoyens François morts par l'effet des crimes de leurs représentans (46).

---

(46) Extrait de Vial, page 151 :

Les membres du comité d' Angers, au montagnard RICHARD

(Ce député borgne est encore membre des 500.)

Je me contente de demander aux adorateurs de la révolution, si la France a perdu moins de trois millions d'hommes ?

Un sage me répondra : cela est vrai, mais la France a fait d'admirables conquêtes, et elle a acquis la liberté. . . . de pleurer.

" Citoyen, nous vous envoyons le nommé Verdier, dit la Soriniere. . . . C'est un présent que nous faisons à la guillotine. Notre vœu sera rempli, si la danse qu'il mérite suit de près l'envoi. L'exemple est un motif si puissant pour le peuple, que le comité vous demande de lui envoyer la *sacram, sanctam guillotinam*, et les ministres républicains de son culte. Il n'est pas d'heure dans la journée, qu'il ne nous arrive des récipiendaires, que nous desirons initier à son culte. Jugez de la joie que nous éprouvons, en songeant que les autels de cette divinité (libératrice de la république) ne sont pas près d'être abandonnés. Pour que le service ne souffre aucun retard, trouvez bon que nous prévenions *St. Félix*, hiérophante du sacré college."

(Signé) THIERRY, président; ROBIN; OBRUMIER, pere; MAUCION; LOUIS CHOUDIEU; MARTIN, et CORDIER, secrétaire.

CHAPITRE IX.

VÉRITÉS FACHEUSES. LA RÉVOLUTION CONTENUE DANS VINGT LIGNES. UN MOT AUX VRAIS REPRÉSENTANS DU PEUPLE. ANALYSE DU CHEF-D'ŒUVRE DE RÉAL. CONCLUSION.

DÉFINISSE qui pourra ce mêlange de bravoure et de lâcheté qui caractérise la nation Françoise; j'ai bien peur, en mon particulier, que le principal mobile de nos *immenses conquêtes* ne soit l'ambition de chaque individu, et non pas l'amour de la patrie. Pourquoi donc tous les *triomphateurs de l'Europe* n'ont-ils pas tourné leurs armes contre la tyrannie de Robespierre? Pourquoi? C'est que la majorité des généraux François étoient visiblement les valets de celui qui les plaçoit à la tête des armées. Le quart de la France enrégimenté, procuroit à ces messieurs des triomphes faciles, tandis que le comité de salut public, à l'ombre des lauriers républicains, s'arrogeoit un pouvoir révoltant pour tout homme libre. Chaque victoire amenoit un décret de sang contre les malheureux de l'intérieur. Un comité, gouverné despo-

tiquement par Robespierre, organisoit les autres comités, nommoit à toutes les places, et serroit la constitution de 93 dans un tiroir; tribunaux, police intérieure, armées, corps législatif, tout lui étoit subordonné; et on viendra me dire que les soldats François étoient les braves défenseurs *de la liberté*, tandis qu'au contraire ils scelloient de leur sang les institutions les plus monstrueuses.

C'est ainsi qu'en 1794, le désespoir étoit à à son comble; la nation entiere étoit comprimée par la terreur, et muette à l'aspect des guillotines.

Le nombre des prisonniers d'Etat dans le royaume de..... Robespierre, montoit à plus de six cents mille individus: couvens, colleges, hôtels, maisons bourgeoises, tout étoit devenu des bastilles. Le couteau révolutionnaire se promenoit de Brest à Strasbourg, et de Dunkerque à Chambéry: les épouses étoient égorgées avec leurs époux, les enfans avec leurs meres, les domestiques avec leurs maîtres; et des malheureux, entassés dans des réduits malsains, regardoient comme un bienfait la mort, qu'ils recevoient avec le calme et la fierté de l'innocence.

Mais est-il donc bien vrai que je n'exagere pas, et que je raconte ce que toute la France

a eu sous les yeux pendant trois ans? La soupçonneuse postérité voudra-t-elle croire que les armées françoises ont souffert toutes ces horreurs, et que pendant que *ces grands héros* se débordoient en tous lieux, *Fouquier-Tinville*, effrayé du courage que montroient les condamnés, proposoit, à Robespierre *de faire épuiser par la saignée ceux qui devoient passer à la guillotine?* Quoi ! c'est à la face de l'Europe entiere, c'est à la fin du dix-huitieme siecle, qu'un scélérat obscur tyrannisa tout à son aise *un peuple libre !* que sept cents prétendus représentans du peuple décréterent par acclamation *tout ce qui plut au monstre !* et ce qui est plus étonnant encore, que vingt millions d'hommes se laisserent conduire par quelques assassins !

« Mais tous ces excès de carnage et d'oppres-« sions *n'existent plus ; Robespierre est mort*, » vous dit *stupidement* le révolutionnaire incorrigible. C'est à-peu-près comme si on vouloit démontrer que ce fut Robespierre seul qui bouleversa toutes les fortunes, qui dépeupla la France, pilla les vases sacrés, et fit égorger le Roi, sa sœur et son épouse, en même temps qu'il préparoit du poison pour Louis XVII.

Les déclamations pompeusement insidieuses ne peuvent tromper que des sots, et il demeure constant, par de bons et beaux procès-verbaux,

que les *plus insignes brigands de la Convention étoient les héros préconisés par cette Convention.* (47)

On n'oubliera jamais que les rapports atroces de Barrere et St. Just étoient accueillis avec

---

(47) *Maignet* a brûlé Bédoin, et fait égorger ses habitans. --- *Carpentier*, huissier de Valognes, a commis un million de crimes à St. Malo, a dégradé tous les bâtimens, dévasté les maisons particulieres, envoyé à *Fouquier-Tinville* les négocians les plus riches, et les plus vertueux peres de famille; a prêché hautement le pillage à la société populaire. --- *Turreau* pendant quinze mois complice de *Bourbotte*, et brûleur de la Vendée, qu'il appelloit *la grande illumination*, a fait brûler méchamment un fauxbourg de Saumur, pendant que l'ennemi en étoit à vingt lieues, et m'a donné à Laval *l'ordre de faire tuer des malades dans leurs lits*; ledit ordre, sollicité par un nommé *Baléguier*, porteur de la délibération que j'ai dans les mains. Enfin, ce Turreau a fait faire son cousin Turreau de Granbouville et de Liniere, général et brûleur en chef. --- *Barras Fréron*, grands dévastateurs du Midi où ils étoient en mission avec les bons patriotes *Ricord*, *Salicetti*, *Robespierre jeune et Gaston*, ont voulu faire raser Marseille, qu'ils appelloient *sans nom*; à Toulon, ont requis 1200 démolisseurs, ont fait fusiller et guillotiner plus de deux mille individus. --- *Jambon Saint André*; voyez la marine françoise. Ce fourbe, en rentrant à Brest lors du combat naval du premier Juin 1794, se laissa jetter des fleurs sur la tête, et fit un rapport plein de faussetés. --- *Richard*, *Choudieu*, *Garnier de Xaintes*, *Levasseur de la Sarthe*, tous quatre dénonciateurs et assassins de *Phi-*

transports, et célébrés par des hurlemens de joie ; et il est évident que les infernaux conventionnels ont légitimé tout autant de forfaits qu'il a plu au tyran d'en offrir *à leur sanction.*

---

lippeaux ; les deux premiers ont eu l'insolence de faire le panégyrique du féroce et lâche Rossignol. *Prieur de la Marne*, fou, perpétuellement dans l'ivresse, a soulevé le Morbihan avec un général Canuel, qui à Vannes faisoit passer son cheval sur des chouans fusillés ; tandis qu'à Josselin, le nommé *Batteux*, cuisinier et commissaire délégué par *Carrier et Prieur*, faisoit creuser les fosses par ceux-mêmes qui devoient les remplir. --- Toute la commune de Brest est venu dénoncer Prieur à la barre de la Convention. Lors du siége d'Angers, il envoya à la mort une quantité prodigieuse de femmes et de filles prises dans les faux-bourgs ; après les avoir interrogées et s'être moqué d'elles, il les faisoit conduire, disoit-il, *à l'hôpital*, et on les fusilloit au bord de l'eau ; les soldats rioient en exécutant de tels ordres, et dépouilloient les morts. --- Une madame de *Civrac*, abbesse, fut conduite à *Francastel et à Prieur* ; elle avoit avec elle une fidelle domestique, qui ne voulut pas la quitter : ces deux victimes furent guillotinées à Angers ; madame de Civrac avoit au moins 80 ans. Francastel a fait noyer, même *après la mort de Robespierre.* --- A Savenay, Prieur a fait fusiller 1200 paysans qui avoient mis bas les armes ; après les avoir fait enfermer dans une église, il fit arrêter la colonne, et le chef de brigade *Carbon* fut chargé de la fusillade. --- Ce Carbon doit être encore à Loudéac, où il m'a fait cette déclaration, lorsqu'il étoit sous

A l'exception des grands coupables et des antropophages d'habitude, toute la nation est révoltée des faits que j'ai avancés, mais elle n'en restera pas moins spectatrice tremblante des factions agitantes et réagitantes.

Les habitans des départemens se trouvant éloignés du champ de l'intrigue, sont trompés par des rapports pleins de mensonges ; c'est ce qui fait qu'une grande quantité de François ne sont pas plus instruits de la révolution que les étrangers. Ils ne savent pas qu'il existe à Paris *trente mille brigands*, qui sont révolutionnaires à

---

mes ordres. A Noirmoutier, on fit fusiller 1500 prisonniers de guerre ; là, périt le brave et vertueux d'Elbée, ainsi que plusieurs officiers de mérite. Au Mans, on tua toutes les femmes qu'on trouva. -- A Laval, neuf mois après tous ces massacres, j'ai eu le bonheur de sauver une jeune fille de Maulevrier ; lors de l'affaire du Mans, elle avoit recueilli les derniers soupirs de sa mere sur la *grande route*, et vivoit, depuis six mois, errante de bois en bois ; j'ai escamoté pour elle un arrêté au féroce Laignelot, que j'ai su tromper ; et c'est le bon et sensible *Simon*, maitre de poste à Mélay, qui m'a fourni l'occasion d'obliger cette jeune et intéressante créature : il avoit le courage de la cacher, et cela pouvoit lui coûter la vie. Quelque méprisable que soit le gouvernement, j'espere qu'il aura la pudeur de ne point faire au *brave Simon* un crime de sa bonne action ; c'est pourquoi je la publie.

la toise, et qui suivent aveuglément le parti qui paie. Le gouvernement emploie ces hommes, tantôt à faire une réputation, tantôt à en détruire une autre : ici, on les charge d'organiser des conspirations ; et là, ils servent à les découvrir : aujourd'hui ils exciteront une petite révolte, après laquelle on veut *dresser des batteries ;* demain ils clabauderont pour ou contre telle ou telle faction. Ces misérables sont au plus offrant, et trafiquent de leurs gosiers, de leurs bras et de leurs mensonges.

Il y a sur les renommées, les événemens et les décrets, un *agiot* semblable à celui de la rue Vivienne ; défions-nous donc des nouvelles et des nouvellistes, car l'expérience nous apprend que rien de *pur et de vrai* ne peut sortir de la nouvelle Sodôme ; et de tous ceux qui portent ou envoient les nouvelles, *il n'y a que les chevaux de poste qui ne mentent pas.*

Le mensonge, l'audace du crime et la peur conduisent les François depuis long-tems ; et comme je l'ai déja démontré, l'établissement de la république *n'est pas le vœu du peuple.* Je n'en veux pour preuve que les adresses envoyées par tous les départemens à l'époque *des attentats* du 20 Juin 1792. Tous les citoyens vouerent à l'exécration publique les auteurs de cette infame journée, et protesterent unanimement

de leur attachement à la constitution monarchique, etc.; on devoit verser *jusqu'à la derniere goutte de son sang pour la maintenir;* c'étoit à qui feroit le serment le plus énergique ! Trois mois après tout ce *cliquetis de sermens*, ces mêmes François reçurent officiellement le décret qui proclamoit une république.

Les défenseurs et les propagateurs de cette invention *histrio - Collotienne* étoient ces valets connus de tous les partis, cette nuée de terroristes et d'escrocs, dont Paris regorge : ces généraux de *biribi* (48), les nombreux assassins de

(48) *Tels maîtres, tels valets.* Beurnonville, ministre de la guerre et joueur de profession, a mis à la tête des armées tous les flibustiers des tripôts de Paris. Pache, espece de savant, a fait colonels des gens de lettres et des comédiens ; et Bouchotte a été le Mécene de tous les septembriseurs.

On se souvient qu'au commencement de la révolution, il y avoit une grande quantité de banques, dans lesquelles des dogues humains faisoient la police, et venoient imposer des contributions. Pour être admis dans cette bande joyeuse, il falloit être crâne, et avoir donné ou reçu un coup d'épée : le chef *du corps* étoit le célebre Bouju. Ces hommes, armés de longs bâtons, entroient dans les salles de jeux, tandis qu'un d'eux se plaçant vis-à-vis le banquier, faisoit un geste indicatif, qui vouloit dire en argot, *donnez-nous le pâté*, ou sinon..... Le banquier, qui avoit peur, donnoit ordinairement deux écus de six francs.

Il y avoit d'autres dogues qui gardoient les grilles, tan-

Septembre, et les soldats révolutionnaires du tragique général Ronsin.

Au moment où le sang des nobles et des prêtres ruisseloit en tous lieux, *messieurs les honnêtes gens*, après avoir laissé égorger dans les prisons, reconnurent *prudemment* la république : une longue suite de malheurs les a punis de

---

tis que plusieurs d'entr'eux se détachoient et raccrochoient les passans sous les galeries du Palais-Royal, en disant : *charmante société au* N°. 40, *la partie commence.* -- Et ils vous mettoient une carte dans la main.

Presque tous ces banquiers, croupiers, frippons et dogues &c. ont été faits généraux, & placés avantageusement dans les états-majors ; la liste en seroit trop longue ; mais il me suffit qu'à Paris on sache que je dis vrai. ---

Le colonel Boyer, *danseur à l'opéra*, ayant été destitué lorsqu'on faisoit semblant de vouloir le bien, j'appuyai sa démission, en écrivant au comité de salut public que cet âne étoit incapable de conduire quatre hommes à cheval. Cependant il fut réintégré peu de temps après, et m'écrivit, pour me l'annoncer, la lettre ci-jointe. Je conserve précieusement l'original ; en voici copie *très-conforme* : « Je ceai leinteres que vous prené a ce qui me con-
« serne, cet pourquoi je vou fait passé de mes memoire ;
« vous veré aveque plesire que je ne sui pà dans les faire,
« come lon di des hom mechan et lache ; car lors que je die
« mal d'un hom an neriere, cet que je lui et die devan

Salut et fraternité. *Boyer*, toujours chef de brigade.

Fobourg St. Denie porte St. Denie a Paris 28 Fructidor.

leur lâcheté. Maintenant *ils détestent et méprisent le gouvernement*, mais ils n'osent le changer.

Observez aujourd'hui mes chers patriotes; ils sont tout-à-fait abasourdis; ils se regardent dix minutes avant de se toucher la main; en un mot, *ils sont morts civilement.*

Regardez ce même peuple, lorsque le temps et des factieux écraseront une autre faction; vous le verrez se ruer en troupe sur le chef, il criera, se disputera, et finira par se taire, tandis que les camarades des défunts renoueront les fils de l'intrigue..... Voilà pourtant comme vont nos pauvres affaires.

Mon cher et gros *Lucas* (49), on a bien tort

---

(49) *Pierre Hector Lucas*, habitant de Rouen, est l'homme le plus gai et le plus franc de la nature; il se moque des sots et des méchans, tant que la journée dure; c'est apparemment pour cela qu'on le traite de fou.... Il m'a toujours semblé injuste de le saigner, le baigner et le renfermer, parce qu'il débite spirituellement et publiquement des vérités. Il est doux et poli à l'extrême, donne ce qu'il possede à tout le monde; il dit et répete souvent, par forme de plaisanterie, que nous sommes *des oies*. Il boit sec, sans s'enivrer, et entonne d'une voix vraiment mélodieuse :

Aimable Providence,
En toi je mets ma confiance,
Et de tes bienfaits
Je bénis les attraits, &c. &c.

de t'emprisonner comme fou, lorsque tu dis sur la place publique, ou au spectacle, que les François sont des *oies*. Homme aimable et facétieux, je crois que la Divinité t'inspire, lorsque tu t'amuses à tancer tes concitoyens.

Je conviens avec toi, et de tout mon cœur, que nous sommes des *oies*, et qui plus est, des *oies* que je me garderai bien de comparer à celles du Capitole : ces dernieres crioient pour le salut de leur patrie, tandis que nous n'avons cessé de hurler pour la perte de la nôtre. Si tu veux avoir une idée juste de la frivolité barbare de ce peuple *moutonnier*, tu la puiseras dans les trente lignes suivantes, qui forment l'histoire complette de la révolution.

« Vive la nation ! vive la liberté ! vive le tiers-état ! à bas les aristocrates ! vive d'Orléans ! vive Necker ! vive la Fayette ! vive Mirabeau ! *vive le Roi ! vive notre bon Roi ! vive le restaurateur de la*

Cela ne mérite pas d'être renfermé dans une loge, où, par parenthese, il ne perd rien de sa gaîté. Le citoyen Lucas est un homme réellement extraordinaire, et qui n'est pas fait pour vivre dans un siecle où la franchise est folie, et la générosité, sottise.

Je paie avec plaisir le tribut à l'amitié, et suis certain que *Lucas* a prié Dieu, pour que je ne tombasse pas sous la griffe de l'exécuteur testamentaire de la Convention.

liberté ! ! ! vive la constitution de 91 ! à bas les républicains du champ de Mars ! Péthion ou la mort ! vive la mort ! à bas la monarchie, et vive le 10 Août ! vive Robespierre ! vive Marat ! vive Danton, Tallien et le deux Septembre ! ! vive la république ! vivent les jacobins ! vive la Montagne ! à bas les églises, et pas de bon Dieu ! vive le gouvernement révolutionnaire ! vive la terreur ! vive le maximum ! vive l'Etre-Suprême ! et l'immortalité de l'ame donc? vive la constitution de 93 ! vive Barrere ! vive Collot ! vive Carnot ! vive Couthon ! vive St. Just, et vive le comité sauveur ! vive la guillotine ! périssent les conspirateurs !..... ah ! ah ! ah ! ah ! vive le neuf Thermidor ! vivent les modérés ! à bas les jacobins ! mort aux assassins du peuple ! vivent l'humanité et la justice ! *le Roi et du pain !* du pain, citoyens représentans, du pain ! vive la constitution de 95 ! à bas la réélection ! point de cinq cents ! à bas les cinq cents ! au diable les cinq cents ! vivent Barras et les cinq cents ! vive Legendre, sa verge de fer, et son couteau sanglant ! à bas le directoire, qui replace tous les terroristes ! à bas l'artillerie de Benjamin-Constant ! vive le directoire qui épure ! et vivent tant d'autres, qui ont tant fait mourir ! ! ! ! »

C'est ainsi que ce malheureux peuple, brûlé par la fievre de l'anarchie, est toujours disposé à

à écouter les charlatans qui lui disent avec effronterie : *nous te sauverons.*

Si toutes ces platitudes ne s'étoient point passées sous mes yeux, et par-tout où j'ai porté mes pas, il me seroit impossible de croire que les François se sont avilis sous tant de formes. L'immorale versatilité qu'ils montrent depuis six ans, ne s'accorde point du tout avec les titres sonores *d'hommes libres et de républicains.*

Les oppresseurs de cette nation voient dans *ses indécisions perpétuelles*, l'assentiment de la complicité; ils s'attachent sur-tout à montrer à travers un prisme flatteur, les exploits de ces soldats répandus à cent lieues des frontieres, tandis que toutes les villes de l'intérieur offrent aux regards de l'homme de bien la famine, le meurtre et le tableau déchirant des malheurs de Samarie. A Paris, théâtre mouvant de toutes nos calamités, les cris insolens de la barbarie triomphante, et les refrains de la férocité, sont remplacés par le silence de la mort et les accens du désespoir. C'est là que l'œil épouvanté voit des foules de malheureuses, dont les enfans périssent sur un sein desséché. A tous momens, la rage et la faim commandent des suicides : l'un trouve le terme de ses maux en se jettant à la riviere; l'autre répond

à sa famille qui lui demande du pain, en se précipitant du haut de sa maison.

Jusqu'ici je n'ai présenté au lecteur que des tableaux déchirans. Devois-je mentir? et les demi-vérités ne sont-elles pas aussi funestes que les mensonges?

J'ai rempli une tâche dégoûtante; et certes, ce n'est point par plaisir que j'ai dévoilé les forfaits des fondateurs de la république. En peignant l'inconstance des François, je n'ai voulu que les éclairer sur leurs propres intérêts; et ils ne doivent pas voir une insulte à leur malheur, dans mon zele à en desirer la fin.

Il m'en a coûté infiniment de révéler des traits de cruauté qui font frémir la nature; mais j'ai considéré que le rôle de *dénonciateur* étoit honorable, lorsqu'il avoit pour but de servir l'humanité.

Je n'ai rien de commun avec ces gens doués d'une sensibilité théorique, et qui démentent leurs discours philantropiques par des actes d'une barbarie raffinée. Ceux qui ont de la mémoire se rappellent que depuis trois ans je fais la guerre aux bourreaux; et l'ouvrage de Philippeaux, publié après sa mort, prouve invinciblement que le 27 Septembre 1793, dans les

beaux jours de la terreur, je joignois ma voix à la sienne, pour empêcher Bouchotte et ses complices, de prescrire les égorgemens de la Vendée. (50)

---

(50) Voyez ma lettre insérée dans le mémoire posthume de Philippeaux. -- A l'affaire du 5 Août 93, à Doué, l'avant-garde fit 79 prisonniers, qui furent conduits à la tour de Saumur, où j'eus occasion d'aller, quelques jours après, voir des hussards de mon régiment, qui étoient en prison. Je voulus voir les prisonniers Vendéens ; on me fit descendre au fond d'une large tour, où, parmi un tas de moribonds, *je vis un homme mort*, et un autre qui expiroit à côté de lui. Je tombai moi-même, suffoqué par le méphitisme ; on m'entraîna hors la tour. Je fis monter et donner du bouillon à celui auquel il restoit un souffle de vie, et il en revint. Le geolier, *humain et bon homme*, permit aux prisonniers de prendre l'air sur le haut de la tour, où j'allois de temps en temps voir ces pauvres gens, parmi lesquels il y en avoit de 70 ans.

Je leur donnois à entendre qu'on renverroit les vieillards chez eux, à condition qu'ils obéiroient aux loix ; je leur faisois sentir que c'étoit là leur intérêt ; que la guerre les perdoit et les ruinoit, &c. &c.

C'est ainsi que tout en abhorrant la république, je la servois sans m'en douter.

Je partis de Saumur ; mais, hélas ! le 12 Frimaire, *le Vasseur de la Sarthe* y vint. Sa première opération fut de faire lier les 700 prisonniers deux à deux, pour, disoit-il, les transférer : il donna secretement l'ordre de les tuer, ce qui fut exécuté. Depuis Saumur jusqu'à Orléans, on les

Je pourrois mettre sous les yeux des gens qui me reprochent trois ans de généralat dans la république, une assez longue liste des victimes que j'ai arrachées à une mort certaine.

---

noyoit ou fusilloit par bandes de 50, 60 et 100; et les conducteurs *Mogue* et *Petit* mettoient l'étape de ces malheureux dans leurs poches. *Le Vasseur de la Sarthe* s'est vanté hautement de cette expédition dans l'antre des Tuileries; voyez la séance du premier Nivôse, deuxieme année. Interrogez sur ces faits les autorités civiles de Blois, et le concierge de la prison de Saumur. -- Le même jour, premier Nivôse, *Léquinio* écrivoit à la Convention, qu'il avoit brûlé la cervelle à deux prisonniers à Fontenai-le-Peuple, et qu'il venoit d'en faire fusiller 500. Voyez le Moniteur. -- Ce *Léquinio* a fait une histoire de la Vendée, où il dénonce comme assassins tous les généraux réemployés depuis par le directoire. Je certifie en mon ame et conscience, qu'un honnête homme, bon officier, pouvoit, avec 6000 soldats bien cantonnés et bien commandés, appaiser les troubles de la Vendée. --- Je déclare que les Vendéens ont fait plus de 30,000 prisonniers, qu'ils renvoyoient tondus, et qu'ils n'ont commis de cruautés qu'après qu'on leur en eut donné l'exemple, en massacrant leurs malades, en les brûlant, &c.

A Fougeres, long-temps après le passage de la Loire, ils donnerent la vie à 800 prisonniers républicains, auxquels ils offrirent du service ou des passe-ports.

Le 15 Juillet 1793, à la bataille de Martigné, le lâche et féroce comédien Grammont hacha trois hommes liés et prisonniers dans le château de Félines. Les généraux de

Avant d'être en pays étranger, j'écrivois dans tous les journaux : « Que j'avois reçu des ordres « par écrit, d'organiser des compagnies d'incen- « diaires, de faire massacrer des malades dans « leurs lits ; » et loin d'exécuter de pareils ordres, j'eus la force de m'y opposer, et de publier ces horreurs : aussi fus-je proscrit et caché pendant six mois. (Voyez l'Accusateur-Public de *Richer-Sérisy*, auquel j'ai remis un arrêté de *Francastel* et *la Vallée*, dans le temps même que j'étois encore en place.)

La haine implacable que j'ai vouée aux bourreaux du peuple, provient de ce que je les ai vu de près égorger et dévorer la patrie.

Aux armées on comptoit autant de partis et de classes d'adulateurs, qu'il y avoit de bachas en mission. Ce n'étoit autour d'eux que débauche ; ils engloutissoient la dépouille du riche, et par-tout ils repoussoient insolemment le malheur. Ici, le fils venant solliciter la liberté de son pere, étoit couvert de huées, et précipité en prison ; là, une jeune fille, timide et éplorée, venant demander la permission de soulager sa mere infirme, étoit chassée et accablée des propos les plus indécens.

---

l'armée de l'Ouest étoient, comme j'ai déja dit, des renégats, des moines, des curés jureurs, des opérateurs, des saltimbanques, *et des gredins de toute espece.*

Par-tout *les députés tigres* aigrissoient les esprits, faisoient naître la discorde, et inspiroient la férocité. Bien loin d'employer la douceur pour faire connoître et aimer *leur république* à des cultivateurs ignorans, ils les exaspéroient par les plus révoltantes barbaries; ils faisoient emprisonner en un seul jour *les habitans de vingt communes*, et s'emparoient de leurs enfans; enfin, ils propageoient en tous lieux nos miseres, pour étendre leur sanglante et monstrueuse autorité.

Au milieu des fumées du vin et des expansions crapuleuses, ils épuroient ou destituoient des corps administratifs; changeoient d'un coup de plume les destinées d'une armée; cassoient dix généraux, pour leur substituer les compagnons de leurs dégoûtantes orgies; faisoient fusiller sans forme de procès, et tout cela *au nom du peuple François.* (51)

---

(51) En brumaire (Octobre 1793) je dinois chez Thirion, représentant du peuple, où des soldats amenerent deux hommes arrêtés sur la route de Sablé à Laval. L'un d'eux, connu pour postillon, fut relâché; comme l'autre étoit un peu vêtu, on lui demanda qui il étoit, ce qu'il faisoit, et où il alloit? --- Je suis *le Normand*, citoyen de *Sablé*; j'étois autrefois dans les fermes, et je reviens de *Boissé*. --- Ah! ah! tu étois dans les fermes? Sangsue publique! contre-revolutionnaire! Tu es arrêté sur la route de

L'homme qui verse tant de larmes sur des horreurs qu'il ne pouvoit empêcher, étoit-il capable de servir ceux qui les ordonnoient?

Laval, et les brigands y sont? Allons, allons, *qu'il soit fusillé.* Pour faire sa cour, chacun dit son mot, et raille bêtement l'infortuné, auquel, pour comble de malheur, on trouve un chapelet, qu'il portoit suivant l'usage du pays. Oh fanatique! brigand! scélérat! tu as le signe de ralliement! Allons, allons, *qu'il soit fusillé.* Le pauvre homme, tremblant et stupéfait, ne répondoit pas un mot; je m'avise d'élever la voix en sa faveur, et de dire que les preuves n'étoient pas assez claires..... qu'il falloit..... — Il ne faut pas protéger les brigands : allons, général, donnez des ordres; voilà justement le commandant de la place. Voyant que c'étoit un parti pris, je devins plus furieux que tous les autres, et j'entraînai le malheureux que je fis fourrer chez les suspects, de concert avec l'honnête et vertueux Duplessis, commandant la place, et qui eut l'adresse de demander à Thirion un ordre par écrit, que celui-ci refusa toujours. Je donnai ordre à deux soldats de tirer des coups de fusil aux environs, et je rentrai en disant tristement et amphibologiquement, *c'est fait.* On but un coup, et on n'y pensa plus.

Sept ou huit mois après cet événement, j'échappe moi-même de la guillotine, je reviens commander à *Laval. François Primaudiere*, député, m'engage à l'accompagner à Sablé, son pays; en arrivant, j'apprends que le Normand avoit été mis en liberté à *Chartres;* je vais à sa maison, je me nomme; il me reconnoit, me couvre de larmes et de bénédictions; sa famille m'entoure et me poursuit

Que celui-là qui peut me prouver que j'ai jamais changé de langage et de principes, se leve et m'accuse. Cette provocation n'est point de l'orgueil, mais le besoin que j'ai de n'être pas confondu avec des meurtriers.

Au reste, dans un siecle si fécond en crimes, alors que les tyrans étouffent la voix de celui qui les démasque, pourquoi ne me vanterois-je pas d'être exempt de reproches? Il ne me reste au monde que cette consolation, et tous les jours la calomnie veut me l'arracher. Pourquoi ne dirois-je pas que sous le régime affreux de la terreur, au milieu des guillotines, des représentans et généraux cannibales, je conservois entiérement mon caractere? et que jamais ma bouche, ou ma main, ne prononça ou signa *la mort de mon semblable.* Mes lettres *à Bouchotte* ou *aux comités*, étoient la satyre des crimes de toute la *canaille égorgeuse.*

---

par-tout..... Mes témoins sont les habitans de Sablé, François, membre des cinq cents, et Bidois, négociant de Laval, qui fit le voyage avec moi.

Le député Thirion est moins méchant que *fou et foible*; il voyoit par-tout *des brigands* et des ennemis de la république. Cet homme est devenu *tout-à-coup*, de précepteur d'enfans et d'ex-oratorien, grand représentant d'un grand peuple. — Voilà ce qui lui a tourné la tête.

Les gens froids et insensibles se gardoient bien de causer avec moi ; j'étois, selon eux, un insensé, je courois à ma perte ; ce que je disois avec l'accent du désespoir et de la douleur passoit pour des accès de démence ; tout ce qui m'entouroit attendoit le neuf Thermidor pour se prononcer contre l'infame *Robespierre*, que je vouois hautement à la haine des François (52), dans le temps où sa puissance étoit sans bornes.

---

(52) Les personnes qui auroient quelques raisons pour connoître exactement ma profession de foi ; sont priées de vouloir bien consulter les membres du comité révolutionnaire de St. Brieuc, auquel je fus dénoncé en 1794, par le nommé *Cadot*, chirurgien de la dix-septieme demi-brigade d'infanterie. Un monsieur *de la Châtre*, chef d'un bataillon du Berry, appuya fortement mon dénonciateur. Le comité de Saint-Brieuc, avec lequel ils s'entendoient, lança contre moi *un mandat d'amener*. Les jacobins du lieu, que j'avois traînés dans la boue, firent tout pour me perdre ; mais je leur montrai les dents, et je fus secondé par les honnêtes gens du pays. *Vu le temps et les circonstances*, il n'y a rien de plus flatteur pour moi que les articles de la dénonciation, d'après laquelle il y eut audition de témoins, &c. &c. *La Châtre et Cadot étoient* deux Robespierristes prononcés, et intimes de Victor Hugues de Verteuil, et *du bourreau de Brest*, avec ils mangeoient à Brest.

J'insiste sur tous ces faits, parce que je mourrois de

J'étois le maître, comme tant d'autres, de *me vautrer dans le sang*, de garder mon emploi, et d'acquérir de la fortune; je n'ai rien fait de cela, j'ai sacrifié au contraire ce que j'avois de plus cher, pour servir la cause des malheureux, dont je partagerai le sort, quelque affreux qu'il soit, ou *qu'il devienne.*

Le crime heureux et triomphant ne me fera pas changer de résolution, et la grace qu'on accorde *aux condamnés à mort* pour l'affaire des Sections, ne me détermine pas à aller me courber devant *de vils usurpateurs.*

Quoi qu'il en soit, il me reste un sang embrasé; et mon espérance, qui colore l'avenir, adoucit le présent, et releve mon courage : et si je me félicite d'être échappé à la mort, c'est que je puis encore former des vœux pour ma patrie.

Fasse le ciel que les nouveaux représentans se pénetrent bien de l'importance de leurs fonc-

---

honte et de douleur, si on supposoit que j'ai jamais partagé les crimes des monstres parmi lesquels j'étois.

Pour répondre victorieusement aux gens à objection, je pourrois citer tel trait de ma vie politique, dont *les détails tiennent du roman*, quoique des preuves matérielles en constatent *la vérité.* La prudence et le bonheur d'autrui me défendent de m'étendre sur cet article; un jour tout se saura, par la raison que *tout se sait à la longue.*

tions : plus notre situation est malheureuse, plus ils acquéreront de vraie gloire en la faisant changer. Ils peuvent tout *avec du courage et de la constance.*

Législateurs ! travaillez sans relâche au salut de la patrie ; le bonheur auquel vous nous rendrez, sera votre plus douce récompense. Si la tâche que vous avez à remplir est pénible, le bien que vous pourrez opérer la rend sublime. Le choix qu'on a fait de vous dans un moment de crise, et après une terrible expérience, m'est un sûr garant de la pureté de vos intentions. Vos devanciers ont dit dans leurs transports furieux : « Nous savons « que le peuple voudroit être libre ; nous savons « qu'il existe pour lui, dans la nature, des « regles invariables de justice, dont on ne peut « long-tems l'écarter, sans le rendre *méchant et* « *malheureux ;* nous savons tout cela, et nous « ne voulons pas, nous, ce que veut la Pro- « vidence. Nous voulons étouffer toutes les « facultés de l'homme ; nous voulons qu'il soit « esclave, afin qu'il soit souffrant et corrompu ; « nous voulons qu'il n'y ait de juste pour lui, « que ce qui plaît à ses maîtres. Nous étein- « drons son intelligence, vous avilirons son « cœur ; nous paralyserons, s'il se peut, sa « conscience ; nous le forcerons à la révolte,

» nous le brûlerons jusques dans sa chaumiere ;
« nous le violenterons, pour qu'il renonce à
« son Dieu, et reconnoisse la république ; et
« en le tourmentant et en le dépravant de toutes
« les manieres ici-bas, nous lui préparerons
« encore, pour une autre vie, une destinée
« plus désespérante et plus misérable."

Pour vous, députés du peuple, appellés à le ramener à son caractere primitif, votre persévérance et vos soins lui procureront le contentement et le nécessaire. Vous aurez le courage de rendre aux François leur Roi légitime ; vous rappellerez dans le sein de la patrie ceux dont vos prédécesseurs ont assassiné les parens et volé le patrimoine ; car vous sentez qu'il n'y aura jamais de bonheur pour la France, que quand on aura accompli *cet acte de justice et d'humanité.* Vous ferez dresser en tous lieux des autels à la réconciliation, vous publierez des loix justes ; votre exemple et la sagesse de vos délibérations donneront de la vigueur au patriotisme. Les hypocrites, qui n'existent que dans le chaos, seront confondus, si vous voulez les confondre : alors l'immoralité et le brigandage cesseront ; nos goûts révolutionnaires et corrompus seront remplacés par l'amour du travail et la pratique des vertus civiles. Une génération d'hommes *dignes de ce nom* succédera à une

génération abâtardie par le crime et la misere; la puissance et la richesse de la France s'établiront enfin sur des bases solides. Je me berce de la douce idée que bientôt tous les François, réunis sous un même étendard, iront vous offrir le tribut de leur reconnoissance, et c'est avec délices que mon ame se repose sur un tableau aussi consolant.

Au nom de la patrie en larmes et dévastée; je vous conjure de cicatriser nos plaies. Soyez les immortels auteurs du retour de la félicité publique, et recevez d'avance les bénédictions de tous ceux qui souffrent.

Arrachez la France des serres de ces oiseaux de proie, qui lui déchirent encore les entrailles en croassant le mot *humanité*. Point de foiblesse! Si vous fléchissez un instant devant une poignée de brigands, non-seulement vous perdrez la patrie, mais encore vous serez les premieres victimes des conjurés.

Tout notre espoir est en vous, et mon cœur me dit que vous mériterez bien d'un nation si long-temps martyrisée par des barbares.

Tels sont les vœux d'un homme dont le cœur est flétri, et l'imagination troublée par tous les massacres qu'il a vu commettre.

ANALYSE

DU CHEF-D'ŒUVRE DE RÉAL.

Tu as raison, *Réal*, lorsque tu nous dis dans ton *Essai sur le 13 Vendémiaire* (qui n'est pas un coup d'essai) : « J'ai vu de près toutes les crises « de la révolution [je le sais], j'en ai étudié « les mouvemens [je le sais]; un caractere « essentiel distingue celui-ci de tous ceux qui « l'ont précédé : IL N'A POINT ÉTÉ POPU- « LAIRE." Il s'en falloit, morbleu, beaucoup qu'il fût populaire ! car tu sais, *mon cher historiographe*, que, *chez tes vieux amis*, un certain peuple assassinoit *au nom de la Convention ;* mais que le 13 Vendémiaire, c'étoit au contraire la Convention *qui assassinoit le peuple entier.* Tu ne nous dis pas que cette Convention nationale, en réarmant les terroristes, a légitimé pleinement l'insurrection des Parisiens, et mis le comble à son éternel déshonneur. Dans la mémorable journée *dont tu rends compte*, les sectionnaires avoient pour eux les principes, la justice et

le vœu de toute la France, au lieu que *tes opiniâtres cliens* étoient dévorés par la soif de dominer, par l'habitude du crime, et la crainte de rendre des comptes.

Qu'ils disent donc à leurs commettans ce que sont devenus les nombreux assassins de l'Abbaye, de la Force, du Châtelet, des Carmes, de Saint-Firmin, de Bicêtre, de la Salpêtriere, etc. etc. Où sont les présidens et grands juges des tribunaux établis à la porte de ces prisons? Quel supplice ont subi *les signataires de cette circulaire de Septembre*, qui prescrivoit dans les départemens les égorgemens de la capitale? [*Panis*, *Sergent*, *Jourdeuil*, *Deforgue*, *&c.* et autres misérables de la factions de *Danton*, *qui sont tes amis!*] Oseras-tu dire que tous ces assassins ne jouissent pas *d'une pleine et entiere liberté*? Les agens connus de Robespierre ne sont-ils pas placés à la tête des administrations et des armées? Où étoit le rendez-vous général de ces patriotes de 89, lors de *l'affaire des Sections?* Où? à la Convention, qui s'est enivrée de notre sang et de sa honte.

Pour te convaincre d'imposture et d'effronterie, je vais te citer quelques passages de ton opuscule. Extrait de l'*Essai sur le 13 Vendémiaire*, page 61 : « *Berruyer* (*) s'élance à cheval à la

(*) *Berruyer*, qui servoit sous les ordres de *Santerre*,

« tête de la colonne. A peine est-il dans la rue ;
« que son ordonnance est tué, et son cheval
« percé de trente balles. Le vieux guerrier met
« pied à terre, et reste quelques minutes à
« peu près seul, à l'entrée du débouché meur-
« trier, etc. etc."

Et voilà cependant comme on écrit l'histoire !

Ce qui fait rire, c'est l'heureuse étoile de *Berruyer*, et la maladresse de ceux qui l'ajustoient : ils perdent trente coups de fusils pour tuer un *bon cheval*, tandis qu'il n'en falloit qu'un seul pour purger la terre de ce vieux criminel, qui, six mois avant de conduire *Louis XVI* à l'échafaud, étoit accablé de ses bienfaits.

Comme ce lourd Réal écrit !
Comme il ment sans goût, sans esprit !
L'entendez-vous vanter avec emphase
Le civisme de ses gredins ?
Comme il jouit ! comme il est en extase
Devant les chants des assassins !
C'est *un quatre-vingt-neuf*, ami de la patrie.
O le charmant jeune homme ! ô l'honnête garçon !
Pour certains petits tours, qui ne flairoient pas bon,
Sa griffe fut, dit-on, au palais raccourcie ;

---

a conduit son Souverain à l'échafaud le 21 Janvier 1793. Il étoit pensionnaire *du Roi*, et comblé de ses graces ! ! !

Mais

Mais j'en jure *Fyon*, *Rossignol* et *Babœuf*,
S'il fut fort en filouterie,
En terrorisme il n'est pas neuf.

Autre extrait de monsieur *Réal*, pages 84 et 85 : « Si quelque chose pouvoit égaler la grandeur d'ame de ces généreux martyrs de la « liberté, ce seroit l'intérêt vif et touchant, « l'énergique dévouement, avec lesquels les « femmes secouroient les blessés, étanchoient « leur sang. J'ai vu de ces femmes.... rester « sur pied pendant toute cette longue nuit, « prodiguer aux blessés les soins les plus tendres avec cet abandon qu'on n'auroit pas osé « exiger d'une sœur, d'une épouse, d'une « amante. Le linge n'arrivant pas assez promptement, une d'elles, la femme du général « *Dufraise*, coupa sa chemise pour en faire des « bandes. *Brave femme*, DISOIT EN SOUPIRANT « LE BLESSÉ, *je vous connois, j'ai été frappé à côté* « *de votre mari.*"..... Quelle finesse ! mais surtout quelle adresse! comme la fin de cette phrase jette *un vernis innocent* sur la bravoure de Brutus *Dufraise !* Je le dis franchement, *Réal* est un homme essentiel à la consolidation d'une république, et son écrit porte le cachet d'un révolutionnaire dégourdi.

Philantrope forcé, chroniqueur ridicule,
Il ne nous fera pas grace d'une virgule.

Allons ; qu'on s'attendrisse à ses récits bénins.
-- D'un ton digne des capucins,
« Voyez-vous, *nous dit-il*, madame *Bentabolle*,
« Aux blessés témoignant sa bonté carmagnôle,
« Et de nos *montagnards* saintement s'approcher
« Les deux pucelles *Durocher* ?
« Puis, de l'humanité dame *Dufraise* éprise,
« En bandes déchirant son auguste chemise ;
« La *Dubois-de-Crancé*, *Montmayou*, *St. Sauveur*,
« *Calès*, dames pleines d'honneur,
« Dans le chagrin qui les oppresse,
« Chacune à son héros appliquant la compresse.
« Distinguez-vous sur-tout avec quelle chaleur,
« Du président *Baudin* la compagne chérie,
« Potelée, accorte et jolie,
« de ses deux charitables mains,
« Aux *bandits écharpés* fournit linge, eau-de-vie,
« Vinaigre... et mille soins plus doux et plus humains ? »
Fort bien, *Réal*, ce dernier trait me touche ;
Mais toi, dont le front seul signale tes forfaits,
A quoi bon, malheureux, nous parler de bienfaits ?
Tu le sais, la vertu se flétrit dans ta bouche,
Comme une belle fleur sur un aride sol.
En parles-tu ? ton air est si faux, si farouche,
Que j'imagine entendre ou Mandrin ou Cartouche
Prêchant sur les horreurs du vol.

P. F. *Réal* est tendre, bon et sentimental ; mais il fut à la Commune le collegue de *Hébert* et *Chaumette ;* il fut le premier *accusateur-public* du tribunal révolutionnaire institué par *Danton.* Il fit donner la mort à des innocens, et fraya

la route aux bouchers qui ensanglanterent si long-temps la Place de la Révolution. Croyez donc à l'humanité du pathétique monsieur *Réal ! ! !*

Séchez vos larmes, veuves et orphelins ; attendez votre consolation du temps ; il est implacable envers le crime, et tous les jours il s'avance pour demander justice de ceux qui ont *mitraillé* vos époux et vos peres. Ces hommes carnassiers et séditieux, sont marqués pour l'échafaud ou la mort violente ; et les complices qui survivent à leurs complices, subiront le sort de ceux qu'ils ont *panthéonisés !* Alors tout François s'empressera de graver sur la tombe de celui qui l'a privé d'un parent ou d'un ami : CI-GÎT UN MONSTRE ; IL FUT CONVENTIONNEL ET JACOBIN.

Je t'invoque, ô Providence ! purge au plutôt la terre de cette troupe de brigands ; imprime en traits de feu, dans le cœur de tous les François, le souvenir des malheurs dont ils les ont accablés : que la fuite ou la mort d'un de nos tyrans devienne un jour d'alégresse ! Haine éternelle aux violateurs des droits du peuple ! Ils peuvent encore nous tuer, mais au moins ils ne nous abuseront plus ; car depuis long-temps, la justice, la

raison et la nature outragées veillent au fond de nos ames.

Vous tous, gens abusés, et qui courez inutilement après la liberté, ne croyez pas l'obtenir sous un gouvernement *usurpateur* (53).

---

(53) Il y aura guerre civile et désordre dans la république, jusqu'au moment où on aura recours à l'autorité *d'un Roi légitime*. Tôt ou tard les François *en viendront là*; fasse le ciel que ce ne soit pas après avoir perdu le reste de la génération présente! Il faut que tous les partis se taisent devant la voix de la nécessité : les mots d'*oubli* et de *pardon* doivent retentir aux quatre coins de la France. Il ne faudroit, pour opérer ce grand œuvre, qu'*une motion* faite par un homme *vertueux* et bien trempé. Nous l'attendons depuis long-temps..... mais il semble que la terre n'est féconde qu'en *grands hommes destructeurs*.

On parle beaucoup en ce moment du parti de monsieur *Egalité*. Si ce petit bonhomme montoit par hasard sur le trône, les égorgemens de l'intérieur ne finiroient jamais, car les honnêtes gens n'aiment pas plus monsieur *l'Egalité* que madame *République*. Tous les échos révolutionnaires retentissent de la valeur de monsieur *Egalité*; c'est un patriote, un héros *à hauteur d'appui*, *un républicain pur*. Tout cela n'empêche pas que l'héritier légitime de *Louis XVI* ne réunisse à de longs malheurs, et à des connoissances solides, toutes les vertus de celui qu'il remplace dans les cœurs *honnêtes et François*. Les calomnies n'arracheront pas à *Monsieur* sa loyauté et ses bonnes qualités

Ne soyez pas dupes de quelque acte d'une équité apparente et *calculée*, et dites-vous sans cesse : *le directoire exécutif a replacé tous les terroristes de France.*

Si vous voulez voir mourir toutes les factions qui vous désolent, suivez la vieille opinion d'Emmanuel Syeyes. Voilà *mot à mot* ce qu'il faisoit imprimer en 1791 : « Ce n'est ni pour « caresser d'anciennes habitudes, ni par aucuns « sentimens superstitieux de royalisme, *que je « préfere la monarchie à la république.* Je la préfere, « parce qu'il m'est démontré qu'il y a plus de « liberté pour le citoyen *dans une monarchie que « dans une république.* Tout autre motif de déter- « mination me paroît puérile. Le meilleur ré- « gime social est, à mon avis, celui où non « pas un, mais où *tous* jouissent de la plus « grande latitude de liberté possible. Si j'apper- « çois ce caractere dans l'Etat monarchique, « il est clair que je dois le vouloir par-dessus « tout autre. Voilà tout le secret de mes prin- « cipes, et *ma profession de foi bien faite ;* et j'espere « prouver, non que la monarchie est préfé-

---

connues ; et le soldat républicain estime beaucoup plus le courage *du Prince de Condé* et *celui de ses enfans*, que les vertus civiques et militaires du *petit bout de Prince*, qu'on appelloit monsieur le général *Egalité.*

« rable dans telle ou telle position, mais que, « dans toutes les hypotheses, *on y est plus libre « que dans la république.*" (54)

Salut, *Syeyes*, comme vous étiez en 91, et précisément pour les mêmes raisons, je suis bon *royaliste*, et je ne changerai jamais d'opinion.

---

(54) M. Syeyes *l'Orléaniste* est peut être le seul conjuré qui se soit sauvé de la bagare, en se cuirassant d'hypocrisie. On a dû remarquer que sous le regne *du tyran d'Arras*, le noble avoit beau se *roturiériser*, le prince du sang s'*égaliser*, le magistrat se *dégrader*, le financier s'*épuiser*, le prêtre se *parjurer*, tout cela ne les empêchoit pas *de monter dans la charrette avec les autres :* Robespierre, plein de mépris pour ceux qui le servoient en s'avilissant, les envoyoit par bandes *à la guillotine*, dont plusieurs étoient les pourvoyeurs *par goût* ou *par crainte.*

Il a fallu une révolution pour prouver à quel point l'espece humaine est *dégradée et méprisable.* Une vérité très-affligeante, c'est qu'il n'existe plus de *franchise* parmi les *François ;* la candeur et la bonne foi sont bannies des affaires et de la société ; les hommes du même parti se déchirent entre eux ; on voit par-tout des cliques, au lieu d'amis sinceres de la patrie ; l'homme qui a un foyer de sensibilité, et qui éprouve souvent le besoin de s'épancher, est en général le jouet de ceux devant lesquels il parle ; les gens sournois, faux et boutonnés sont des *prudens*, et celui dont le cœur est ouvert, est un *hâbleur.* Quel renversement ! Il me semble que pour parvenir à des résultats heureux, il faudroit employer d'autres élémens que les finasseries, l'égoïsme, les sottes dissimulations, et les airs capables.

Les François ont connu la France de Louis XVI, devenue le royaume de Robespierre; ils ont maintenant sous les yeux la France de *Barras* et de ses généraux, ce qui est beaucoup plus éloquent que tout ce que je pourrois dire.

Le Roi, du Pain et la Paix : c'est le cri du cœur chez tous ceux qu'on a fait *républicains*, sans les consulter.

F I N.